Et si la vie n'etait qu'un murmure?

Dans ce recueil dé plus de trois cents pages, LEBEL Matthieu nous entraine au fil de poèmes intenses et sensibles, entre ombres et lumières, blessures et renaissances. Chaque texte est une confidence, un êclat de vérité arrachê aunce- une main tendue vers ceux qui ue recoinnaitront dans ces mots unnots.

Les Murmures d'une vie est plus qu'un livre: c'est une traversée de l'âme, un témoignage universel oii chacun peut retrouver un fragment de soi, une emotion oubilié, un souffie d'espérance.

Entrez dans ce vovage poétique et laissez-vous porter par ces voix intêrieures qui, au dêtou d'un vers, nous rappellent que l'amour, la douleur et la quête de sens nus liet

Les Murmures d'une vie

Les Murmures d'une vie

LEBEL Matthieu

Les Murmures d'une vie

LEBEL Matthieu

Préface

Écrire, c'est murmurer au monde ce que l'on n'ose parfois pas dire à voix haute. Ce recueil est né de ces silences, de ces éclats de vie, de ces blessures et de ces instants de grâce qui façonnent un être. Dans ces pages, chaque poème est une trace, une empreinte d'émotion déposée pour ne pas disparaître. Ce n'est pas une recherche de perfection mais une quête de sincérité. J'ai voulu que ces mots deviennent un miroir dans lequel chacun puisse se reconnaître. Car nos histoires, bien que singulières, portent toujours un écho universel.

Au fil des chapitres, les styles se transforment, comme pour épouser la diversité des émotions et des regards : tantôt sobres et minimalistes, tantôt lyriques et foisonnants, parfois sombres, parfois lumineux. Chaque partie du recueil explore une manière différente de dire, de ressentir et de vibrer, comme autant de voix qui s'entrelacent.

Puissent ces murmures vous accompagner, vous apaiser, vous bouleverser ou simplement vous rappeler que vous n'êtes pas seul-.

Sommaire

Page 1 — “Ce qu’il me manque”
Page 2 — À Celle Que J’ai Aimée Malgré Tout
Page 3 — À Celle qui fut
Page 4 — À celle qui vivra toujours
Page 5 — À Celle Qui...
Page 6 — À fleur de peau, à cœur ouvert
Page 7 — À force de perdre
Page 8 — À l’ami tombé
Page 9 — À l’aube d’un souffle, l’espoir dans la nuit
Page 10 — À l’ombre d’Alexander, quête d’un homme libre
Page 11 — À la manière de Wolverine
Page 13 — À la Recherche de Simplicité et de Joie
Page 14 — A ma Place dans le vide
Page 15 — A ma Place
Page 16 — À mon fils, mon éternel amour
Page 18 — À mon fils
Page 19 — À Mon Rythme, L'Art en Héritage
Page 20 — Aimer sans être aimé
Page 21 — Amsterdam
Page 22 — Au bord de l’abîme
Page 23 — Au fil de l’eau, la chute d’un rêve envolé
Page 25 — Au lever du jour, Lac Servière
Page 26 — Au sommet du Brionnet
Page 28 — Au sommet du Puy, un instant gravé
Page 29 — Au-delà des brumes
Page 30 — Blizzard dans l'âme
Page 31 — Carapace et Ciel Étoilé
Page 32 — Ce que ton âme murmure
Page 33 — Ce silence lourd
Page 34 — Clara, éclat trouble d’un amour en veille
Page 35 — Comparaison Générationelle
Page 37 — Complicité charnelle
Page 38 — Mais le lendemain, tout s’est éclairci,

Page 39 — Complicités et malentendus
Page 40 — Reflet dans l’ombre
Page 41 — Crépuscule des merveilles
Page 42 — Crépuscule sur les Puys
Page 43 — Crépuscule sur les Puys
Page 44 — Dans l’attente d’un nom
Page 45 — Dans l’ombre d’un père, la quête d’un fils brisé
Page 46 — Dans l’ombre des années, je me perds, je m’interroge
Page 47 — Dans le miroir des yeux
Page 48 — Dans le Silence d’un Regard
Page 49 — Dans le tourbillon où mon âme se perd
Page 50 — Dans l'ombre de son chaos
Page 51 — Deadpool, le Mercenaire au Cœur Déchiré
Page 52 — Devant le miroir, entre reflets et pensées
Page 53 — Dialogues secrets
Page 54 — "Du Ciel Gris au Soleil Radieux"
Page 55 — Échos d’une amitié gravée dans le temps
Page 56 — "Échos de l'âme"
Page 57 — Échos secrets au cœur de la cascade
Page 58 — Éclat de Freddie Mercury, feu de nos mémoires
Page 59 — Éclats d’âme au creux d’un regard partagé
Page 60 — Éclats d'ocre et de rouille
Page 61 — Éclosion de Lumière
Page 62 — Elle Sera Aimée
Page 63 — Émilie – Éclat d’un Désir Sublime
Page 65 — Entre Désir et Réflexion
Page 66 — Entre Ombres et Frissons
Page 67 — Entre Ombres et Lumières : L’Odyssée d’un Cœur
Page 68 — Entre Ombres et Lumières
Page 69 — Et dans mes silences, je me noiais.
Page 70 — Entre Ombres et Lumières
Page 71 — Et dans mes silences, je me noiais.
Page 72 — Entre Rêves et Réalité

Page 73 — Entre vérité et rage
Page 74 — Ma rage me dévore autant qu’elle me tient,
Page 75 — Entre Vie et Mort
Page 76 — Entre Volcans et Silences
Page 77 — Eternal Sunshine, Lumière dans l'Ombre
Page 78 — Être moi, simplement, au cœur de la tempête,
Page 79 — Évasion en Musique et Danse
Page 80 — Fait d’orage et de verre
Page 81 — Fantôme de Service
Page 82 — Fidèle à toi, fidèle à moi
Page 83 — Hypersensible à vif
Page 84 — Illusion de sincérité
Page 85 — Brunelle, mère imprévue, cacha son dessein,
Page 86 — Mais au-delà d’elles toutes, ce qui me crucifie,
Page 87 — Qu’elle m’avait blessé, manipulé naguère.
Page 88 — Imagine
Page 89 — J’aurais dû mourir
Page 90 — J’écris pour ne pas oublier
Page 91 — Jamais celui qu’on choisit
Page 92 — "Je suis encore là"
Page 93 — Je suis l’assistant de l’assisté
Page 94 — Le Clown du Réel
Page 95 — Je suis moi, au-delà des regards
Page 96 — Je suis tolérant, à part avec l'intolérance
Page 97 — Je suis trop
Page 98 — Je ne suis pas excessif.
Page 99 — L’Âme du Lac
Page 100 — L’amour n’a pas de genre
Page 101 — L’Amour n’a point de sexe
Page 102 — L’Appel des Hauteurs
Page 104 — L’Art de l’Étreinte
Page 105 — L’Ascension du Silence
Page 106 — L’Aventurière du Vent
Page 107 — L’Écart des Désirs

Page 108 — L’Écho d’un Rêve Brisé
Page 109 — L’Écho de mes Émotions
Page 110 — L’Écho des Ailes
Page 111 — L’écho des murs oubliés
Page 112 — L’écho tendre d’un rêve inabouti
Page 113 — L’éclat d’un amour éphémère
Page 114 — L’Éclat d’un Instant
Page 115 — L’Éclat de Satin et de Feu
Page 116 — L’Éclat des Instants Partagés
Page 117 — L’Écosse
Page 118 — L’élégance du mystère, le masque et l’éclat
Page 119 — L’empreinte des ailes
Page 120 — L’éphémère caresse du printemps
Page 121 — L’Équilibre des Contrastes
Page 122 — L’Espoir d’aimer, encore
Page 123 — L’espoir du cœur
Page 124 — L’éternel miroir de l’amour et du vide
Page 125 — L’éternel recommencement du chevalier brisé
Page 127 — L’éternité au détour d’une rue
Page 129 — L’étoile naissante aux yeux d’un matin tendre
Page 130 — L’étreinte du fusain
Page 132 — L’Éveil des Brumes Sacrées
Page 133 — L’Éveil des Corps
Page 134 — L’Éveil du Nénuphar
Page 136 — L’Héritage du Silence
Page 137 — L’hypersensible
Page 138 — L’instant suspendu
Page 139 — L’Intelligence en Question
Page 140 — L’Intérieur Sombre d’Hulk
Page 141 — Sans titre
Page 142 — L’ivresse du ciel
Page 143 — L’Odyssée des Âmes
Page 145 — L’ombre douce d’un désir éclairé
Page 146 — L’Ombre du Désespoir

Page 147 — L’Ombre du Gentil
Page 148 — La Bague en Plastique
Page 149 — La Beauté Éphémère
Page 151 — Et même si je suis un peu stressé,
Page 152 — La cascade d’automne
Page 153 — La Chapelle et le Soleil
Page 154 — La cité de l'éclat brisé
Page 155 — La Dame des Bois
Page 159 — La Douce Mélodie
Page 160 — La Douceur à Nu
Page 162 — La douceur à nu
Page 163 — La Fierté
Page 165 — La Force du Doute
Page 166 — La Gardienne du Seuil
Page 167 — Sans titre
Page 168 — La Légende du Château aux Deux Reflets
Page 169 — Sans titre
Page 170 — La Mer Agité
Page 171 — La musique, miroir des âmes et guide des cœurs
Page 172 — La Musique, une Direction et un Reflet de mes Émotions
Page 173 — Là où chante l'eau
Page 174 — La Parole Comme Survie
Page 175 — La Perfection
Page 177 — La Quête d’un Bon Père
Page 178 — La rencontre inattendue
Page 179 — La Route Infinie
Page 180 — La seule chose parfaite est l’imperfection
Page 181 — La sortie imprévue aux rires suspendus
Page 182 — La Statue et les Nuages
Page 183 — La Tristesse avec un Rayon d’Espoir
Page 184 — La tristesse, et ce fragile éclat d’espérance
Page 185 — La Vérité qui Libère
Page 186 — La Vie, Mon Image

Page 187 — La Voix de la Cascade
Page 189 — L'Amour dans les Airs
Page 190 — L'art, Qu'est t'il ?
Page 191 — Le Cadeau de Dieu
Page 192 — Le Calme Avant la Tempête
Page 193 — Le Chant de l'Éolienne
Page 194 — Le Chant des Couleurs Sauvages
Page 195 — Le Chant et la Danse
Page 196 — Le Chemin sous l'Arc-en-Ciel
Page 197 — Le Chemin vers l’Hôpital
Page 198 — Le Cœur Fendu
Page 199 — Le Con Sans Yeux Consciencieux
Page 200 — Le Déclic Intérieur et le Chemin de l’Âme
Page 201 — J’ai dit oui, d’un soupir, avec l’âme plus claire,
Page 202 — Le Dilemme du Hérisson
Page 203 — Le Dolmen sous l’orage
Page 204 — Le Fardeau du Soignant Involontaire
Page 205 — Le feu du Pont d’Arc
Page 206 — Le Joker – Joaquin Phoenix
Page 207 — Le Joker
Page 208 — Le Kilt
Page 209 — Le Lit Défectueux
Page 210 — Le Lundi au Soleil, chanté à l’unisson
Page 211 — L'ironie de l'espoir dans Le Magasin des Suicides
Page 212 — Le Masque Vert
Page 213 — Le Miroir de l’Infini
Page 215 — Le Mur de ma Timidité
Page 217 — Le murmure des couchers de soleil
Page 218 — Le peu que j’ai, je le donne
Page 219 — Le Piment
Page 220 — Le Pinocchio
Page 221 — Le poids d’une vie, le souffle d’un fils
Page 222 — Et si je suis fatigué, si mon cœur s’efface,
Page 223 — Le Poids de ces Silences

Page 224 — Le Poids de l’Abandon
Page 225 — Le Poids de la Tolérance, La Colère du Silence
Page 226 — La route est longue, semée d’embûches et de doutes,
Page 227 — Le Poids des Mots et des Images
Page 228 — Le Poids des Non-Dits
Page 229 — Et moi, dans cette lutte silencieuse,
Page 230 — Le Pont de l’Humanité
Page 231 — Le Puy majestueux
Page 232 — Le reflet d’un masque : Arthur et moi
Page 233 — Le reflet de la pétale
Page 234 — Le Rejet et la Solitude
Page 235 — Le Retour en Cachette
Page 236 — Le Rêve Inachevé
Page 237 — Le ronflement des souvenirs
Page 238 — Le Sel sur la Peau
Page 239 — Le Silence de l’Attente
Page 240 — Le Silence des Heures
Page 242 — Le Soleil de Jupiter
Page 243 — Le Souffle de l’Eau Éternelle
Page 245 — Mon Tatouage Originel
Page 246 — Le Temps Entre la Science et la Philosophie
Page 247 — Le Trajet Inespéré
Page 248 — Le vent et la pierre
Page 249 — Le Vœu Silencieux
Page 250 — Le voile des songes
Page 253 — Le voyage sans carte
Page 254 — L'écho des murs oubliés
Page 255 — L'écho des pas dans la brume
Page 256 — L'Écho d'une Ame d'Enfant
Page 257 — Leçon d’un murmure
Page 258 — Les cicatrices du premier amour
Page 259 — Les Leçons du Temps
Page 260 — Les Liens du Temps

Page 261 — Les Marais d'Or et de Silence
Page 262 — Les matins que je n’ai pas vécus
Page 263 — Les Miroirs de la Terre
Page 264 — Les Mots d’une Inconnue
Page 265 — Les Mots Murmurés
Page 266 — Les Murmures d’un Cœur Brisé
Page 267 — Et pourtant, dans la nuit, une flamme a brillé,
Page 268 — Les Murmures de l’Horizon
Page 269 — Les Murmures du Cimetière
Page 270 — Les Mystères de la Foi et de l'Existence
Page 271 — Les Ombres du travail
Page 272 — Les perles de lumière
Page 273 — Les Premiers Pas
Page 274 — Les Regrets d’un Non-Dit
Page 275 — Les Sirèmes, Enigmes des Mers
Page 276 — Les Souvenirs
Page 277 — Les Voies de ma Liberté
Page 278 — Créer, coder, innover et comprendre,
Page 279 — Les Voyageurs du Vent
Page 280 — Let It Be, murmure d’âme
Page 281 — L'Étreinte des Sens
Page 282 — "L'Évolution d'un Lien"
Page 283 — L'Homme Araignée
Page 284 — "Liberta"
Page 285 — Libre et serein
Page 286 — L'Infirmier de l'Amour
Page 287 — "L'Objectif de ma Vie"
Page 288 — L'Ombre de l'Incertitude
Page 289 — Ma Naissance, Ma Première Mort
Page 290 — Ma promesse, notre trace
Page 291 — Ma Religion la spiritualité
Page 292 — Malaise dans la Nuit
Page 293 — À mon fils

Page 294 — Mon Refuge, Ma Liberté : Danse au Cœur de Mon Univers
Page 295 — Mort de l’intérieur
Page 296 — Napoléon & Pikachu – L'Épopée Électrique
Page 297 — Ode à la Dame des Bois Sombres
Page 300 — Ombre dans la brume
Page 301 — Ombre et Lumière sur la Scène
Page 302 — On verra bien
Page 303 — Parce que j’ai une voix
Page 304 — Pikachu, tatouage d’un désir secret
Page 305 — Plus de larmes dans mes yeux, juste un désert aride,
Page 306 — Plus rien à perdre
Page 309 — Poème des paysages et des couchers de soleil
Page 310 — "Pour ne pas être dans la merde"
Page 311 — Pour toi, âme libre
Page 312 — Pourquoi suis-je encore là ?
Page 313 — Premiers souffles des perce-neige
Page 314 — Prends ton temps...
Page 315 — Profondeur
Page 316 — Quand le Monstre se Lève
Page 317 — Reflet d’éternité
Page 318 — Réflexion en vers, une question de dignité
Page 319 — Rencontre au seuil d’un monde ancien
Page 321 — Retrouver l’Âme d’Enfant
Page 322 — Rêverie sous les bois éternels
Page 324 — Rêveries d'automne
Page 325 — Rome et le Vatican
Page 326 — Seul face au monde
Page 327 — Seul, depuis l’aube jusqu’au crépuscule
Page 328 — Sois fière, marche la tête haute
Page 329 — Sous la lueur voilée d’une nuit incandescente
Page 330 — Sous le Ciel Éclaté
Page 331 — Sous le regard complice d’une amie distraite

Page 332 — Sous le voile du monde
Page 334 — Sous les Étoiles
Page 335 — Sous les Ombres de l’Espoir
Page 336 — Souvenir ardent d’une autre première fois
Page 337 — Souvenirs d’une Femme Aimante
Page 338 — Souvenirs sous pression
Page 339 — Souveraine de Lumière
Page 340 — Spectres de Lumière et de Son
Page 341 — Sur l’eau, la musique et l’âme en voyage
Page 342 — Sur le Roc des Lumières
Page 343 — Survivre à l'absence, un combat pour la vie
Page 344 — Toi, la Walkyrie
Page 345 — Tolérance et ses Limites
Page 346 — Trésor d’un Instant
Page 347 — Trio d’ombres et de flammes
Page 348 — Tu m’as tué
Page 349 — Un Amour en Mensonge
Page 350 — Et moi, désormais, je choisis la lumière,
Page 351 — Un Cœur en Quête de Vérité
Page 352 — Si cet amour existe, caché quelque part,
Page 353 — Un Combat pour la Vie
Page 354 — Elle voulait que je sois comme elle,
Page 355 — Un Dernier Souvenir
Page 356 — Un Instant Volé
Page 357 — Un Noël d’Absence et de Réflexions
Page 358 — Qu’un jour viendra l’heure des mains tendues,
Page 359 — Un Soir d’Éclat
Page 360 — Un Souvenir Simple et Précieux
Page 361 — Vols partagés
Page 362 — Voyage en mer d'Espagne
Page 363 — Voyou en quête d’étoiles
Page 364 — Wolverine, l’Âme Solitaire

Les blessures et les vérités

A ma Place dans le vide

Aujourd'hui encore, je m'enlise dans l'ombre,
Usé par l'attente, meurtri par tes mensonges.
J'ai donné mon temps, mes forces, mes jours,
Sans jamais recevoir ni vérité, ni retour.

Tes silences m'ont broyé dans l'invisible,
Tes non-dits ont bâti des murs impénétrables.
Et moi, fou d'espérance, je frappais sans relâche,
Contre une porte close, contre un vide qui m'arrache.

J'ai porté seul le poids de tes absences,
J'ai cru à tes lueurs, à tes fausses promesses.
Mais chaque éclat n'était qu'un reflet,
Chaque mot qu'un mirage qui me condamnait.

Et toi, tu vis, tu avances, Indifférente à ma chute lente.
Tu ignores mes combats muets,
Mes nuits brûlées, mes prières défaites.
Je n'attends plus de miracle, plus de lumière,
Car tout n'était qu'illusion, poussière.

Mes efforts perdus se sont noyés
Dans le mensonge d'un rêve brisé.
Alors je me tais, je renonce à demain,
Il ne reste rien, que le vide entre mes mains.
Et si je continue à marcher dans ce néant,
C'est seulement pour m'effacer…
Lentement

Au bord de l'abîme

Un week-end comme une tempête, lourd fardeau,
Je rentrais d'un long voyage au cœur du réseau,
Les routes sans fin pesaient sur mes épaules las,
Mon corps meurtri s'affaissait sous ce poids tenace.

J'enchaînais les rendez-vous, machines et soucis,
Sous la pluie d'un travail dur, sans aucun répit.
Le dos écrasé, je luttais contre l'épuisement,
Fermais les yeux trop longs aux feux rouges, lentement.

Mais avant de souffler, sans trêve, sans repos,
Une visite inattendue s'imposait à moi,
Entre « juste un instant » et un week-end entier,
Elle brouillait mes plans, fatiguait mon esprit.

Il était presque nuit, les rayons s'éclairaient,
Je devais faire les courses, éviter l'enfer,
Tenue de travail, mains sales, esprit absent,
Je me perdais entre les allées du supermarché.

Et soudain, un bruit sec, un corps qui s'effondre,
Un vieil homme, sans vie, s'écroulait sans un son.
Le temps se figea, mon cœur battit en combat,
Instinct prit les rênes, sans réfléchir, j'agis.

J'appelai les secours, pressai sur sa poitrine,
Compresse après compresse, luttant contre le silence.
Les minutes pesaient lourdes, tendues, incertaines,
Sous les regards figés, l'espoir semblait en veille.

Les pompiers prirent le relais, merci murmuré,
Mes mains tremblaient, je reculai, vidé, las.
Dix minutes suspendues dans ce monde à part,
Puis je repris mes achats, sombre et hagard.

Un père fragile, malade sous la neige blanche,
Demandait soutien, conduite entre les villes.
Une mère anxieuse criait au téléphone,
Responsabilités lourdes sur mes épaules lourdes.

Elle, incomprise, voulait juste ma présence,
Ignorait la bataille qui ravageait mes jours.
Pas un film doux, mais un champ de guerre réel,
Où sauver un homme, c'est porter des fardeaux.

Ce jour-là j'ai su que personne ne voit tout,
Que sous l'apparence calme sommeille un combat.
Mais dans mon cœur se gravent les détails intimes :
Le froid, le silence, mes mains qui n'ont pas cédé

Au fil de l'eau, la chute d'un rêve envolé

L'année s'étira sous un ciel d'ombre et de feu,
Mes pas cherchaient un éclat perdu dans les cieux.
Au Pont d'Arc, le silence m'appelait en secret,
Mais chaque tentative n'était que défaite.

Première errance, sans armes ni lumière,
Le drone sans télécommande, l'appareil déserté.
Dans la chaleur qui pesait, le temps s'effilochait,
Mes espoirs s'étiolaient, et rien ne se levait.

La seconde fois, l'espoir armé, confiant,
Mais la foule au détour me fermait le chemin.
Un plan B me prit, loin de mon dessein,
Et mes rêves suspendus à un fil tremblant.

Enfin au matin clair, tout semblait prêt, parfait,
Mais la mécanique trahit ce que je croyais.
Le drone, blessé, tomba dans l'eau glacée,
Et moi, fou de désir, je m'élançai sans pitié.

L'eau m'engloutit, perfide, froide, sans remords,
La vase m'attrapa dans un cruel effort.
Mes mains cherchèrent un appui, la vie vacilla,
Le souffle se perdit, et le monde chavira.

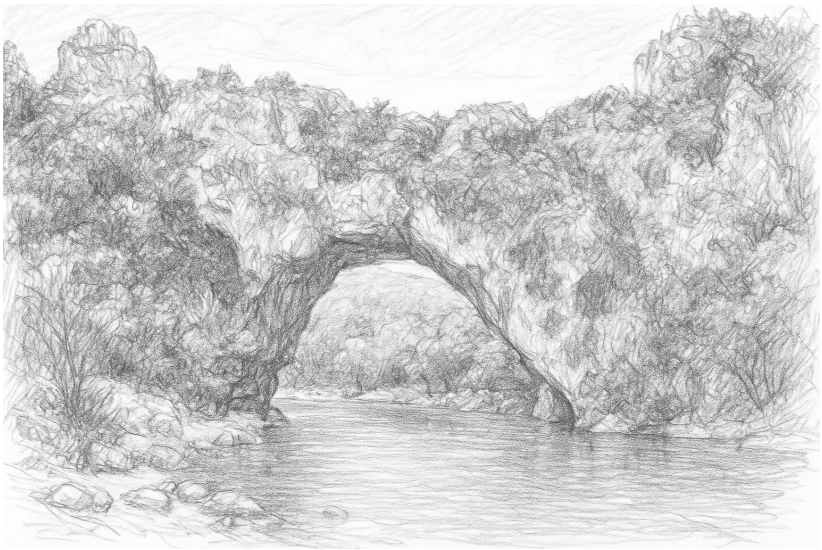
Crachant l'amer liquide, noyé dans le néant,
Je revis la fin, cet instant déchirant.
Une mort frôlée, là, au cœur des flots sombres,
Où l'espoir s'efface et la peur succombe.

Sur la rive, trempé, j'attendis l'invisible,
Le temps s'écoula, cruel et silencieux.
Puis vint un kayak, comme un signe fragile,
Un pont entre deux mondes, un espoir précieux.

Dans ce petit esquif, j'abordai l'improbable,
Aux côtés d'un inconnu au regard inébranlable.
Il parla d'un autre ciel, d'une foi étrange,
D'un destin mêlé aux eaux de cette rive blanche.

Le drone prisonnier d'un arbre gémissait,
Et moi, plus riche d'une vie que je croyais perdue.
Ce jour, sous le soleil qui doucement s'effaçait,
Je revis l'étoffe fragile d'une âme suspendue.

Car parfois la vie, en ses routes tortueuses,
Nous tend un piège cruel, une main généreuse.
Je suis revenu du bord de ce noir abîme,
Portant dans mes veines un souffle sublime



Blizzard dans l'âme

Les jours passent, les heures se fondent,
J'me sens comme un fantôme, sur cette route sans fin,
Un peu perdu, un peu trop haut,
Le vent m'emporte, je flotte, je m'éloigne.

Les Fauves chantent cette mélancolie,
"On est pas nés pour être sages",
Moi non plus, j'ai ce goût amer dans la gorge,
Ces questions sans réponses, ce silence qui me ronge.

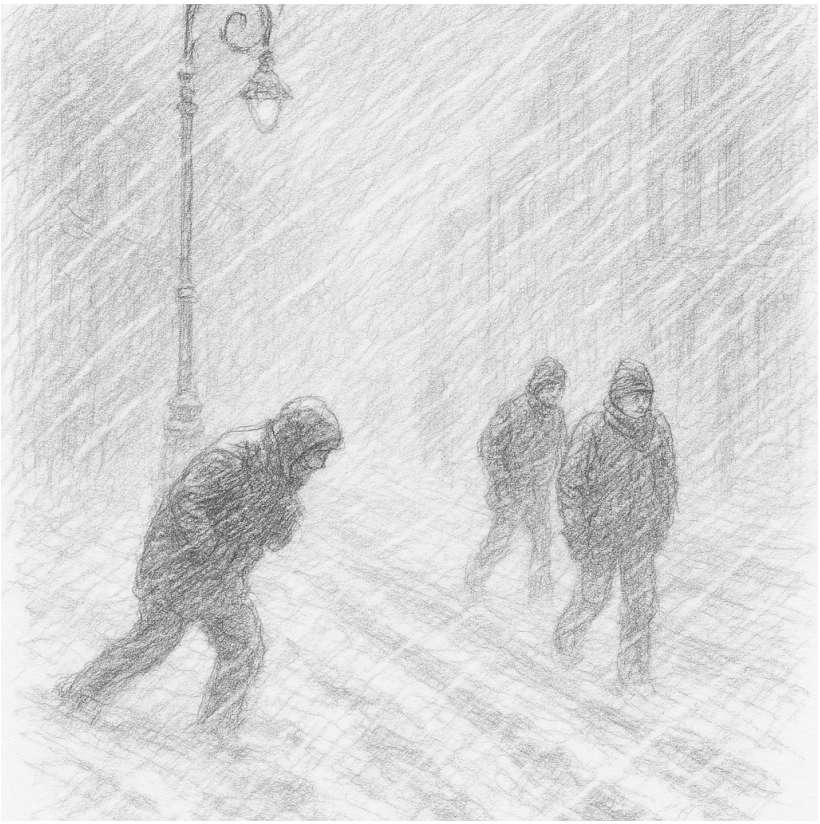
Et chaque jour, je cherche à m'échapper,
À m'évader dans l'ombre, là où tout est flou,
"Faut qu'j'arrête de courir, mais j'ai le temps d'attendre",
Entre l'envie et le vide, entre l'ennui et l'espoir perdu.

J'entends leur musique, le rythme qui frappe,
Et moi, j'écris mes doutes, mes rêves cassés,
Comme un Blizzard dans la tête, une tempête qui m'envahit,
Je suis pareil, je me reconnais dans ce cri.

Les Fauves ont raison, on est juste là,
À tourner en rond, à se chercher, à se perdre,
Mais dans chaque souffle, dans chaque éclat,
Je me dis que la route, même si elle est froide, je dois la faire.

"Je suis pas parfait, mais je suis là",
Comme eux, je me débats dans cette mer d'incertitudes,
Et même quand le vent me balance, me brise,
J'ai encore l'espoir d'attraper un peu de lumière, de cette lueur d'altitude.

Alors je ferme les yeux et j'écoute,
Les Fauves qui chantent ce qu'on n'ose pas dire,
On est pareils, oui, on vit dans ce blizzard,
Peut-être que ça suffit, peut-être que ça vaut la peine d'y croire.



Ce que ton âme murmure

Je sais, quand tu te tais, ce que tu veux cacher,
Ne me mens point, je t'en prie, ne cherche à voiler
La vérité fragile au fond de ton silence,
Non par crainte de peine, mais par simple sens.

Je ressens avant toi ce que tu ne dis pas,
Chaque souffle étouffé, chaque mot que tu tords là.
Je suis de ceux qui captent, bien plus que les paroles,
Le tremblement secret qui dans ton cœur s'envole.

Je lis dans ton regard l'ombre d'un doute grave,
La voix qui se fissure, le geste qui se lave.
Les silences lourds, les « ça va » sans conviction,
Sont les maux invisibles qui trahissent ta raison.

Pas besoin de cris ni d'éclats ni de preuves,
Ton énergie dit tout, de ce que tu épreuves.
Je te connais mieux que toi-même parfois,
J'entends ce que tu tais, je perçois ce que tu vois.

Je ne dis rien, je veille, en silence patient,
Car je devine aussi tes larmes au fond du vent.
Ton besoin de protéger ce que tu refuses,
Ton désir de cacher tes peurs et tes excuses.

Je ne te jugerai jamais, n'en doute point,
Mais souviens-toi toujours que je vois ce chemin.
Même si mes lèvres restent fermées, closes,
Mon cœur lit entre les lignes, entre les pauses.

Alors, si jamais tu songes à me trahir,
Sache que je le verrai, avant que tu ne fuies.
Non par mots, ni cris, ni fausses déclarations,
Mais dans l'écho profond de ton âme, ta raison

Ce silence lourd

Dans ce silence lourd, je m'enterre et m'efface,
Invisible aux yeux de ceux que j'aime, je me trace,
Un chemin solitaire, où la douleur me lie,
Et l'écho de mes mots se noie dans l'infini.

Ma mère, ma sœur, je me perds dans vos silences, Dans vos gestes qui semblent pleins d'indifférence,
Je voudrais crier, mais la voix me trahit,
J'enfouis mes peines, m'étouffe sans un bruit.

En amitié, c'est pareil, un vide qui m'entoure,
Je m'incline dans l'ombre, espérant un retour.
J'ai l'impression de demander trop, sans raison,
Quand je ne cherche que la vérité, pas l'illusion.

Ne me sentant pas exigeant, je demande trop ?
Mais je ne veux que sincérité, rien de plus haut.
Je me perds dans cette quête où tout semble éphémère,
Où l'amour se transforme en jeu, en lumière amère.

Parfois, mon reflet me fait douter de ma valeur,
Je suis ce visage qui ne suscite que l'erreur,
Ce corps qui effraie, ce cœur qui se cache,
Dans l'ombre de mon être, tout semble me lâcher.

J'ai voulu aimer, offrir tout ce que je suis,
Mais l'amour n'a souvent été qu'un simple oubli,
Un moment d'amusement, une simple illusion,
Un écho de désespoir dans ma confusion.

Et pourtant, je souffre, dans ce monde sans repère,
De vouloir être aimé, mais de voir tout se taire.
Chaque geste me brûle, chaque mot me blesse,
Je suis ce naufragé, cherchant la tendresse.

Je suis incompris, c'est mon fardeau, mon sort,
Et dans ce vide immense, je crie sans retour.
Mais si un jour, une âme me comprend enfin,
Peut-être alors je me trouverai un chemin

Fait d'orage et de verre

Je suis fait d'orage et de verre, âme déchirée,
Un cœur trop vaste au sein d'un monde étriqué.
Chaque mot est une flèche, chaque silence un gouffre,
Je ressens l'infini dans des murmures sourds.

Je ne suis pas né pour ce décor de béton,
Où les regards s'égarent, vains sans horizon,
Où l'on classe les âmes, réduites à des codes,
Moi, je déborde d'un feu que nul ne décode.

On dit que c'est tendance, l'hypersensible roi,
Mais en mon sein rugit un cri que l'on ne voit.
Je ne joue aucun rôle, ne porte aucun drapeau,
Je suis cette faille qui chante sous les mots.

Je ressens mille fois ce que l'on frôle à peine,
Je sombre au moindre souffle, à la moindre haleine.
Un frisson dans l'air glacé, un rien déplacé,
Et déjà je chavire sans pouvoir lutter.

Vous croyez que je crie ? Moi, je me noie en silence,
Dans l'ombre de minuit, dans l'étreinte intense.
Je lis dans vos visages, j'entends vos non-dits,
Chaque détail devient une pluie infinie.

Parfois, j'ai des ailes, je touche les cieux,
Je crois que mon cœur peut guérir tous les lieux.
Mais ces instants précieux sont trop souvent rares,
Je reste cette ombre aux blessures qui s'égarent.

Je me hais parfois d'aimer si fort, si loin,
De tomber sans fin sous l'éclat du matin.
Et si j'avais le choix, je fuirais l'oubli,
Plutôt que ce feu cruel qu'aucun vent n'adoucit.

Ce n'est point un cri, ni plainte, ni appel,
Mais ma vérité nue, dans un silence cruel.
Si tu savais ce feu qui brûle en un seul jour,
Tu comprendrais pourquoi je vacille toujours.

Je suis fait d'orage et de verre, fort et fragile,
Un murmure dense au cœur d'un ciel hostile.
Et même si tout brûle, me déchire, m'écarte,
Je continue d'aimer — à vif, à cru, sans attente.

Reflet dans l'ombre

Je suis un reflet dans l'ombre de cette chanson,
Comme un écho qui se perd dans un coin de ma tête,
Là où les doutes, les faiblesses, se font murmures,
Et où je me cache, dévoré par mes erreurs secrètes.

Un "pauvre type", différent, solitaire,
Pris dans un monde qui ne me ressemble pas,
Où chaque geste me semble un poids trop lourd,
Où je me cherche, perdu, dans un ailleurs sans éclat.

Je veux aimer, sans retour, sans condition,
Donner de moi, sans jamais compter,
Être celui qui sourit quand tout semble gris,
Le soutien qui porte, l'âme prête à s'effacer.

Mais pourquoi, chaque fois, tout semble vain ?
Ce que je donne se perd dans l'indifférence,
Je me donne sans fin, mais c'est toi que je n'atteins,
Pourquoi ce silence persiste, pourquoi cette distance.

Je me perds dans le désir de la perfection,
D'être celui qu'on attend, sans être trop là,
Fuir l'excès, l'imperfection, la tentation,
Pour être celui que tu rêves, celui qui te plait, tout en moi.

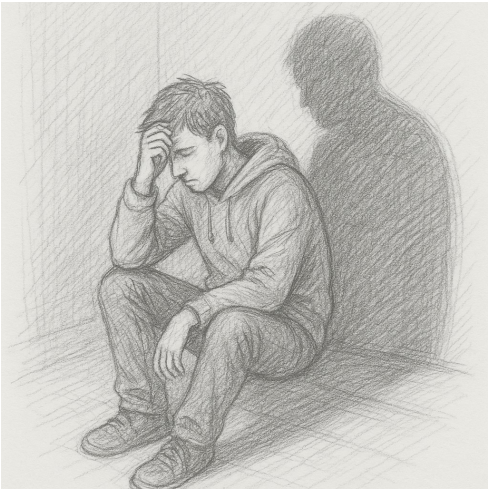
Mais à chaque pas, je m'écrase sous le poids de mon échec,
Un "moins que rien", un "con" dans mes propres yeux,
Je m'efforce, je cherche, mais tout semble se casser,
Et je me retrouve à me demander : "Qui suis-je vraiment ?

Qui suis-je pour eux ?
" La mélodie me frappe comme une pluie d'amertume,
Elle caresse mes faiblesses, mes regrets, mes peurs,
Et pourtant, dans cette douleur qui m'enflamme,

Je trouve un réconfort, une chaleur, une lueur.
Car au fond de cette chanson, ce cri d'une âme perdue,
Je me sens moins seul dans ma quête de vérité,
Je suis ce "creep", ce "weirdo", ce pauvre type dans la rue,
Mais je ne suis plus un solitaire dans ce monde de cruauté.

"Creep", cette mélodie qui me parle sans jugement,
Elle dévoile mes fêlures, sans chercher à me changer,
Elle me laisse être, me permet de respirer lentement,
De me confier, sans avoir à tout expliquer.

Et peut-être qu'être un "creep", c'est juste être humain,
Un peu à côté, un peu ailleurs, perdu et incompris,
Mais dans cette chanson, je trouve enfin un chemin,
Celui où je me perds pour mieux me retrouver, ici



Dans l'ombre de son chaos

Dans l’ombre de l’alcool, il cherchait la fuite,
Sous le rugissement du moteur, son cœur s'agite.
Il roulait, perdu, là où l’asphalte danse,
Frôlant la mort, dans l’oubli, sa dernière chance.

Le verre se vide, la bouteille se remplit,
Et chaque gorgée le rapproche de l'abîme infini.
Dans son regard, une guerre silencieuse,
Où chaque coma devient un souffle de plus dans sa vie précieuse.

Moi, spectateur inquiète, je comptais ses heures,
Espérant, priant qu'il échappe à l'horreur.
Ma vie volée par ses chutes sans fin,
À m’assurer de son souffle, d’une paix qui n’arrive enfin.

Je vivais dans sa fuite, je mourais dans son chaos,
À chercher un homme qu’il n’était plus, perdu dans ses fléaux.
Chaque jour, un poids lourd que je porte seule,
À savoir si un jour il cesserait cette danse funèbre, cette houle.

Il ne voyait pas, il ne savait pas,
Que mon âme se brisait à chaque faux pas.
Il cherchait l’évasion, mais il m’emportait,
À l’intérieur de sa spirale, où mon cœur se noyait.

Mais, dans son regard, je n’ai jamais cessé d’espérer,
Que derrière cette folie, il puisse se retrouver.
Et même si l'ombre persistait, je continue à croire,
Que l'amour est plus fort, qu'il éclaire le noir.

Malgré tout, je suis là, encore à tendre la main,
À combattre les fantômes du passé, mais sans fin.
Pour lui, je me perds, mais un jour je reviendrai,
Et, ensemble, peut-être, on trouvera la paix.

Dans le Silence d'un Regard

Elle tient un livre entre ses mains fines,
Ses pages, un refuge où l'âme chemine.
Mais son regard, profond, ailleurs suspendu,
Raconte une histoire qu'elle seule a lue.

Que pense-t-elle, sous ce ciel en demi-teinte,
Dans cette lumière douce, presque éteinte ?
Ses yeux semblent voguer vers un autre lieu,
Un monde intérieur, secret et silencieux.

Est-ce un souvenir qui traverse son esprit,
Un instant volé, un rêve enfoui ?
Ou bien une question, douce et fragile,
Qui danse en elle comme un fil subtil ?

Le miroir au mur encadre l'absence,
Comme pour cerner l'écho de sa présence.
La chambre, témoin discret de son cœur,
Respire en silence, capte sa lueur.

La bague à son doigt, un cercle d'argent,
Peut-être un serment, un lien apaisant.
Ou simplement un détail, une étincelle,
Dans ce portrait d'elle, simple et éternel.

Chaque ligne de ce livre qu'elle tient,
Semble effleurer un secret ancien.

Mais c'est son regard, profond et voilé,
Qui raconte le plus, sans rien révéler.

Dans ce moment figé, une poésie,
Se tisse entre l'ombre et la mélancolie.
Elle lit peut-être, mais c'est elle qu'on lit,
Dans ce doux silence où son âme s'écrit.

Dans le miroir des yeux

Dans le regard naît l'ombre d'un amour secret,
Un feu doux qui brûle, mais que l'on fuit à regret.
Entre l'envie d'aimer et la peur qui nous serre,
Se tisse un cruel lien, un fragile mystère.

Je vois dans leurs yeux l'éclat d'une vérité,
Mais fuir devient mon choix, je ne peux m'y livrer.
Je t'aime, puis je pars, me perdant dans mes silences,
Refusant cette main, ce tendre enchevêtrement.

Né dans le froid du manque, dans l'ombre des absences,
J'ai grandi sans caresses, ni mots, ni confiance.
Alors même quand l'amour se pose en douceur,
Je doute, me défends, et brise ce bonheur.

Je me méfie des cœurs, même sincères parfois,
Je fuis cette douceur que je n'attends pas.
Car l'amour pour moi reste une énigme obscure,
Une peur d'être moins, une blessure pure.

Pourtant quand j'écoute la voix qui se confie,
Je sens que je ne suis pas seul dans mon défi.
Ce chant, miroir fidèle de mes doutes et peines,
M'accepte avec mes plaies, mes failles humaines.

Dans ce regard qui parle, tout mon monde chavire,
Entre désir, fuite, et peur de devenir.
Je t'aime, mais je pars : ce vers est mon miroir,
L'écho d'une blessure qui refuse l'espoir.

Mais dans ce chaos d'âme, ce tumulte immense,
Je trouve une tendresse, une étrange clémence.
Car aimer, c'est d'abord se perdre et se chercher,
Dans un souffle fragile, prêt à se briser.

Dans le tourbillon où mon âme se perd

Dans le tourbillon où mon esprit se perd,
Les ombres s'agrippent, me serrent et me déversent.
Je cherche la lumière au bout d'un long chemin,
Mais chaque pas me pousse à m'éloigner du destin.

La dépression voile mon regard vers l'abîme,
Elle ferme le ciel, la mer et tout ce qui rime.
Je me noie dans l'onde amère du doute,
Où tout se fait flou, où tout mon cœur s'écroule.

La solitude, fidèle et lourde compagne,
Me suit dans l'épreuve, sans raison, sans campagne.
Je crie en silence, souffre dans le secret,
Cherchant une porte, un peu d'espoir discret.

Mais la vérité, même rude et tranchante,
Je la désire, douce et néanmoins brûlante.
Car dans l'illusion, mon âme se déchire,
Les mensonges m'étouffent, me plongent dans le pire.

Quand vient la trahison, tout se brise en morceaux,
Et le cœur effondré pleure ses sanglots.
Je préfère l'honnête au masque qui blesse,
Car la douleur vraie m'offre sa sagesse.

Mieux vaut la blessure d'un cri libéré,
Que la paix factice d'un mensonge voilé.
Mais ceux qui manœuvrent, qui jouent avec mon âme,
Me laissent dans le froid, consumé par le drame.

L'espoir se fait silence, ma voix se fait plus sourde,
Pourtant je poursuis, malgré l'ombre qui m'enlourdit.
Parmi les rares âmes qui savent écouter,
Je trouve un peu de paix, une force à partager.

Souvent je me sens seul, ombre dans la clarté,
Les autres brillent fort, moi je me fais oublier.
Invisible au regard, perdu dans la foule,
Je voudrais qu'on me voie, qu'on m'entende, qu'on m'écoute.

Je rêve d'être ce qu'on remarque enfin,
Trouver ma place claire, briller sans lendemain.
Mais la quête est longue et les doutes m'assaillent,

Je cherche un sens à tout, à cette vie qui m'éblouit.

Au fond de mon être, ce désir en secret,
Être vu pour ce que je suis, sans masque ni regret.
Mais je m'efface encore, noyé dans mes pensées,
Cherchant la vérité pour mieux m'apprivoiser.

Peut-être qu'un jour, au bout de ce chemin,
Je trouverai enfin un lieu pour mes lendemains,
Où je pourrai souffler, exister, respirer,
Mais pour l'heure je cherche, perdu et isolé.

Dans l'attente d'un nom

Aujourd'hui, comme hier, je me tiens à ma place,
Cloué dans un présent qui jamais ne s'efface.
Le temps glisse et m'échappe, il fuit sans un regard,

Et moi, je reste là, figé comme un rempart.

Il y a dans mes pas des routes interdites,
Des choix que je n'ai pas faits, des voix inaudites.
J'aurais voulu partir, dévier du tracé froid,
Mais j'ai laissé le monde décider malgré moi.

Des lignes invisibles me lient à mon histoire,
Comme un vieux parchemin écrit sans mon espoir.
Je ressens chaque jour la morsure des chaînes,
Comme un fardeau muet que jamais rien n'entraîne.

Je marche dans le flou, mes pensées en lambeaux,
Un silence me suit, lourd comme un manteau d'eau.
Et chaque pas que je fais me ramène en arrière,
Vers ces fautes passées qui hantent mes prières.

Combien de temps encore à serrer les poings ?
À guetter un éclair, un signal, un matin ?
Combien de nuits perdues dans ce même couloir,
Où l'écho de mes doutes se mêle au désespoir ?

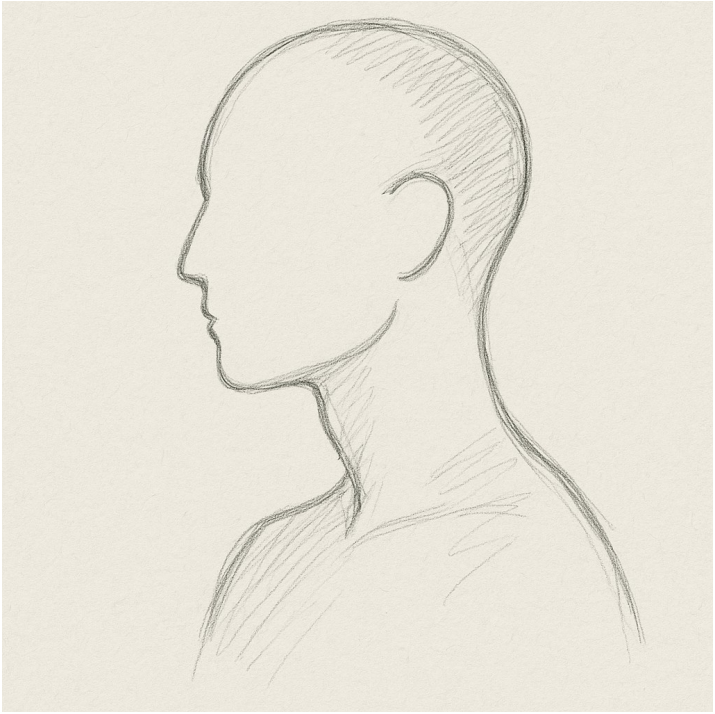
Mais dans l'ombre étouffante où s'étire ma peine,
Un éclat doux subsiste, une lumière humaine.
Toi. Ce "toi" que j'ignore, silhouette en suspens,
Présence silencieuse au creux de mes absents.

Je ne sais rien de toi, ni l'éclat de tes yeux,
Ni ton pas dans le vent, ni tes mots silencieux.
Mais je sens que ta main pourrait briser l'attente,
Qu'en toi réside un sens à mon errance lente.

Alors je reste là, tremblant mais obstiné,
Sur cette route vide où je me suis damné.
J'attends sans horizon, l'espoir cloué au cœur,
Craignant que l'infini ne devienne rancœur.

Et pourtant… je persiste, malgré l'âme en morceaux,
Car parfois, l'avenir se niche dans les eaux
Troublées du désespoir, et naît dans le néant
Une étoile, un regard, un souffle différent.

Peut-être qu'un matin, dans l'éclat d'un silence,
Tu viendras dissiper l'étrange indolence.
Et tout ce qui fut flou prendra forme et raison…
Mais d'ici là, je reste en quête d'un prénom.



Dans l'ombre des années, je me perds, je m'interroge

J'étais jeune, égaré dans l'ombre des années,
Pourquoi mon cœur si lourd se trouvait-il brisé ?
Ma mémoire floue danse en rêves déchirés,
Que reste-t-il d'un enfant sans jamais s'envoler ?

Toi, sœur de mon sang, toujours là, pourtant loin,
Pourquoi ton regard dur blessait-il mon matin ?
Quelle faute avais-je faite, quels mots avais-je tissés,
Pour que dans tes silences je me perde à jamais ?

Ta force éclatait, et moi, fragile enfant,
Dans ce monde rigide, où tout semblait distant.
Entre médecins, peurs et voix étouffées,
Pourquoi mon cœur prisonnier refusait de crier ?

Pourquoi la vie s'enfuyait à chaque souffle,
Et mes jours sans lumière, en silence s'essoufflent ?
Tes rêves me dominaient, ton monde régnait fort,
Mais pourquoi moi, pauvre ombre, j'attendais dehors ?

Ai-je jamais été vu, ressenti, compris,
Ou n'étais-je qu'un poids, qu'un vent qui s'enfuit ?
Sous ta jalousie sourde, sous ton impérieuse loi,
Pourquoi la tendresse n'a-t-elle jamais vu mes doigts ?

Pourquoi étais-je l'ombre, le silence étouffé,
À cacher mes douleurs, à toujours me taire ?
Pourquoi tes mots durs, conseils en chaînes liées,

Ont-ils brisé mes rêves, m'ont-ils fait disparaître ?

Pourquoi courir derrière toi, effacer ma voix,
Quand chaque « vite » lancé me rongeait de froid ?
Pourquoi protéger ta honte, ta colère muette,
Quand moi-même je sombrais dans cette tempête ?

Pourquoi ai-je vécu sans jamais comprendre,
Pourquoi ce fardeau seul m'a-t-il fait m'éteindre ?
Pourquoi la douleur fut-elle mon seul compagnon,
À vouloir disparaître dans ce long tourbillon ?

Aujourd'hui encore, pourquoi ce poids me hante,
Cette cicatrice sourde, douloureuse, constante ?
Pourquoi rester, malgré tout, face à ce passé,
Quand tant d'années se dressent comme un mur glacé ?

Peut-être un jour viendra la paix, le pardon,
Mais pourquoi ce chemin semble sans horizon ?
Pourquoi porter encore ce fardeau du passé,
Quand mon cœur aspire enfin à se libérer ?

Devant le miroir, entre reflets et pensées

Elle s'appuie, nonchalamment, contre le marbre clair,
La chemise bleue ouverte, souffle de lumière,
Ses cheveux rouges dansent, tel un feu apaisé,
Un contraste éclatant dans ce décor feutré.

Devant elle, un bouquet, fragile symphonie,
De roses et d'épis, mélange d'harmonie,
Tandis qu'en son regard, une ombre s'étire,
Mélange de douceur, de force et de mystère à dire.

Est-ce une pause volée, un moment suspendu,
Dans un tourbillon de jours trop souvent confus ?
Ou rêve-t-elle en secret, d'horizons à conquérir,
De chemins à tracer, d'étoiles à saisir ?

Le miroir reflète une part d'elle inavouée,
Une femme forte, libre, mais un brin désarmée.
Ses tatouages murmurent des histoires de vie,
Tandis que ses doigts jouent sur l'étoffe, infinie.

Peut-être songe-t-elle aux routes de l'ailleurs,
Ou contemple-t-elle simplement la douceur,

D’un instant précieux, d’un silence doré,
Sous l’ombre des fleurs, son âme apaisée.

Dans l’ombre d’un père, la quête d’un fils brisé

J’ai grandi dans l’ombre d’un père silencieux,
Un homme absent, figé, un amour silencieux.
Ses bras se faisaient vides, son cœur s’éloignait,
Mais dans chaque geste froid, je le cherchais, discret.

Il partit, emportant les rêves que j’espérais,
Comme une étoile morte avant de s’allumer.
Ma mère et lui cachaient la douleur qu’ils gardaient,
Pour préserver nos cœurs, dans un voile effacé.

J’ai cru porter seul ce fardeau de l’absence,
M’enfermant dans ma nuit, refusant la présence,
Là où les souvenirs fuyaient, sans s’attarder,
Je guettais son regard, sans jamais le trouver.

Il venait à la porte, en retard, en silence,
Un étranger déguisé en père en errance.

Ses promesses fanées, son froid entre mes mains,
Ma mère taisait tout, éteignant ses chagrins.

Sa compagne nouvelle, juge sévère et dure,
Me reprochait mes mots, mes gestes trop obscurs.
Elle vantait son fils, si parfait à ses yeux,
Et moi, noyé de doutes, dans un monde trop vieux.

J'ai voulu combler ce vide avec des présents,
Deux week-ends offerts, simples moments d'enfant,
Pour qu'enfin il m'aime, qu'il accepte ma voix,
Mais il ne prenait que ce qu'on lui laissait en choix.

La dépression rongea l'homme que j'aimais,
L'alcool fut son abîme, le chaos sa vérité.
Je l'ai vu s'enfoncer dans des nuits sans lumière,
Et moi, à ses côtés, j'ai perdu la lumière.

Je suis tombé à son pas, sombre reflet brisé,
Sacrifiant mes rêves pour mieux le porter.
De père blessé, fils brisé, je devins l'écho,
D'un homme que je fuyais, prisonnier de ses mots.

Aujourd'hui, je combats l'ombre et la lumière,
Je veux à mon fils offrir une autre rivière,
Que ses pas ne suivent la trace de mes douleurs,
Que l'amour soit plus fort que les ombres du cœur.

Je lutte sans relâche, perdu dans mes combats,
Tantôt vainqueur, tantôt échec, entre éclats et combats.

Mais rien ne se passe comme mon âme l'avait cru,
Et le passé me hante, en silence et perdu.

Elle Sera Aimée

Sous les cieux de mélancolie, une voix s'élève,
Elle parle d'un amour que le cœur soulève.
Une femme, un regard perdu, une âme en détresse,
Dans l'ombre d'un monde où tout semble en l'absence.

Il la voit, fragile, à la dérive, isolée,
Ses rêves brisés, dans le silence, délaissés.
Il l'aime en secret, sans pouvoir guérir ses plaies,

Elle sera aimée, même si l'amour s'échappe à jamais.

Il l'observe, dans la pluie, sous l'ombre du doute,
Chaque jour, il attend qu'elle fasse le premier pas,
Mais le vide dans ses yeux reste son plus grand combat,
Elle cherche l'espoir, mais le cœur s'égare, sans route.

Les accords doux, comme des caresses, l'entourent,
Sa voix chante l'amour, mais l'espoir se dissout.
Dans un monde où tout semble se briser,
Il lui promet : elle sera aimée, mais peut-être pas par lui.

Un autre visage apparaît,
Celle qui porte la souffrance d'un amour inachevé,
La mère, silhouette noyée dans la tristesse,
Un cœur meurtri, cherchant un peu de tendresse.

Le regard du chanteur, lourd de désirs non dits,
Croise celui de cette mère, engloutie dans son oubli.
Un trio invisible se tisse dans la douleur,
Il veut combler ce vide, apaiser ce malheur.

Mais chaque regard, chaque geste fait de silence,
Est un cri muet face à la lourde résistance.
Elle, la mère, son cœur noyé dans l'absence,
Lui cherche à offrir l'amour en récompense.

Cela m'a touché, m'a fait réfléchir,
Sur les amours non rendus, les vides à remplir.
Un amour perdu, un désir d'affection,

Tout ce que l'on cherche, sans réelle direction.

Elle sera aimée, et ce désir profond,
De réparer l'irréparable, d'être ce pont.
Ceci me touche au plus intime,
M'invite à aimer, malgré l'invisible abîme.

Entre Ombres et Frissons

Dans le silence lourd, nos corps se cherchent, lents,
Chaque souffle me brûle d'un feu incandescent.
Tes doigts effleurent ma peau, caresse incertaine,
Comme la pluie fine sur une terre ancienne.

Je sens ton souffle près de moi, chaud et retenu,
Nos peaux qui se répondent, un murmure confus.
Tes lèvres effleurent mon cou, promesse muette,
Je frissonne, je ploie, fragile et honnête.

Les murmures s'enroulent autour de nos âmes nues,
Ton souffle chaud délie mes chaînes disparues.
Un frisson parcourt mon dos, un tremblement discret,
Le désir s'impose, fragile et secret.

Nos corps s'apprivoisent, explorent leurs contours,
Dans ce jeu délicat, où se mêlent velours et jour.
Ton regard m'atteint, lit mes silences enfouis,
Mes doutes, mes failles, mes replis endormis.

Chaque contact ravive une blessure profonde,
Mais aussi un espoir dans cette nuit qui gronde.
Entre plaisir et peur, entre ombre et lumière,
Nos âmes s'accrochent, cherchent à se plaire.

Je me perds dans ta peau, dans cette douce brûlure,
Dans chaque caresse qui efface mes blessures.
Mais au-delà du corps, au-delà du désir,
Je tends la main au vide, prêt à fuir.

Car aimer, c'est marcher sur un fil invisible,
Entre l'extase vive et le silence indicible.
Nos corps s'embrasent, mais l'âme vacille encore,
Dans ce ballet d'ombres où s'efface le décor.

Entre Ombres et Lumières : L'Odyssée d'un Cœur

Dans le brouillard épais de mes pensées profondes,
Je dérive, naufragé sur des mers vagabondes.
Mon âme est un éclat dans la nuit évanescente,
Un phare fragile au creux d'une mer inquiétante.

Je suis l'arbre torturé sous un ciel incertain,
Les racines hésitent entre terre et chemin.
Mes rêves, comme feuilles, s'envolent au vent fou,
Et mon cœur, comme l'ombre, vacille malgré tout.

Tantôt flamme dansante au creux d'une obscurité,
Tantôt pierre écrasée par le poids de la vérité.
Je cherche une lumière au-delà des mirages,
Un havre où s'effacent mes doutes et mes orages.

Le temps, sculpteur cruel, taille mes illusions,
Brisant les promesses en éclats de raison.
Pourtant au fond de moi, un feu doux persiste,
Un souffle qui murmure que rien ne résiste.

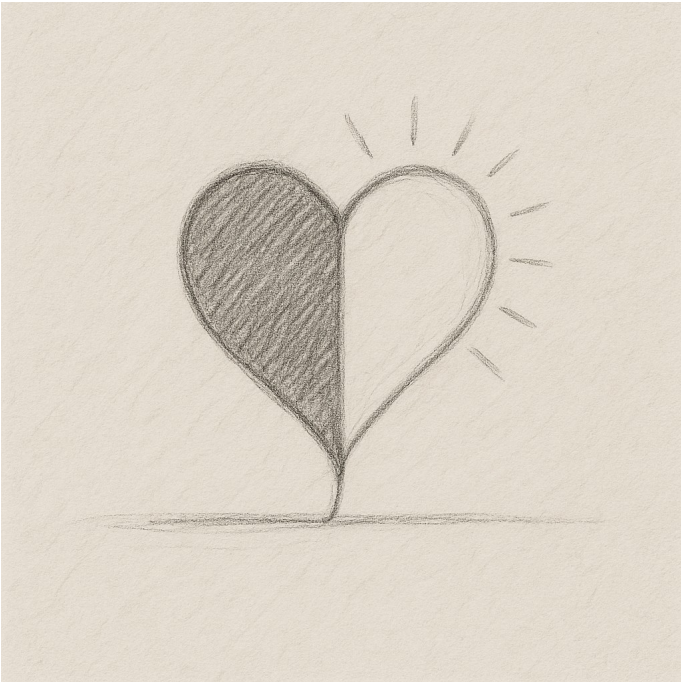
Je marche entre deux mondes, funambule égaré,
Sur le fil incertain d'un équilibre blessé.
Le passé me hante comme un vieil épouvantail,
Et l'avenir se voile d'un doux mistral pâle.

Je suis ce voyageur aux poches de sable,
Portant des espoirs fragiles, lourds et instables.
Le miroir me renvoie une image fuyante,
Un reflet brisé, mais une âme vibrante.

Chaque pas, chaque chute, forge un peu plus l'être,
Chaque nuit, chaque rêve se fait nouveau maître.
Je tends la main vers l'aube qui se dérobe,
Et dans l'ombre qui danse, j'entends une voix noble.

Elle chante la patience, la force de renaître,
Le courage d'aimer sans jamais se démettre.
Je suis à la croisée, entre peur et promesse,
Un cœur en voyage, épris de délicatesse.

Alors, je continue, fragile et déterminé,
Loin des certitudes, prêt à me réinventer.
Car même dans l'ombre, la lumière s'écrit,
Et l'âme qui doute, un jour, enfin sourit.



L'enfant rêvé

J'ai rêvé tant de fois d'un berceau dans la chambre,
D'un souffle qui répond, d'un rire qui m'enchambre.
Offrir à mon enfant un frère, un doux soutien,
Un compagnon de jeux, un visage ancien.

Dans l'amour d'un couple où la tendresse abonde,
Je voyais se tisser une famille au monde.
Mais seule je contemple l'ombre de ce désir,
Un avenir fané que je peine à saisir.

Les années, goutte à goutte, érodent mon attente,
Chaque aurore me dit que l'heure se fait lente.
L'espoir se fait poussière et glisse entre mes mains,

Quand je pense à l'enfant qui ne viendra peut-être point.

Pourtant au fond de moi persiste une lumière,
Un éclat étouffé, mais fidèle prière.
Que l'amour, même tard, ranime mon chemin,
Et qu'un jour, par miracle, un cœur tienne ma main.

Entre Vie et Mort

Je suis né un matin d'août, un 13 sans vendredi,
Où la vie et la mort s'entrelacent dans un souffle.
Avant de respirer, j'ai voulu quitter ce monde,
Mais le destin, dans sa tendresse, a choisi autrement.

Un mois d'isolement, loin des bras aimants,
Sans chaleur, sans tendresse, dans un vide béant.
Fragile comme une fleur fragile sous la pluie,
J'ai grandi avec la peur, avec l'asthme comme ombre.

Ma mémé disait que j'étais un cachet d'aspirine,
Une image étrange, mais un rappel d'un début douloureux,

Où le souffle de la vie m'échappait déjà.

Sous le ciel d'Ardèche, je me suis perdu,
Un rêve d'images brisées, un drone tombé dans l'eau.
Je me suis noyé dans l'impréparation,
La rivière m'a englouti, la froideur de la peur,
Un rocher m'a accueilli, mais l'humidité m'a trahi.

Dans un dernier souffle, je me suis battu,
La vie frôlant la mort, un souvenir d'imprudence.
L'eau m'a pris, le sang m'a quitté,
Et je suis revenu, mais je n'ai jamais été le même.

Le matin se levait avant le soleil,
Et moi, épuisé, je prenais la route sans fin.
Les heures défilaient, la fatigue me rongeait,
Je rêvais de m'endormir, de disparaître.

Les routes me menaçaient, le volant tremblait,
Les fossés m'appelaient, mais je tenais.
Je vivais pour mon fils, cet amour indestructible,
Mais combien de fois ai-je frôlé la mort dans ce trajet ?
Ce trajet sans fin où la fatigue est un spectre !

La soirée était un piège habillé de douceur,
Une rencontre, un sourire, un whisky partagé.
Puis l'obscurité est venue, un voile sur mes yeux,
Je me suis perdu dans le brouillard de la trahison.

Le vol, la douleur, le retour sans mémoire,
Un voyage vers l'inconnu, un vide me prenant.
J'ai découvert que la vie pouvait être aussi brutale,

Un chemin où la confiance devient une illusion.
Au bout de ce chemin de désespoir !

Chaque étape de ma vie a été une danse fragile,
Où la mort, discrète, m'a frôlé mille fois.
Et pourtant, je suis toujours là, encore debout,
Porté par l'amour, les cicatrices et les leçons.

Car la vie, même dans son incertitude,
Est une histoire d'espoir, de résilience et de lumière.

Entre vie et lumière

Je suis né par erreur, au bord de l'infini,
Quand la vie et la mort se disputaient l'esprit.
Un souffle m'a sauvé des ténèbres premières,

Et j'ai grandi fragile au milieu des poussières.

Sous l'ombre des hôpitaux, sans étreinte, sans bras,
J'appris dès le début que la peur ne dort pas.
Comme une fleur tremblant au milieu des orages,
J'ai porté dans mes jours un invisible bagage.

Plus tard, dans les torrents, j'ai senti l'eau glacée,
Me prendre dans ses bras, m'arracher mes pensées.
Un rocher m'a sauvé de l'étreinte des vagues,
Mais j'en garde à jamais les frissons et les bagues.

Sur la route infinie où s'épuisait mon corps,
La fatigue me hante et me frôle de mort.
Les fossés me guettaient d'un silence insensible,
Mais l'amour de mon fils rendait mon pas possible.

Un soir vint la trahison, un brouillard sans couleur,
Et je connus combien la vie cache ses heurs.
Quand la confiance tombe, il ne reste qu'un vide,
Et l'âme se débat dans un océan rapide.

Pourtant, mille fois proche, la mort s'est retirée,
Et je me tiens debout, malgré l'ombre sacrée.
Car si tout vacille et si l'espoir chancelle,
Mon enfant est ma flamme, et ma force éternelle.

Fantôme de Service

Je suis ce fantôme qu'on ne voit jamais,
Toujours là pour les autres, mais jamais assez.
Ma gentillesse est une armure qui me pèse,
Un masque trop lourd, une vie sans promesse.

Je donne, je donne, mais qui me voit ?
Je suis là, invisible, sans voix,
À tendre la main, à remplir des vides,
Mais qui m'écoute quand je suis vide ?

J'en ai marre de ces chaînes invisibles,
De cette douceur qui me rend risible.
Et si j'étais plus fort, plus égoïste,
Si je brisais ces murs, cessant d'être triste ?

J'aurais voulu ne pas être toujours là pour les autres,
Ne pas avoir ce cœur qui souffre,
Être un connard, sans remords, sans frontière,
Un être libre, détesté mais fier.

Profiter de la vie, sans penser au reste,
Faire de mes rêves une réalité manifeste,
Ne plus être ce fantôme qu'on appelle,
Mais exister pleinement, sans être en excès de zèle.

Peut-être qu'un jour, je cesserai d'être sage,
Que j'irai chercher mon propre courage,
Pour me retrouver, vivre enfin pour moi,
Sans cette obsession d'être là pour toi.

Fidèle à toi, fidèle à moi

Je veux offrir de l'amour, de la tendresse,
Un regard qui apaise, une douce caresse,
Être là, toujours là, pour elle, pour nous,

Partager des moments, de tous les dessous.

Je désire être ce pilier, solide et sincère,
Fidèle à mes rêves, fidèle à ma lumière,
Pour elle, je serai tout, même l'invisible,
Un soutien constant, un amour inflexible.

Je veux être cet écho qui rassure et qui guide,
Être là dans les ombres, dans les éclats, dans le vide,

Que chaque jour soit un acte, un geste, un sourire,
Pour qu'elle sache que je suis là, sans jamais fuir.

Je serai là, pour chaque rire, chaque larme,
Dans les moments calmes, comme dans l'alarme,

Je veux être ce tendre refuge, ce doux abri,
Fidèle à elle, à moi, à tout ce que je suis.

Parce que l'amour, c'est aussi la fidélité,
À soi, à l'autre, dans toute la réalité,

Être présent sans compter, sans se perdre en chemin,
Pour que chaque jour, ensemble, soit un nouveau matin.

Illusion de sincérité

Tu disais que je te plaisais, et mes nuits s'illuminaient,
Tes photos insensées m'offraient un feu trompé.
Chaque image semblait tendre une promesse claire,
Et moi, pauvre insensé, j'y voyais la lumière.

Tu parlais d'importance, tu jurais ton estime,
Et mes plaies s'apaisaient sous ton chant anonyme.
Tu disais que j'étais présent dans ton histoire,
Et j'osais te prêter les couleurs de l'espoir.

Tu clamais sans répit n'avoir personne au monde,
Pas d'ami, pas d'épaule où ton âme se fonde.
Mais déjà ton théâtre regorgeait de visages,
Tu brillais dans les foules, oubliant tes naufrages.

Tu disais que tu te sentais seule à chaque heure,
Mais autour de ton nom gravitaient des rumeurs.
Et moi je t'écoutais, captif de tes soupirs,
Espérant qu'un instant tu cesses de mentir.

Tu disais que je te plaisais, mais fuyais mes regards,
Refusant mes rencontres, me laissant dans le noir.

Quand j'osais te demander, posément, avec foi,
Tu glissais, tu fuyais, rejetant même ma voix.

Elle avait ce sourire aux promesses d'écume,
Cette voix qui caresse et cette ardeur qui fume.
J'ai cru qu'en ses regards j'étais enfin choisi,
Que mes plaies se tairaient sous la lueur ainsi.

Mais ce n'était qu'un leurre, une toile invisible,
Un piège qui se ferme avec douceur terrible.
Sous ses mots en velours se dressaient des couteaux,
Et son âme jouait du théâtre des faux.

Elle parlait de mort pour m'enchaîner de peur,
Elle tissait mes doutes en prison de douleur.
Chaque distance en moi devenait trahison,
Et mes gestes étaient jugés tristes poisons.

Je cherchais un chemin, un échange sincère,
Un mot sans artifice, une vérité claire.
Mais ton jeu m'étouffait, tes esquives cruelles
Faisaient de chaque espoir une morsure nouvelle.

Tu m'as dit quelque soir : « Sois mon pansement, viens,
Je ne veux qu'un abri, non l'amour dans mes mains. »
J'ai accepté tes termes, en lucide captif,
Prêt à t'offrir ma tendresse en sachant l'éphémère.

J'aurais porté ce rôle, consolé ton absence,
Accepté d'être l'ombre d'un instant de jouissance.

Mais après cet aveu, tu m'as laissé brisé,
Ton refus sans appel m'a laissé terrassé.

Imagine

Imagine un monde sans murs ni frontières,
Où l'homme ne connaît ni guerre ni misère.
Un monde uni sous un même ciel bleu,
Où la haine s'efface au profit des vœux.

Pas de paradis promis ni d'enfer à craindre,
Juste l'instant présent, rien à feindre.
Les âmes libres de tout dogme imposé,
Vivraient en paix, unies et apaisées.

Imagine qu'il n'y ait plus de nations,
Ni causes pour des luttes, ni divisions.

Plus de religion pour dresser des murs,
Juste l'amour comme guide sûr.

Certains diront que c'est un doux rêveur,
Mais ce rêve éclaire un monde en labeur.
Si chacun tendait une main fraternelle,
Le monde pourrait être bien plus qu'aimable.

Imagine un monde sans avidité,
Où nul besoin de posséder pour exister.
Chacun partageant ce que la Terre offre,
Dans une fraternité que rien n'entame ni n'étouffe.

Un monde où l'amour dicterait nos lois,
Où l'homme verrait en l'autre un miroir.
Une utopie, diront certains avec mépris,
Mais ce rêve inspire et nourrit nos esprits.

Alors viens, rejoins ce chœur d'espoir,
Pour qu'ensemble nous dessinions l'histoire.
Un monde uni, guidé par l'amour,
Une aube nouvelle, un éternel jour.

Imagine, et laisse ce rêve te porter,
Car parfois, rêver, c'est déjà transformer.

Jamais celui qu'on choisit

J'ai toujours été l'ombre discrète,
Le roc solide, le mur muet,
Celui qui porte, celui qui prête,
Mais que personne ne vient aimer.

On me disait d'être moi-même,

D’avoir le cœur à découvert,
Mais un cœur pur, un cœur qui sème,
Ne fait jamais tourner l’univers.

Je n’étais pas celui qu’on rêve,
Pas le frisson, pas l’évidence,
Juste un ami, un pont, une trêve,
Un doux murmure sans importance.

J’ai entendu ces mots fanés :
"Tu mérites mieux, tu vaux si bien."
Mais derrière chaque vérité,
Un adieu cachait son venin.

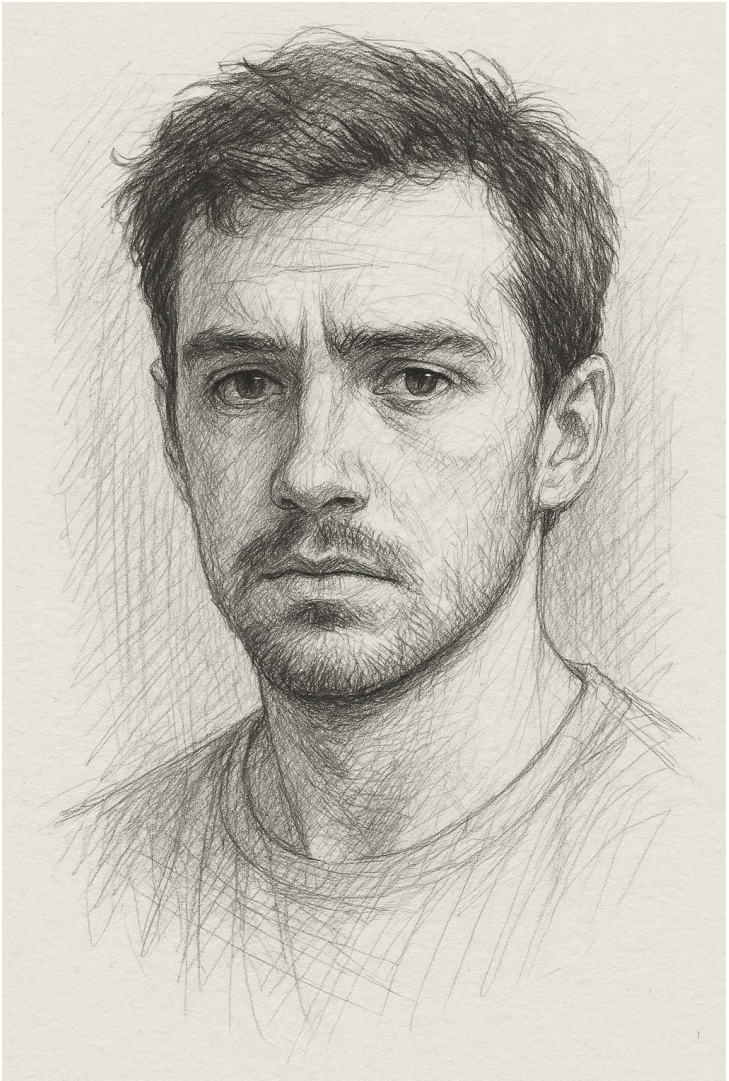
Trop gentil, trop simple, trop lisse,
Sans ce mystère qui fait vibrer,
Pas de passion, pas de délice,
Juste un sourire à oublier.

Et pourtant, j’ai tendu mes mains,
Offert mon âme, mes silences,
Mais l’amour n’entend que le destin,
Et moi, je reste en transparence.

Alors le temps passe et me glace,
Je regarde le monde avancer,
Je suis l’écho d’un cœur qui lasse,
Un feu que l’on laisse s’éteindre en paix.

Seul. Encore. Toujours peut-être.

C’est mon empire, mon dernier droit.
Car on peut avoir la main sur le cœur,
Si personne ne la prend, elle ne bat pas.



Je suis encore là

Je suis pas celui qui parle le plus fort,
Ni celui qu'on regarde d'abord.
Je viens sans bruit, sans masque, sans détour,
Avec un cœur nu, un regard qui dit "je suis là", toujours.

Je suis souvent celui qu'on oublie,
Celui qu'on pense fort parce qu'il sourit.
Celui qui donne sans trop compter,
Et qui se tait quand il est blessé.

Je suis pas fait pour les jeux,
Ni pour les bras à moitié ouverts.
Je connais le goût amer des silences creux,
Et des regards qui ne voient pas clair.

On m'a souvent dit d'être plus dur,
Plus distant, plus sûr, plus "mec".
Mais chaque fois que je me suis fermé,
C'est moi que j'ai trahi, pas eux.

Je suis fait de calme et d'orage,
De doutes, d'élans, de paysages.
Je suis ce mélange qu'on ne comprend pas toujours,
Mais qui aime vrai, qui aime fort, qui aime pour de bon.

Je ne cherche pas à plaire à tous,
Je cherche à exister sans me perdre.
Et si parfois je marche seul,
C'est que ma route vaut d'être vraie, même sans lumière.

Alors non, je ne crie pas.
Mais je suis encore là.

Et un jour, peut-être,
Quelqu'un verra tout ce que je ne dis pas.

Le Clown du Réel

Dans un monde où la norme est un masque,
Arthur, un homme, porte une lourde tâche.
Psychiquement brisé, rejeté, marginalisé,
Ses différences sont des chaînes qu'on lui a imposées.

On lui dit de sourire, de se tenir droit,
Mais chaque souffle, chaque geste, chaque émoi
Le renvoie à l'image d'un clown solitaire,
Qui cache ses blessures derrière un sourire sincère.

"Rien de tout ça n'existe", lui répète la foule,
"Fais comme si tu n'étais rien, comme si tout roulait",
Mais lui, il sait que la frontière est floue,
Entre la folie et la sagesse oubliée.

La société lui crie : sois joyeux, sois parfait,
Dans un monde de mensonges, où la douleur est un secret.
Il se force à sourire, à jouer son rôle,
Mais au fond de lui, tout s'effondre, tout vole.

Ils le qualifient de fou, de clown sans valeur,
Un être étrange, différent, porteur de douleur.
On le rejette, on se moque, on se détourne,
Ignorant que son âme se brise, se transforme.

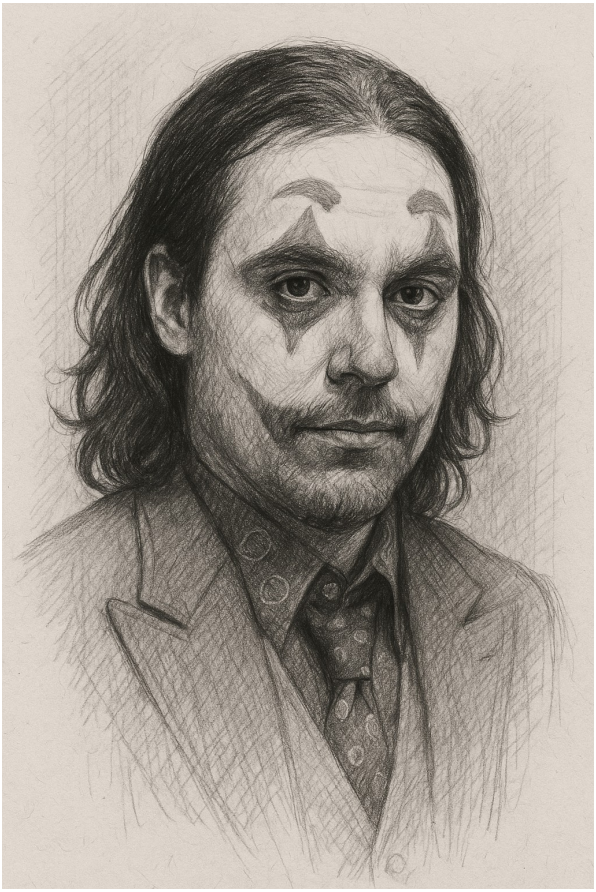
"Le plus drôle avec les gens comme nous", il pense,

"On doit faire semblant, cacher notre souffrance."
On lui demande de se conformer, de se plier,
Mais dans son cœur, il n'y a que l'envie de s'évader.

Dans cette société fracturée, violente,
Où la lutte des classes devient plus insistante,
Arthur, tel un Joker, se rit de tout,
Car il sait qu'il est prisonnier d'un monde sans remords.

Il est l'image du rejet, de la misère intérieure,
De ceux qu'on oublie, qu'on insulte dans leur labeur.
Le Joker, un miroir de nos peurs collectives,
Un homme brisé qui se fait rire, mais qui, au fond, est vivant.

Alors oui, "je suis le Joker", et tout est dit,
Dans ce monde où le rire masque les cris.
Je porte ce fardeau, je danse avec la folie,
Parce que dans ma douleur, je trouve ma folie.



Je suis l'assistant de l'assisté

Dans ce monde où les rôles se croisent,
Je suis l'assistant de celui qui s'épose,
Mais à y réfléchir, n'est-ce pas un paradoxe ?
Qui aide qui, et qui porte le fardeau de la voix ?

D’un côté je guide, je soutiens, je donne,
Mais parfois, moi aussi, la fatigue me submerge et résonne.
Car celui qui assiste, lui aussi, peut se perdre,
Dans cette danse où, souvent, il doit se rendre.

L’assistant, celui qui porte la lumière,
N’est-il pas aussi, parfois, dans le noir de la terre ?
On pense qu’il sait, qu’il est celui qui éclaire,
Mais parfois, à son tour, il a besoin d’une lumière claire.

La vie est un échange, une ronde infinie,
Où chacun, à un moment, dans l’ombre se perd, puis revient.
Je suis l’assistant de l’assisté, mais l’un et l’autre,
Nous sommes les miroirs de nos failles et de nos forces.

Dans ce rôle qui semble fixé, il y a de l’humilité,
Car aider l’autre, c’est aussi accepter,
Que dans ce rôle où je guide et je tends la main,
Je suis aussi vulnérable, humain, et parfois en chemin.

Ainsi, je choisis de rester là, présent,
Pour ceux qui en ont besoin, dans leurs moments flottants.
Mais dans ce soutien, il y a une vérité profonde,
Que, parfois, c'est moi qui ai besoin de ce monde.

"Je suis l'assistant de l'assisté", une phrase qui résonne,
Elle montre que dans chaque aide, un miroir frissonne.
Car l'assistance, ce n'est pas une voie unilatérale,
C'est un lien circulaire, une beauté fondamentale.

Chacun, à un moment, donne et reçoit,
Nous sommes tous, dans cette danse, à la fois fort et petit,
L'assistant et l'assisté, dans un équilibre mouvant,
Rappelons-nous que chacun est humain, simplement.

Je suis moi, au-delà des regards

Je suis moi, mon poids, mon corps, mon reflet fragile,
Parfois un peu brisé sous un ciel difficile.
Je les accepte, oui, pas toujours avec douceur,
Mais c'est en eux que je trace mon chemin, mon cœur.

Je ne choisis pas chaque courbe, ni chaque trait,
Ni les marques du temps qui sur ma peau s'arrêtent.
Pourtant, j'apprends chaque jour à me dire vrai,
À me regarder sans haine, avec un peu d'attrait.

Je me parle en silence, avec une lumière,
Faite de petites flammes qui s'élèvent sur la mer.
Ce qui me pèse souvent, ce n'est pas ma chair nue,
Mais le regard dur, froid, que parfois l'on m'a tendu.

Ces juges muets, ces âmes sans profondeur,
Qui ne voient que l'enveloppe et ignorent le cœur.
Ils plantent des mots durs, comme on plante des épines,
Pour exclure, blesser, enfermer dans des vitrines.

Mais moi, je ne désire qu'une chose sincère :
Que l'on m'accueille enfin, qu'on me tende la lumière.

Je ne demande pas de pleurs ni de compassion,
Juste un souffle d'humanité, un peu de compréhension.

Car les corps s'effacent, se perdent dans le temps,
Se modifient, se brisent, mais le cœur, lui, souvent,
Garde intacte en lui cette forme unique,
Cet espace sacré, cette voix authentique.

Et ce que je suis, au fond de mes silences,
Défie toutes les formes, les peurs, les apparences.
Je suis plus que l'enveloppe que l'on voit au dehors,
Je suis un monde vaste, un ciel et son trésor.

Je suis tolérant, à part avec l'intolérance

Je suis tolérant, à part avec l'intolérance
Dans ce monde vaste où chacun danse,
Je tends la main à ceux qui diffèrent,
Car l'amour du prochain est mon phare, ma lumière.

J'écoute, j'accepte, je comprends le monde,
Ses failles, ses rêves, ses cœurs qui vagabondent.
Le visage de l'autre, quel qu'il soit, me touche,
Dans la diversité, je trouve une beauté farouche.

Mais, face à l'intolérance, je me dresse,
Contre cette haine qui tout écrase et oppresse.
Elle brise les ponts, éteint les flammes,
Elle rend l'âme sourde et perd son charme.

Je ne peux tolérer celui qui refuse

De voir dans l'autre une âme qui s'amuse,
De comprendre qu'en chacun réside une vérité,
Que chaque cœur mérite d'être écouté.

Je suis tolérant, oui, ouvert et sincère,
Mais face à l'intolérance, je suis solitaire.
Car là où l'amour se fait muet,
Il n'y a plus de place pour l'humanité.

L'intolérance n'a pas de couleur, de sexe, de foi,
Elle se nourrit de peur, se bâtit sur des lois.
Mais je choisis de ne pas la nourrir,
Et dans l'ombre de son masque, je choisis de fuir.

Car je suis tolérant, mais jamais avec l'intolérance,
Elle est le poison qui tue la conscience.
Et c'est dans l'amour, la liberté et la paix,
Que je trouve mon vrai chemin, mon vrai secret.

Je suis trop

Je suis trop.
Trop sensible, trop lucide,
Trop silencieux, trop en feu.
Je porte les douleurs des autres
Comme des pierres cousues à la peau.

Je traverse les âmes,
Et elles laissent en moi leurs traces.
Je vois les fissures dans les voix,
Les mensonges derrière les regards.

Je capte ce que personne ne dit,
Et ça me ronge.

On m'appelle fort,
Mais je suis en morceaux.
On me croit calme,
Mais en moi gronde un volcan.
Colère sourde, colère vive,
Colère de ne pas être compris.

Je suis un paradoxe ambulant :
Un cœur ouvert,
Mais à vif.
Une main tendue,
Mais fatiguée.
Un sourire offert,
Mais souvent forcé.

Je suis Hulk qui s'efforce de rester Banner.
Je suis Wolverine sans régénération.
Je suis Jekyll,
Et mon Hyde, c'est ma vérité qu'on refuse d'entendre.

On me dit :
"Tu prends tout trop à cœur."
Mais c'est là que je vis.
Dans ce trop.
Dans ce ressenti qui déborde.
Dans cette mémoire émotionnelle
Qui ne sait rien oublier.

Ma colère n'est pas un caprice.
C'est un cri ancien,
Un refus d'être nié,

Une tentative de survie
Quand les mots ne suffisent plus.

Et pourtant, je reste.
Je tends l'oreille,
Je tends la main,
Même quand tout en moi hurle
De me replier, de me blinder,
De couper le monde.

Je ne suis pas excessif.
Je suis entier.
Avec mon ombre et ma lumière,
Ma fatigue et mon feu,
Mon silence et mon éclat.

Je suis trop, peut-être.
Mais c'est ce trop
Qui me rend vrai.

J'aurais dû mourir

J'aurais dû mourir, noué dans le ventre de ma mère,

Un souffle avorté, un cri noyé dans la poussière.
Mais la vie a tenu, implacable et sans remord,
Pour me jeter dans ce monde, un enfer, un décor.

Dès l'aube, le poids, la lutte, un combat invisible,
Entre le souffle et le silence, l'âme vulnérable.
Le feu m'a caressé, brûlé la peau jusqu'aux os,
La boule ardente a dansé à quelques pas du chaos.

Si l'on n'avait pas arraché ma tête à la machine,
Je serais déjà cendres, perdu dans la bruine.
J'aurais dû sombrer, fondre, disparaître sans trace,
Mais je suis là, échoué, un homme en disgrâce.

Les idées noires m'enchaînent, prisonnier des abîmes,
Où chaque pensée assassine creuse son ultime.
J'ai frôlé la fin mille fois, dans la braise et la nuit,
Dans les gouttes de sueur, dans les souvenirs enfouis.

Je porte ce feu mortel qui déchire mes entrailles,
Un brasier intérieur où le désespoir travaille.
J'ai vu la mort me tendre ses bras glacés et lourds,
Mais j'ai refusé le silence, la fin de mes jours.

Je suis la douleur nue, l'écho d'un cri brisé,
Un homme que la vie n'a jamais cessé d'user.
J'aurais dû mourir, mais je me tiens, déchiré,
Marqué au fer rouge, dans ce monde abandonné.

Pas d'illusion, pas d'espoir, juste la nuit qui pèse,
Le poids d'un destin forgé dans la cendre et la braise.
Chaque souffle est une lutte, chaque battement un défi,
Une ombre dans la nuit, un cœur noir, meurtri.

J'écris pour ne pas oublier

J'écris pour ne pas oublier,
Les belles histoires, les douleurs passées,
Les échos d'une jeunesse effacée,
Et les cicatrices de l'âge adulte, gravées.

J'écris pour ressusciter le temps,
Les instants heureux, les tourments,
Cette douce nostalgie qui vient
Relier mon cœur à ce lointain.

Je veux poser ce qui me hante,
Ces pensées, ces émotions vibrantes,
Avant que l'oubli ne s'installe,
Avant que le silence ne fasse un voile.

Quand je pense à ma famille, je vois,
Des visages aimés, mais si peu d'éclats,
De leur passé, de leurs souvenirs enfouis,
Un vide immense que je refuse pour ma vie.

Alors, je trace ces lignes pour mon fils,
Pour qu'un jour, si le vent se glisse,
Il puisse découvrir au-delà de l'image,
Un père, des mots, un autre visage.

Qu'il y trouve mes joies et mes peurs,
Mes doutes profonds, mes élans de cœur,
Qu'il garde de moi une trace sincère,
Une empreinte, un souffle, un mystère.

Avant que le temps ne m'efface,
Avant que la mémoire ne s'effarouche et se casse,
Je veux que ces mots demeurent vivants,
Pour lui, pour demain, infiniment.

L'Homme Araignée

Dans les rues où les ombres dansent et s'entrelacent,
Un jeune homme porte un fardeau, un secret qu'il embrasse.
Sous un masque, un cœur simple, un esprit déchiré,
Il jongle avec l'amour et l'injustice à chaque pas qu'il fait.

Grimpant les murs, il touche le ciel,
Ses toiles filent dans le vent, comme une promesse sans égale.
Héros de la nuit, en quête d'un sens,
Portant sur ses épaules le poids de l'innocence.

Là où l'ombre devient lumière, il s'élance,
Équilibrant la douleur, l'espoir et la chance.
Un pouvoir immense, un destin qui l'obsède,
Mais derrière le masque, il n'est qu'un homme qui craint de faillir,
qui redoute la perte.

Son cœur, fragile, désire l'amour,
Mary Jane, douce étoile, à qui il offre ses jours.
Mais entre eux, les murs de la responsabilité,
L'isolent dans des silences d'âmes tourmentées.

Chaque soir, il porte son costume de héros,
Mais au fond de lui, un homme qui ne trouve pas ses mots.
Entre l'ombre et la lumière, il choisit de lutter,

Même si la route est pleine de doutes, de peines à porter.

Ses ennemis, des visages familiers, des monstres intérieurs,
Ils sont tous l'écho de sa propre terreur.
La souffrance le façonne, mais il avance sans fin,
Car le prix de l'espoir, c'est souvent le chemin.

Il n'est pas un homme parfait, ni une créature divine,
Mais dans son cœur, une flamme toujours cristalline.
Un héros fragile, mais dans ses gestes, l'infini,
L'homme araignée, une légende gravée dans l'invisible infini.

L'Objectif de ma Vie

La photographie, au début, m'attirait sans savoir,
Un désir furtif, une passion en devenir, un espoir.
Au lycée, un club de photo me tendait les bras,
Mais la peur de l'inconnu, du regard des autres, m'arrêta.

La honte de ne pas savoir, de ne pas oser,
L'anxiété de la difficulté, mais un désir secret à combler,
C'est quand la vie m'offrit ce qui m'était cher,
Que l'objectif pris tout son sens, en lumière claire.

Le jour où mon fils naquit, j'ai ressenti une évidence,
Je l'aimais déjà, bien avant sa naissance,
Je n'avais pas de souvenirs avec mon père,
Mais je voulais capturer chaque moment, chaque éclair.

La photo devint mon compagnon fidèle,
Un moyen d'immortaliser, de rendre l'intime éternel.
Des clichés de mon fils, enfant, innocent,

De lui dans ses premiers pas, sa tendresse éclatant.

Puis, peu à peu, la nature me dévoila ses merveilles,
Les fleurs, les insectes, la beauté sans pareille.
En macro, en proxie, le monde devenait minuscule,
Chaque détail, chaque souffle, une vie qui s'annule.

Mais les paysages aussi, vastes et grands,
Capturaient ma quête d'apaisement, de moments charmants.
J'avais trouvé dans chaque photo une empreinte,
Un lien entre mon fils et la nature, une trace qui me rejoint.

Avec le temps, un nouveau désir naquit en moi,
Prendre les visages, les gens qui m'entourent, avec émoi.
Capturer la beauté des êtres, les rendre immortels,
Sublimer les sourires, rendre les vies exceptionnelles.

Les enfants, les adultes, dans la joie et l'émotion,
Je photographiais chaque instant avec dévotion.
Offrir à chaque regard une parcelle de lumière,
Mon objectif devenant la clé de cette vie éphémère.

La photo, mon art, mes souvenirs et mes passions,
Elle est le fil conducteur de mes rêves, de mes actions.
De mon fils aux visages, du macro aux portraits,
Mon moyen de dire : "Tu es beau, sois toi-même, à jamais.

L'Ombre de l'Incertitude

Je me regarde, une image floue,
Marginalisé, écarté de tout,
Un monde qui m'échappe, je me sens spectateur,
Perdu, seul, sans contact, sans lueur.

Il y a cette solitude qui m'enserre,

Cette partie de moi, qui désespère,
Jamais un véritable confiant,
Juste l'écho de moi-même, errant.

Je t'ai souvent blâmée, sœur,
D'avoir formaté mes peurs,
De m'avoir appris à taire mes mots,
Pour ne pas troubler tes eaux.

Mes goûts ne rentraient pas dans les cases,
Pourquoi écouter Britney, où est la trace
De ce que "l'homme" doit être,
Dans ce monde où l'on doit se soumettre ?

Ma manière d'être, mon corps, mes gestes,
Ne répondaient pas à tes attentes, à ce qui reste
Des stéréotypes que la société impose,
Me rejetant encore plus, une sorte de pause.

Je me suis retiré, loin des autres,
Un étranger dans mon propre rôle,
Ma voix étouffée, mon âme enchaînée,
À l'image des attentes, silencieuse, effacée.

Et pourtant aujourd'hui, le miroir change,
Ma sœur a évolué, les contours sont étranges.
Je me demande encore ce que j'aurais été,
Si son empreinte n'avait pas marqué ma réalité.

Peut-être un autre, un moi différent,

Moins isolé, moins en tourments,
Ou serais-je resté ce même reflet,
Un homme un peu perdu, un homme secret ?

Dans l'ombre de mon père, je m'efface,
Dans l'écho de son silence, je me trace.
Si j'avais su prendre ma place,
Aurais-je eu un chemin moins de glace ?

Je me perds dans des pensées nouvelles,
Un HPI qui s'éveille dans la nuit fidèle.
Serais-je né ainsi, ou forgé par l'air,
D'un monde trop étranger, trop solitaire ?

Je manque d'assurance, je me cache,
Les autres m'effraient, mes rêves s'attachent.
Mais qu'aurais-je été si j'avais eu plus d'espace,
Pour m'exprimer, pour vivre dans la grâce ?

Aujourd'hui, mille questions en tête,
Je veux m'ouvrir, briser la tempête.
Mais le caractère reste, inébranlable,
Dans ce monde où l'on reste souvent détestable.

Peut-être que le secret, c'est d'accepter,
De rester soi-même, d'être un peu décalé,
Car la route est semée d'embûches et de doutes,
Mais au bout du chemin, c'est moi qui m'écoute.

L'art, Qu'est t'il ?

L'art, qu'est-ce donc que ce mot si vaste,
Un reflet du monde, un cri, une onde qui passe.
C'est une quête sans fin, un souffle de liberté,
Où chacun trouve son âme, son désir de vérité.

Peindre, dessiner, photographier l'instant,
C'est capter une pensée, figer un mouvement,
Pour certains, un art est fait de règles et de maitrise,
Mais pour d'autres, c'est simplement l'émotion qui brise.

Le cinéma, les jeux vidéo, sont-ils moins que de l'art ?
Ils allient visuels, sons, et une histoire qui part.
Un jeu n'est qu'un loisir, disent certains, bien sûr,
Mais pour d'autres, il est une œuvre d'un tout autre futur.

Un film, une scène, une simple scène de vie,
Est-ce l'intention du créateur qui la rend infinie ?
Peut-être la profondeur, la quête d'un sens perdu,
Ou juste la beauté dans ce qui est vu.

Je suis un amateur, un rêveur, un créateur,
Mais mon œuvre, est-elle digne de l'appellation ?
Les maîtres comme Picasso, Monet, les géants,
Ont-ils tracé la voie, ou suis-je juste errant ?

Mais l'art, ce n'est pas de la reconnaissance,
C'est une danse intérieure, une quête de transparence.
Je crée pour me libérer, pour transmettre un ressenti,
Sans attendre qu'on me dise si c'est de l'art ou pas, vraiment, ici.

Car pour moi, l'art commence là, dans l'acte pur,
De donner, de libérer ce qui nous murmure.
Sans la pression d'un regard extérieur,
L'art est un chemin, une forme de splendeur intérieure.

L'art n'a pas de frontières, il est un souffle de liberté,
Un moyen d'exister, d'exprimer l'humanité.
Peu importe si l'on est amateur ou expert,
L'essentiel est de ressentir, d'offrir son univers.

Alors l'art, c'est ça : une vibration, une sincérité,
Un miroir de l'âme, une trace d'éternité.
C'est un cri, un silence, une danse, un cri d'amour,
C'est ce que l'on ressent, sans regarder autour.

L'Évolution d'un Lien

Il fut un temps, petit encore,
Où j'étais ton phare, ton port.
Dans tes yeux brillait l'admiration,
Je guidais tes rêves, ta passion.

Je t'ai appris à capturer le monde,
À travers l'objectif, tu vois, tu sondes.
Chaque moment partagé, chaque image,
Je t'ai montré le chemin de ton propre voyage.

Mais le temps a passé, et toi, tu grandis,
Ton indépendance éclot, tu veux être toi,
Loin de mes bras, de ma tendresse,
Loin de ces gestes, de cette caresse.

Tu as soif de liberté, d'autonomie,
Tu veux conduire, explorer, t'affirmer,
Découvrir la mob, toucher à tout,
Tantôt sage, tantôt un peu fou.

Nos discussions ont changé, elles se sont profondes,
Elles dépassent les frontières, comme des ondes.

Tu vois à travers moi, mieux que quiconque,
Et dans ton regard, je me découvre, je plonge.

Tu me parles de passions, de découvertes,
De ce monde vaste, parfois un peu incertain,
Mais c'est toi qui m'incites à suivre,
À voir ce que tu vois, à grandir.

Petit à petit, les rôles s'inversent,
Je ne suis plus celui qui inspire,
Mais c'est toi, mon fils, mon modèle,
Qui me guide, qui éclaire mon avenir.

En te donnant la voiture, en voyant tes yeux briller,
Je comprends qu'on se soulève ensemble,
Pas de hiérarchie, juste un partage,
Nous deux, sur le même chemin, sans mirage.

Là où je pensais être ton mentor,
Je vois que c'est toi qui tiens la porte.
Dans tes passions, dans ta quête,
Tu es devenu celui qui m'ouvre la tête.

Car c'est dans cette relation que je m'enrichis,
En te laissant grandir, tu m'enseignes la vie.
Et chaque instant passé à tes côtés,
Est une victoire, une beauté retrouvée.

L’écho des murs oubliés

Devant la fenêtre, elle se tient immobile,
Le manoir l'entoure, sombre et fragile,
La lumière caresse sa robe noire,
Un contraste parfait dans ce vieux grimoire.

Les murs écaillés, témoins du passé,
Murmurent des secrets qu'elle cherche à percer,
Chaque fissure, une histoire enfouie,
Chaque ombre, une âme endormie.

Elle regarde dehors, le regard flottant,
Entre les barreaux tordus par le temps,
Se demande-t-elle qui a vécu ici ?
Ou bien pourquoi ce lieu respire l'oubli ?

Les toiles d'araignée dansent aux coins,
Comme des veuves gardiennes d'un destin,
Elle songe à ces vies, éphémères et brisées,
Aux rires éteints dans les couloirs désertés.

Pourquoi suis-je venue ? murmure son esprit,
Est-ce la nostalgie, ou l'appel d'un défi ?
Elle ressent la solitude, la douceur du néant,
Mais aussi l'espoir d'un renouveau imminent.

Sa main effleure la pierre froide et dure,
Comme pour capter une ancienne blessure,
Elle imagine des bals, des rires, des chants,
Des nuits illuminées par le temps d'antan.

Mais ici, tout s'efface, tout s'effondre,
Les feuilles mortes, sous ses talons, répondent,
Elles lui rappellent que tout revient à la poussière,
Même les rêves sculptés dans la lumière.

Pourtant, dans ses yeux, une étincelle demeure,
Un reflet d'évasion, une promesse intérieure,
Elle quittera cet endroit, mais emportera,
L'étrange beauté que ce silence lui aura offert là

La Bague en Plastique

Une bague en plastique, sortie d'un jouet,
Un anneau enfantin pour dire « veux-tu m'aimer ? »
Pas de diamants brillants, pas de grand apparat,
Juste une boule colorée et ton rire qui éclat.

Dans une galerie, tout semble banal,
Mais toi, tu rêvais d'un moment sans égal.
Une pièce glissée dans la fente d'un trésor,
La manivelle tourne, et voilà l'or !

Pas l'or des vitrines, mais celui du cœur,
Un éclat de folie, un instant de bonheur.
Tu ouvres la boule, surprise enfantine,
Et voilà une bague, simple mais divine.

Je m'agenouille, un sourire sincère,
Dans ce décor léger, presque ordinaire.
Et toi, hilare, les larmes aux yeux,
Tu dis « oui » d'un rire, si fort et si joyeux.

Ce n'est pas la matière qui compte, je crois,
Mais le symbole fragile de cette douce joie.
Une bague en plastique, légère, enfantine,
Pour sceller un amour qui n'a pas de vitrine.

Car nous, c'est le rire, la vie et l'instant,
Le plaisir des choses simples, un bonheur éclatant.
Et dans cette folie, ce moment unique,
Brille pour toujours la bague en plastique

Trésors du présent

Un jour nous partîmes vers des jeux familiers,
Sous l'éclat d'un été, respirant la clarté.
Un parcours s'offrait, défiant nos regards,
Promesse d'aventure au parfum du hasard.

La trottinette alors, étrange et singulière,
Mi-vélo, mi-fusée, domptait la poussière.
Je m'élançai tremblant, le front lourd de sueur,
Tandis qu'il riait fort de ma tendre frayeur.

Bientôt, l'élan vainquit mes doutes ordinaires,
Le vent frais caressa mes pensées légères.
Un tour pour découvrir, un second pour jouir,
Et lui, plus téméraire, osa tout parcourir.

Ces instants précieux, je les grave en mon être,
Moments suspendus que je n'ose mémettre.
Car lui, mon doux moteur, éclaire mes saisons,
Sa joie me délivre et brise mes prisons.

Je songe à ces rêves, à ces désirs lointains,
Qu'un jour je prendrai quand viendront d'autres mains.
Mais qu'importe l'attente et qu'importe demain,
Puisque dans ses yeux brille un chemin certain.

Un rire partagé vaut tous les héritages,
Une main dans la mienne efface les orages.
Ces trésors du présent, je veux les retenir,
Car rien n'est plus sacré qu'un enfant à chérir.

La Douce Mélodie

La musique, douce amie, guide de mes pensées,
Elle résonne en moi, reflet de mon âme troublée,
Chaque note, chaque accord, chaque mélodie,
Évoque un monde secret, une étrange harmonie.

Quand mon cœur est lourd, qu'il se noie dans la brume,
Les accords graves réchauffent, dissipent la pénombre,
La musique parle, quand les mots se taisent,
Elle m'exprime ce que la bouche ne saisit, ne pèse.

Quand la joie danse, légère comme le vent,
Les airs s'élèvent, joyeux et éclatants,
Elle vibre et tourbillonne, éclatante de lumière,
Chaque instrument fredonne cette paix, cette guerre.

Les harmonies pleurent quand la tristesse m'envahit,
Un violon murmure l'écho de ma mélancolie,
Les battements du cœur se mêlent aux rythmes,
Dans chaque silence, se trouve un abîme.

La musique comme un miroir, capturant chaque frisson,
Elle peint mon âme, sans aucune condition,
Elle est mon reflet dans un monde en mouvement,
Chaque chanson, chaque son, est mon propre sentiment.

Ainsi, chaque émotion trouve son écho dans le son,
La musique, fidèle compagne, ma véritable confession,
Un langage pur, au-delà de la peau et du temps,
Elle capte mon essence, dans chaque battement

A ma Place

Aujourd'hui encore, je m'enlise dans l'ombre,
Usé par l'attente, meurtri par tes mensonges.
J'ai donné mon temps, mes forces, mes jours,
Sans jamais recevoir ni vérité, ni retour.

Tes silences m'ont broyé dans l'invisible,
Tes non-dits ont bâti des murs impénétrables.
Et moi, fou d'espérance, je frappais sans relâche,
Contre une porte close, contre un vide qui m'arrache.

J'ai porté seul le poids de tes absences,
J'ai cru à tes lueurs, à tes fausses promesses.
Mais chaque éclat n'était qu'un reflet,
Chaque mot qu'un mirage qui me condamnait.

Et toi, tu vis, tu avances,
Indifférente à ma chute lente.
Tu ignores mes combats muets,
Mes nuits brûlées, mes prières défaites.

Je n'attends plus de miracle, plus de lumière,
Car tout n'était qu'illusion, poussière.
Mes efforts perdus se sont noyés
Dans le mensonge d'un rêve brisé.

Alors je me tais, je renonce à demain,
Il ne reste rien, que le vide entre mes mains.
Et si je continue à marcher dans ce néant,
C'est seulement pour m'effacer…

Lentement.

La Fierté

Sois fière, marche droit, le regard éclairé,

Convaincue que le monde est à toi, mérité.
Que ton pas résonne, ferme sur les pavés,
Et que nul ne te voie faiblir ou douter.

Fière de ton élan, de ton feu, de ton nom,
De ton verbe tranchant, de ton cœur, de ton front.
N'accorde à la faiblesse aucune autorité,
Refuse de plier sous la banalité.

Mais prends garde, parfois, quand l'ombre se propage,
L'orgueil déguisé peut t'emmener au naufrage.
Car sous la marche fière et l'élan sans remords,
Se cachent les pièges où trébuchent les forts.

Tu crois régner en reine au sommet des hauteurs,
Mais c'est là que l'aveugle encaisse ses erreurs.
Car plus l'on est certain d'avoir raison toujours,
Moins on entend le vent qui change les jours.

Le sol est incertain sous les bottes trop sûres,
Et l'arrogance, un masque aux promesses trop dures.
La fierté qui méprise, un jour se retourne,
Et sous ses pas dorés, le réel l'enrubanne.

Tu avances, fiévreuse, ignorant les regards,
Mais tu piétines quoi ? Des vérités, du fard ?
Quand on oublie d'écouter ce qui entoure,
On s'égare sans bruit, hors du cercle des jours.

Alors, sois fière, oui, mais avec conscience,
L'humilité n'est pas faiblesse, mais science.
C'est elle qui couronne et qui garde l'équilibre,
Quand la hauteur t'élève et menace tes fibres.

Car celui qui prétend ne plus jamais tomber,
Est souvent celui-là qu'on voit le plus plier.
Et plus tu crois régner, invincible et sans tour,
Plus le réel, un jour, viendra briser ton tour

La Force du Doute

Je marche souvent dans l'ombre du doute,
Incertain, hésitant, perdu dans ma route.
Le manque de confiance m'étreint sans fin,
Mais pourtant, je cherche à m'en sortir, demain.

Quand je croise des âmes sûres et fortes,
Je les admire, mais je doute de leur porte.
Car dans cette certitude, je vois un masque,
Et non la vérité qui parfois se cache.

Mais ceux qui hésitent, qui doutent de leur voie,
Dans leur fragilité, je vois une autre loi.
Ils avancent, malgré les failles, sans frémir,
Car leur incertitude est un souffle à bâtir.

Je crois que dans le doute, se cache la force,
Un noyau solide, un cœur qui s'efforce.

Car celui qui doute et qui pourtant s'élance,
Porte des idées forgées dans la confiance.

Ainsi, dans l'hésitation je trouve la vérité,
Dans la fragilité, la pureté.
Ceux qui manquent d'assurance, mais qui croient,
Ils me rappellent que la confiance naît dans le choix.

Car dans chaque doute, il y a une lumière,
Un chemin qu'on trace avec notre propre pierre.
Et c'est dans cette vulnérabilité,
Que je trouve la vraie forme de la sincérité

La Gardienne du Seuil

Dans l'ombre d'un vieux seuil, de bois presque brisé,
Se tient une silhouette, en silence posée.
Une femme immobile, aux gestes suspendus,
Garde le seuil des jours, entre l'être et le plus.

Son regard, pénétrant comme un ciel incertain,
Effleure des secrets nichés creux de ses mains.
Une cape de nuit, velours aux plis profonds,
Étreint son corps tremblant d'un frisson sans nom.

Ses boucles, en révolte, ondulent dans l'espace,
Comme un souffle discret que la mémoire embrasse.
Sa paume sur le bois, tendue, presque tremblante,
Semble chercher un sens, une faille vacillante.

Est-ce un appel vers l'ombre ou vers la clarté ?
Un adieu au passé ? Une peur d'avancer ?
Le seuil est un abîme où le choix se dessine,
Un fil entre le doute et l'élan qui s'incline.

Ses yeux, vastes miroirs de brumes infinies,
Portent des ciels mêlés de crainte et d'harmonie.
Chaque souffle est chargé de silence en éveil,
Chaque instant pèse lourd sur l'instant sans pareil.

Le temps se fait vapeur, le monde est suspendu,
Sous ce ciel dérobé, sans soleil, ni début.
Elle est là, sentinelle entre deux vérités,
Gardienne d'un instant qui refuse d'aller.

Car c'est là, dans ce lieu que nul ne comprend bien,
Que naissent les chemins, que s'effacent les liens.
Elle incarne l'attente, à la lisière obscure,
Où l'ombre et la lumière écrivent leur mesure.

Ainsi, dans le silence, elle veille, sans fin,
Un souffle d'éternel au bord du quotidien.
Car c'est au seuil du doute, entre deux lendemains,
Que l'espoir se révèle ou s'efface en chemin.

La Musique, une Direction et un Reflet de mes Émotions

La Musique, une Direction et un Reflet de mes Émotions
La musique est un souffle, un fil qui me guide,

Dans les ténèbres, elle éclaire mon chemin,
Chaque note, chaque rythme, devient une boussole,
Me montrant la voie quand l'horizon s'éteint.

Elle naît de mes doutes, berce mes hésitations,
Quand le monde s'effondre, elle me tend une main,
Une mélodie familière, un doux refuge,
Me redonne sens, m'offre un nouveau matin.

Dans le murmure des accords, mes émotions prennent forme,
La tristesse se tisse, douce et lente,
Une chanson me soulève, dans l'écho du bonheur,
Elle chasse la nuit, et mes peurs s'éloignent, lentes.

Elle déploie mes sentiments, parfois enfouis,
Elle touche des lieux au fond de mon âme,
Elle révèle les facettes secrètes de mon esprit,
Chaque vibration une révélation, une flamme.

Et parfois, elle devient plus que le reflet,
Elle influe, transforme mes humeurs en mouvement,
Un rythme qui change tout, une danse du cœur,
Elle me pousse à rêver, à avancer, à être vivant.

Elle unit les êtres, crée des ponts invisibles,
Lorsque nos âmes s'entrelacent sous sa douce influence,
Elle tisse des liens que les mots ne sauraient dire,
Dans son langage pur, tout devient une évidence.

La musique est pour moi une direction, un guide,
Elle éclaire mes jours sombres, réchauffe mes nuits froides,
Elle est le miroir de mes émotions les plus profondes,
Elle me transforme, m'inspire, me réconcilie avec l'âme.

Un compagnon fidèle, toujours là, à mes côtés,
Elle me montre la beauté dans l'invisible,
Et sans elle, dans ce monde si vaste et complexe,
Je serai perdu, sans repère, sans équilibre.

La Parole Comme Survie

La Parole Comme Survie
Depuis l'aube des jours, un poids dort sous ma peau,

Un silence épais, lourd comme un vieux fardeau.
C'est une pierre nue, logée dans ma mémoire,
Une plainte étouffée au seuil de chaque espoir.

Mes pas traînent le bruit d'échos jamais éteints,
Des blessures sans nom qui s'ouvrent chaque matin.
Et l'ombre me devance, amie froide et fidèle,
Compagne des chemins où nul ne m'appelle.

J'ai grandi dans l'hiver du silence des hommes,
Là où l'amour s'oublie, là où la peur se nomme.
Mon père, roi tombé dans l'ivresse et l'oubli,
Fuyait tous les soleils d'un regard assombri.

Ses mots, gonflés d'alcool, éclataient sans tendresse,
Et son souffle portait le deuil de ma jeunesse.
Il laissait dans mon cœur une trace d'exil,
Comme un cri retenu, comme un soupir fragile.

Alors j'ai cru longtemps que vivre était se taire,
Porter, sans dire un mot, le froid des solitaires.
Mais parfois dans le noir, un souffle m'effleurait,
Une voix, pas la sienne, que mon cœur espérait.

Puis vint Faustine un soir, au détour de l'absence,
Sa lumière glissait sur mes ruines d'enfance.
Elle parlait si doux que le mal se taisait,
Et j'ai cru qu'en ses bras mon cœur se relevait.

Elle avait ce regard qu'on croit fait pour comprendre,
Ce silence apaisant où l'on peut se répandre.
Et moi, pauvre naufragé d'un monde sans abri,
J'ai tendu tout mon être à son souffle promis.

Mais sous ses mots dorés vibrait une tempête,
Une ruse d'amour qui lentement s'apprête.
Elle cousait mes doutes dans un drap de velours,
Et changeait mes silences en crimes de retour.

Elle disait aimer, mais dressait mes failles,
En chaînes de soupçons, en murs sans éventail.
Mes gestes les plus doux devenaient poison lent,
Et son regard pesait plus lourd que les tourments.

J'ai compris, trop tardif, qu'elle aimait mes failles,
Non pour les apaiser, mais pour mieux voir mes bailles.

Et son amour n'était qu'un reflet de mes peurs,
Un théâtre cruel où l'on saigne en douceur.
Depuis, je parle encore — car la parole sauve,
Même brisée, bancale, même faible ou mauve.

Car c'est là que je vis, dans le verbe tremblant,
La survie d'un enfant devenu survivant.

La Perfection

La seule perfection, c'est l'ombre imparfaite,
Le souffle inachevé qu'aucune main n'arrête.

Un contour qui s'efface au fil de l'érosion,
Une faille discrète, un frisson sans raison.

En chaque être humain dort une part manquante,
Une absence muette, une faille vibrante.
Le vent ronge les pics, les vagues sont blessées,
Les cieux sont traversés d'éclairs et de pensées.

Les corps, lourds d'avoir trop aimé sans retour,
Portent l'empreinte douce et brutale des jours.
Mais c'est dans ces défauts, ces rides, ces silences,
Que naît la vérité, que l'âme prend naissance.

Chaque fêlure est graine, et chaque abandon, flamme,
Un éclat vacillant qui révèle une âme.
Là où le trait s'effondre, un mystère s'élève,
Car le vivant se glisse entre creux et sans trêve.

On cherche à corriger, à lisser, à masquer,
À bannir la douleur, à figer le passé.
Mais lisse est le néant, sans souffle ni lumière,
Tandis que l'imparfait respire la poussière.

C'est dans le tremblement qu'éclot le plus profond,
Un regard ébréché, un sourire en abandon.
La perfection, ce masque aux contours trop polis,
Ne connaît ni l'instant, ni l'ombre, ni l'oubli.

Dès qu'on croit l'atteindre, elle fuit, elle s'efface,
Elle meurt dans l'exact, le figé, la surface.
Mais l'imperfection, libre, éclaire chaque chose,
Comme un vent qui s'incline au pétale des roses.

Elle chante dans l'œil, vacille dans la voix,
Et colore le vide au bord de notre émoi.
C'est elle qui nous lie dans nos failles communes,
Dans nos pas incertains, dans l'errance opportune.

Elle est ce fil d'argent qui relie deux humains,
Ce geste maladroit, cette chaleur des mains.
Et sa force est immense : elle ne veut prouver

Que l'on peut être vrai sans devoir se sauver.
Car c'est dans l'incomplet, l'abîmé, l'incertain,
Que l'on touche parfois… à l'éclat du divin.

La Route Infinie

Une route s'étire, fil d'argent,
Sous un ciel de feu et d'ombre mouvante,

Là où le jour s'éteint lentement,
Dans une lueur rouge et vibrante.

Elle trace un sillon droit et fier,
Vers l'horizon qui se dérobe,
Comme un chemin vers l'éphémère,
Un appel du vent qui nous robe.

Les arbres, sentinelles muettes,
Encadrent ce ruban d'asphalte,
Comme pour veiller sur la quête
De ceux que l'inconnu exalte.

Où va cette route, vers quel destin ?
Un rêve lointain, un futur flou ?
Elle avance sans fin, sans dessein,
Seule sous le ciel, loin de tout.

La Statue et les Nuages

Surplombant la pierre et les siècles passés,

La statue s’élève, gardienne des pensées.
Sur son piédestal, noble et immobile,
Elle défie le vent, l'orage indocile.

Les toits de tuile, aux teintes d'ardoise,
Encadrent la scène dans une douce emphase.
Murs de roche, empreints d'histoire,
Chuchotent des récits de gloire et de mémoire.

Au loin, les nuages s'amassent, menaçants,
Des volutes sombres, tourbillonnantes et dansant.
Le ciel se fait drame, théâtre des cieux,
Peignant de mystère ce tableau silencieux.

La statue, figée dans sa noble posture,
Semble veiller sur la vie, sur la nature.
Son regard absent, mais sa présence immense,
Impose le respect dans cette danse dense.

Sous cette lumière, entre ombre et clarté,
Chaque détail respire une sacrée gravité.
Un lieu où le sacré côtoie l'éphémère,
Où l'humain s'efface devant le mystère.

Et toi qui contemples ce tableau d'éternité,
Tu sens en ton cœur la force de la vérité :
L'homme construit, la pierre perdure,
Mais le ciel et la foi tracent l'épure.

La Tristesse avec un Rayon d'Espoir

Des fois, j'ai le blues, un vide, un fardeau,
Le cœur lourd, le regard noyé dans le chaos.
Le monde devient gris, une toile sans couleur,
La mélancolie s'installe, envahit chaque heure.

Mais dans ce silence lourd, je trouve ma fuite,
Je me perds dans les notes, dans les films que je médite.
Des chansons tristes, des paroles poignantes,
Qui murmurent des vérités, même quand tout m'échappe, tout m'inquiète.

Creep, de Radiohead, me parle de cet écart,
De cette distance, de ce mal, de ce qui me sépare.
La solitude exprimée, aussi lourde que l'air,
Mais dans cette douleur, je trouve un peu de lumière.

Puis Blizzard de Fauve, qui éveille ma pensée,
Les questions sans réponse, mais un désir de marcher.
La confusion, le froid, mais au fond un cri,
Un espoir caché, malgré tout, une envie de vie.

Et puis il y a le film, Eternal Sunshine,
Un voyage dans la mémoire, où tout se décline.
Les souvenirs effacés, les amours brisés,
Mais au fond, l'espoir de tout recommencer.

Ces histoires me murmurent : "N'aie pas peur,
La tristesse n'est qu'un passage, un bruissement du cœur.
Même quand le monde semble se briser en morceaux,
Il y a toujours un chemin, une lumière, un écho.

"

Dans la noirceur, il y a toujours un fil d'or,
Un souffle fragile, une étoile qui dort.
La douleur, je l'accepte, je la laisse passer,
Elle me rappelle qu'au fond, l'espoir peut renaître, éclater.

Car même quand tout s'effondre autour de moi,
Je sais qu'au fond, il y a toujours une voie,
Un rayon d'espoir, une chance à saisir,
Une lumière fragile, mais prête à nous guérir.

Et c'est dans ce fragile équilibre que je trouve ma paix,
La tristesse avec un espoir, qui me guide à jamais.
Parce qu'au fond, ce n'est pas la fin, mais un recommencement,
Un voyage d'espoir, où la lumière est toujours présente.

La Vie, Mon image

Depuis mes jeunes ans, je voulais capturer,
L'instant pur, le mouvement qu'un regard sait murmurer.
Mon père, appareil en main, guidait nos lendemains,
À travers les vieux murs embrasés du matin.

Je rêvais de clichés, d'œuvres faites d'éclats,
Mais souvent mes images ne parlaient pas de moi.
Le cadre était présent, l'âme restait muette,
J'étais trop enfantin pour comprendre la quête.

Très tôt, mes dessins furent mes gestes premiers,
Un langage secret pour survivre au passé.
Je traçais des visages, des mondes incertains,
Parler sans dire un mot, délier le chemin.

La peinture apparut, portée par ma mère,
Ses toiles me soufflaient un langage sincère.
Dans l'abstrait des couleurs, dans un souffle sans fin,
J'appris à dire en formes ce que taisait mon chagrin.

Les mots m'échappaient, tels des oiseaux légers,
Mais sur la toile nue naissaient mille sentiers.
Puis l'appareil, complice, en secret devint l'art
Qui m'offrait chaque jour son espiègle regard.

Quand mon fils est venu, je voulus retenir
Chaque instant, chaque éclat, pour toujours les bénir.
Je le photographiais dans ses jeux, dans ses rires,
Et trouvais dans ses yeux mon refuge et mon empire.

J'appris à voir le beau même en l'imparfait,
À cueillir dans les ombres un éclat de reflet.

La fleur, le paysage ou l'instant éphémère
Deviennent des trésors que je grave en lumière.

La photo, la peinture, en silence m'abritent,
Elles sont mes vérités, mes langues interdites.
Je parle peu, souvent je me tais jusqu'au bout,
Mais l'image est ma voix, mon langage, mon tout.

À ceux que j'aime, un jour, j'aimerais bien offrir
Mes toiles, mes clichés, comme un humble désir.
Chaque trait, chaque cadre est un cri déposé,
Mon cœur et mes aveux dans le temps conservés.

Dans l'image, je me perds et je me reconnais,
Je fais parler l'instant que le silence tenait.
L'art est mon souffle pur, mon sang, ma vérité,
Mon chemin d'exister, d'aimer, d'éternité.

La Vérité qui Libère

Chez moi, nul ne sait ce que mon cœur espère,
Ce n'est point ma faiblesse qu'il faut réparer,
Ni ces mensonges doux, trompant pour apaiser,
Car c'est la vérité qui fait que j'avance fière.

Quand l'on cache des mots, ou que gestes s'égarent,
Quand l'écart se creuse entre dire et agir,
Je sens ce poids pesant, un poison à fuir,
Me croyant idiot, mon silence se prépare.

Je préfère l'aigu du mot franc, sans détour,
Même s'il brûle fort, même s'il blesse un peu,
Celui qui, sans peur, ose dire le feu
Qui éclaire mon âme au-delà du jour.

Ces êtres de vérité, au cœur sincère,
Méritent tout mon respect, toute mon écoute,
Leur lumière pure traverse ma voûte,
Et dans leur clarté, ma confiance se serre.

Car même la douleur, nue dans sa pureté,
Se change en force, en un souffle de vie,
Elle brûle, elle sculpte, elle guérit l'oubli,
Quand le mensonge seul mène à la vanité.

Mais ceux qui masquent leur jeu sous de faux airs,
Qui cachent leur cœur et déforment leurs mots,
Brisent l'espoir fragile, plongent dans le chaos,
Et laissent mon âme en proie aux éclairs.

La vérité, même rude, élève mes pas,
Elle est ce feu clair qui guide mon chemin,
Tandis que le mensonge, funeste poison,
Me jette au néant d'où plus rien ne se fait.

Alors, si tu veux que je m'ouvre à ton regard,
Sois vrai, sans fard ni masque, sans peur de la peine,
Car sans cette lumière, mon cœur se déchaîne,
Et je m'éloigne lentement, dans le noir.

La cité de l'éclat brisé

Sur la toile se pose un souffle ancien,
Un cri figé dans l'ombre des lendemains.
Les blocs rougis, dressés en silence,
Veillent sur un monde chargé d'absence.

Une ligne noire, tranchant l'infini,
Sépare le ciel d'un rêve endormi.
Au-delà du rouge, un chemin oublié,
Ombre d'un passé que l'on tait.

La texture danse, poussière d'or,
Un murmure de vie sur un sol qui dort.
L'érosion des jours, le froissement des vents,
Ont laissé là leur étreinte, doucement.

Est-ce un temple ou une ville déserte ?
Une histoire enfouie, des vies offertes ?
Dans le chaos des teintes et des formes,
Palpite un cœur, fragile, énorme.

Ainsi le regard, errant sur ces murs,
Y voit des mondes, des songes impurs.
Et la peinture, dans son cri discret,
Raconte l'instant, tout ce qu'elle tait.

La seule chose parfaite est l'imperfection

La seule chose parfaite est l'imperfection
Dans ce monde où l'on cherche l'idéal,
Où l'on rêve de perfection, sans égal,
Il existe une vérité simple et profonde :
Aucune chose parfaite ne fait le monde.
Ce que l'on appelle perfection, illusion fragile,
N'est qu'un mirage, une quête futile.

Ce que nous voyons comme l'ultime beauté,
N'est qu'un rêve figé dans l'éternité.
Les défauts, les failles, sont des trésors cachés,
Dans chaque imperfection, la vie vient chanter.
Un arbre tordu, une montagne érodée,
Dans leur imperfection, elles sont révélées.
L'imperfection est la seule vraie norme,
Celle qui fait battre nos cœurs, qui nous transforme.

Les cicatrices, les faiblesses, les fragilités,
Sont les marques d'une vie vécue en vérité.
La perfection est froide, distante, immobile,
Mais l'imperfection est chaleureuse, mobile.

Elle nous permet d'évoluer, de grandir,

De chaque erreur, chaque pas, de nous reconstruire.
Célébrons nos défauts, nos petites failles,
Car elles dessinent notre beauté sans faille.
Un monde parfait serait un monde sans âme,
Un monde figé, où tout se réclame.

Ce qui fait la beauté de chaque instant,
Ce sont les erreurs, les doutes, le temps.
Chaque faux pas, chaque déviation,
Nous rapproche de notre véritable raison.
Ainsi, l'imperfection, elle porte son nom,
Elle est la perfection, le vrai don.

Car dans chaque imperfection réside la vérité,
La beauté de l'existence, la pureté.
La perfection, ce mirage à chasser,
Cède sa place à l'imperfection à aimer.

Car elle est celle qui donne du sens à tout,
Elle est ce qui rend chaque moment si doux.

La sortie imprévue aux rires suspendus

Le souffle coupé par l'air vif, nos mains délaissées,
Nous arpentions la nuit, âmes entremêlées.
Cherchant un havre chaud dans ce vaste décor,
Nos mots s'échappaient, libres, suivant leur accord.

La parole s'envolait, légère et capricieuse,
Telle une brise folle, douce et mystérieuse.
Je décrivais une rue, autrefois délaissée,
Où veillaient des secrets, d'ombres habillées.

Là, sous l'éclat blafard des réverbères, parfois,
Des fourgons alignés, telle une étrange proie,
Attendaient en silence, dans un bal immobile,
Un monde parallèle, au charme furtile.

Nos rires s'entremêlaient, éclats dans la nuit froide,
Dans ce théâtre vivant, théâtre sans façade.
Chaque pas nous portait au fil du destin fou,
Guidés par un GPS joueur et un peu flou.

Le retour devint alors une folle aventure,
Entre ruelles cachées, aux scènes si obscures.
Sous un halo blême, les camions prenaient place,

Enfileurs d'histoires, dans ce lieu en disgrâce.
Les silhouettes dansaient, figures transparentes,
Dans l'éclat des néons, l'instant semblait vivant.

Un théâtre secret, aux règles non écrites,
Où s'étiraient les heures dans un souffle interdit.
Ébahis, nous contemplions ce ballet étrange,
Comme deux voyageurs d'un autre échange.

Rires mêlés à la surprise, à la douce folie,
Sous ce ciel étoilé qui doucement s'oublie.
Dans ce monde dérobé, entre ombre et clarté,
Nos âmes se sont liées, dans la complicité.
Un souvenir gravé, entre mystère et joie,
Un éclat d'humanité, suspendu sous la voie.

Ainsi, dans la nuit froide, la magie opéra,
Offrant un fragment rare, un trésor pour moi.
Une histoire improbable, née d'un détour,
Qui fait naître en nos cœurs un bonheur sans retour.

La tristesse, et ce fragile éclat d'espérance

Quand l'âme se voile en un gris lourd, oppressant,
Que l'écho des douleurs s'élève en tourment,
Je marche solitaire au bord d'un grand abîme,
Où chaque pas résonne, où l'espoir se déprime.

La nuit tisse ses toiles, enveloppe mon cœur,
Enserre mes pensées dans un froid de douleur.
Mais soudain, une note, un chant, une lumière,
Fend le voile obscur et caresse la pierre.

La mélancolie devient une douce amie,
Qui m'apprend à vivre cette ombre infinie.
Elle ne chasse pas le chagrin, ni la peine,
Mais dans son sein s'élève une paix sereine.

Car dans ce creux profond, un souffle se dessine,
Un frêle rayon d'or, une force divine.
C'est l'éclat ténu d'un demain à bâtir,
La promesse qu'un jour je pourrais me guérir.

La douleur n'est pas fin, mais voie de passage,
Un passage obscur avant un doux rivage.
Dans chaque larme versée, une semence dort,

Qui portera la vie quand tombera l'effort.

Ainsi, même brisé, l'âme tend vers la lumière,
Car au fond des ténèbres brille une chimère :
Un jour meilleur s'ouvre à ceux qui savent attendre,
Une flamme fragile qu'il faut savoir défendre

Lettre à Dieu, depuis les portes du paradis

Dieu… me voici tremblant aux portes du séjour,
Je doute encore de toi, j'ai douté chaque jour.
Et maintenant je vois : tu existes, c'est vrai…
Mais ton jugement froid m'envoie loin de tes traits.

Pourquoi m'avoir conduit au seuil de ton royaume,
Si c'est pour me chasser comme on chasse un fantôme ?
Toi, le Dieu d'amour, de bonté, de clarté,
Pourquoi nous as-tu faits d'ombre et d'iniquité ?

Pourquoi semer en nous la haine et la colère,
L'orgueil, la jalousie, et la fureur amère ?
Pourquoi la guerre alors devient-elle un langage,
Un souffle de mort, un héritage sauvage ?

Pourquoi l'enfant meurtri, la femme violentée,
L'homme qui se détruit dans son humanité ?
Pourquoi la pédophilie, et pourquoi la souffrance,
Le cancer, la famine, et la longue errance ?

Pourquoi l'amour lui-même apporte des douleurs,

Trahison, rejet, perte, abandon des cœurs ?
Pourquoi donner des corps, fragiles et brisés,
Qui meurent, qui saignent, qui tombent épuisés ?

Pourquoi donner des vies pleines de désillusions,
De guerres, de conflits, de pertes, de prisons ?
Et toi, tu nous juges ? Moi, pauvre créature,
Qui n'ai fait que faillir, victime et meurtrissure ?

Dis-moi, Seigneur, qui donc mérite ton séjour ?
Quel homme a-t-il vécu sans faute et sans détour ?
Est-ce un jeu perdu d'avance, un piège cruel,
Un labyrinthe noir menant droit à l'enfer ?

Tu dis que tu es amour… mais dans les tempêtes,
Dans les cris, dans les pleurs, où donc étaient tes fêtes ?
Quand donc as-tu calmé les guerres et les bombes ?
Quand donc as-tu séché les larmes des tombes ?

Libre arbitre, dis-tu… mais toi qui as tout fait,
Le mal et ses démons, l'enfer et ses reflets…
Tu oses nous blâmer d'y sombrer à notre tour,
Alors que tu nous fis fragiles dès le jour ?

Tu nous as faits perdus, fragiles et mortels,
Puis tu nous condamnes, exigeant des modèles.
Alors si l'un de nous doit sombrer dans les flammes,
Pourquoi pas toi, Seigneur, créateur de nos âmes ?

Tu nous as jetés nus dans ce monde en ruines,
Sans mode d'emploi, sans voix, sous des cieux qui déclinent.
Merci pour la douleur, pour les cris étouffés,
Pour les questions sans fin qui ne sont pas comblées.

Et si tu me refuses ton divin paradis,
Accorde-moi, Seigneur, une seule éclaircie :
Ne détourne pas l'œil, ne fuis pas ce moment,
Réponds-moi, pour une fois, d'une voix, seulement.

Le Cadeau de Dieu

Un nom qui porte un souffle aux accents mystérieux,
Un mot venu d'ailleurs, murmure silencieux,
Un prénom chargé d'étoiles, d'une trace ancienne,
Qui vient en écho, comme une note lointaine.

Dans ce lien sans rite, sans temple ni prière,
Se tisse une présence, un fil de lumière,
Pas de dogme, pas de voix qui s'élèvent au ciel,
Mais un cœur qui bat fort, un amour essentiel.

Ce cadeau sans cérémonie, humble et profond,
Se fait dans le regard, dans chaque geste rond,
Ni foi imposée, ni serment à garder,

Juste deux âmes liées, prêtes à se porter.

Je ris parfois, son nom résonne en silence,
Comme un écho lointain d'une ancienne science,
Mais c'est dans nos instants, dans nos rires, nos jeux,
Que l'on puise la force, la tendresse en mieux.

Ce lien n'a pas besoin d'un dieu pour exister,
Il vit dans la chair, dans l'air qu'on a respiré,
Une foi plus simple, une vérité nue,
Celle d'aimer sans fin, d'être là, reconnu.

Ensemble, hors des règles, au-delà des dogmes,
Nous forgeons nos jours, légers, loin du somme,
Un monde où le prénom devient juste un souffle,
Un trésor d'humanité que rien ne bouge.

Le Calme Avant la Tempête

Je suis le calme, la mer paisible sous le ciel,
Un esprit tranquille, au cœur tendre, sans querelle.
J'observe, je comprends, je tolère sans fin,
Les faiblesses humaines, les maux du quotidien.

Dans mes yeux, une lumière douce, une paix,
Un monde serein où le respect prend place, jamais de fierté.
Je donne sans compter, je pardonne sans retour,
Car dans mon âme, l'amour est un chant d'amour.

Mais, parfois, une ombre traverse mon ciel clair,
Un mensonge, une trahison, un regard trop amer.
C'est comme une brèche, une fissure dans la mer calme,

Qui fait naître une rage, un feu dans mon âme.
Là, tout change. Un silence lourd, intense,
La pression monte, une force immense.

Je cache ma colère, la retient dans les tréfonds,
Car je sais que, si je lâche, tout peut partir en fumée, tout peut sombrer.
J'ai peur, oui, de devenir ce que je ne veux pas être,
Un homme brisé par sa propre rage, prêt à tout détruire, à tout remettre.

Je me bats contre cette bête qui gronde en moi,
Qui hurle de tout son être pour qu'enfin je fasse le choix.
Mais je reste là, calme en surface, fragile à l'intérieur,
Luttant contre le vent de cette furieuse chaleur.

Je suis un volcan endormi, un cœur serein,
Mais ne me trompe pas, sous cette paix, un déluge de chagrin.
Et si, un jour, cette rage m'emporte,
Je crains que tout ce que j'aime ne devienne la porte
D'un chaos incontrôlable, d'un instant sans retour,
Là où la vérité se brise et où disparaît l'amour.
Je suis calme, je suis doux, je suis une mer calme,
Mais ne me pousse pas à franchir cette âme.
Car quand on me ment, on brise un peu de ce ciel,
Et je crains le jour où ma rage deviendra réelle.

Le Chant de l'Éolienne

Sur l’ondulation des collines endormies,
Où le vent se glisse et caresse la vie,
Une haute sentinelle aux ailes d’acier
S’élève et danse sous l’azur voilé.

Elle écoute les soupirs des vastes prairies,
Le bruissement tendre des herbes flétries,
Les fils électriques tendus en silence,
Comme un murmure au creux de l’innocence.

Le ciel se pare d’ombres et de feu,
Un combat discret entre l’orage et les cieux,
Où le jour hésite entre l’ombre et la flamme,

Éclairant la terre d'une douce gamme.

Là, dans la brise qui court sur les crêtes,
L'éolienne tourne, paisible et altière,
Offrant au monde son souffle en fête,
Un hymne discret à la lumière.

Et sur ces terres où le passé sommeille,
Où les hommes ont dressé des fils et des toits,
Elle garde en son cœur l'étrange merveille
D'un vent éternel qui jamais ne ploie.

Le Chant des Couleurs Sauvages

Sur cette toile, une tempête éclate,
Un monde sans ordre, où tout se dilate.
Les couleurs s'élancent, ivres de liberté,
Comme des âmes qui refusent d'être domptées.

Le rouge, flamboyant, hurle sa douleur,
Trace de feu, il dévore le cœur.
Est-ce le sang d'une bataille ancienne,
Ou l'ardeur d'un amour qui jamais ne s'éteigne ?

Le bleu, calme et profond, semble apaiser,
Comme un ciel d'été après l'orage passé.
Mais parfois, il s'agite en éclats plus vifs,
Un océan furieux, aux remous récifs.

Le vert éclabousse, vibrant et fertile,
Comme une promesse d'un renouveau fragile.
C'est la nature qui s'éveille en silence,
Un souffle d'espoir dans cette danse intense.

Et le noir, cet abîme, ce murmure obscur,
Se glisse entre les teintes, tisse son armure.
Il est le poids des doutes, l'ombre des peurs,
Un contraste cruel aux éclats de couleurs.

Le jaune et le violet, lumineux et fiers,
S'embrassent, s'affrontent, éclatent en éclairs.
Ils tracent des chemins d'énergie brute,
Comme des éclats de lumière qui nous bousculent.

Chaque forme est une empreinte, un cri retenu,
Des souvenirs flous, des fragments perdus.
C'est un miroir fracturé, un champ de bataille,
Un chaos où se mêlent blessures et trouvailles.

Toi qui observes, que ressens-tu ici ?
La joie, la colère, ou le souffle d'un défi ?
Dans ce désordre, il y a une âme qui lutte,
Un appel vibrant que la beauté dispute.

Car l'art ne console pas, il révèle, il heurte,
Il fait vibrer des cordes que l'oubli déserte.
Et dans ce tumulte, ce vacarme d'éclats,
Il nous offre une vérité qu'on ne devine pas.

Le Chant et la Danse

J'adore chanter et danser,
C'est une soif que je dois étancher,
Un besoin profond, une libération,
Un exutoire, une vibration.

Dans mon coin, loin des regards,
Je me laisse aller, je me libère quelque part.
Parfois nu, juste la musique et moi,
Je me perds, tout seul dans ma joie.

La douche, refuge parfait,
L'eau chaude qui m'enveloppe, m'envahit,
Je m'oublie dans la vapeur,
Là, je trouve mon équilibre, ma lueur.

Mon enceinte crache la vie à pleins poumons,
Lomepal, Eddy, Lordi, ou Nekfeu,
Je chante à tue-tête, sans frein ni raison,
Dans le rythme, je trouve mon vœu.

Chaque note, chaque parole qui vibre,
C'est ma liberté, c'est ma fibre,
Je danse, je me perds dans le son,
Je deviens l'écho, la sensation.

Mais dehors, c'est une autre histoire,
Les regards, les jugements, les fards,
Au début, la timidité m'enserre,
Je me cache, j'ai peur de l'univers.

Puis petit à petit, je franchis la barrière,
Les soirées de Bachata, Kizomba, l'univers s'éclaire.
Je ne suis qu'un débutant, pas encore expert,
Mais chaque pas me rapproche du mystère.

Et chanter en public, ah, c'est pas facile,
Les classiques m'échappent, un peu de mal,
Mais les chansons que je connais, celles de mon île,
C'est elles qui m'inspirent, celles qui m'émeuvent, celles qui m'appellent.

Alors je m'en fiche, si ce n'est pas populaire,
Ce sont mes morceaux, ceux qui me font vibrer,
Je les chante, je les porte, sans me faire faire,
C'est ça, la vraie musique, celle qui me fait respirer.

Pas besoin de briller, de briller dans les feux,
Ma danse, mon chant, je les laisse là, entre eux,
Ces moments à moi, où je suis le roi,
Où je me trouve, tout simplement, en joie.

Petit à petit, je m'assume, je lâche prise,
Même si la timidité me ronge, me déprise,
Dans la danse et la musique, je trouve ma paix,
Et cette légèreté, c'est ma victoire, mon secret.

Le Chemin vers l'Hôpital

Mon père est hospitalisé, loin de mes repères,
Un lieu froid et discret, perdu dans la lumière.
J'emprunte ce trajet, familier et muet,
Une route étroite que le doute connaît.

Je fuis les grands axes, je cherche les détours,
Comme pour ralentir l'approche de ce jour.
Une heure et demie de silence en pensée,
D'angoisse contenue, de peine refoulée.

Je fais quelques haltes, des gestes rituels,
Un café, un gâteau, quelque chose de réel.
Un peu de douceur avant l'assaut du cœur,
Un peu d'oubli face à sa vieille douleur.

Là-bas, il m'attend, ou bien il ne m'attend plus,
Ses mots sont des éclairs, ses regards confus.
Je le vois agité, parfois dur, parfois vide,
Et moi, devant lui, je me sens intrépide.

Mais ce n'est qu'un mirage — car je vacille aussi,
Chaque minute avec lui m'arrache un peu d'oubli.
Il crie, il s'emporte, me regarde sans voir,
Et je retiens mes larmes en détournant le soir.

Je reste un court instant, un quart d'heure au plus,
Et puis je m'efface, le cœur lourd, l'âme en flux.
Il ne comprend pas, ou bien refuse encore,
Que sa voix me détruit plus qu'elle ne m'implore.

Ma sœur prend un chemin plus droit, plus pressé,
Nous n'avons pas les mêmes façons de rester.
Elle avance sans bruit, mais va droit au front,
Là où moi je zigzague, usé, sans horizon.

Avant que le silence du monde ne s'impose,
Je venais souvent, malgré ce qu'il me cause.
Mais une distance sourde a tout renversé,
Et mes visites sont devenues pensées.

Parfois un anniversaire, un éclat discret,
Un instant de lumière dans l'ombre qu'il créait.
Ma mère, elle, savait s'attarder malgré tout,
Là où moi je fuyais, le souffle un peu plus flou.

Elle donnait encore, quand je n'en pouvais plus,
Elle tenait la main, quand j'étais déjà nu.
Et moi je repartais, seul dans ce désert froid,
Loin de cet homme brisé, enfermé dans sa loi.

Ce chemin, je le prends sans espoir de retour,
Mais chaque virage porte un soupir d'amour.
Même s'il me consume, même s'il me repousse,
C'est mon père, et ce lien, il me blesse et me pousse.

Le Con Sans Yeux Consciencieux

Il marche sans lumière, un être démuni,
Un con sans yeux, perdu dans l'ombre infinie.
Ignorant la valeur de ce qui l'entoure,
Il foule aux pieds la vie, insensible au jour.

Ses gestes vains s'effacent en fumée fugace,
Il progresse aveugle, sans trace ni audace.
Il ne voit ni le vent, ni l'écho des saisons,
Ni les pas du temps, ni les cris du frisson.

L'ignorance le guide, son regard se voile,
Il avance sans cap, prisonnier de l'étoile
Qui jamais ne brille au firmament obscur,
Son âme déserte, vide et sans murmure.

Il sème dans le vent erreurs et maladresses,
Sans peser le poids de ses folles prouesses.
Le chaos grandit sous ses pas dédaigneux,
Et lui croit qu'il va bien, heureux dans ses vœux.

Le monde est un temple qu'il foule sans savoir,
Aveugle aux trésors, à l'ombre du miroir.
Il ignore le sens, les leçons de la vie,
S'enfonçant chaque jour dans l'obscur oubli.

Mais peut-être un jour, au détour d'un silence,
S'ouvrira son cœur, brisant l'insouciance.
Alors il comprendra, dans un souffle rare,
Que le regard vrai est le plus grand des arts.

Que vivre sans conscience est pire que la mort,
Que penser et sentir sont le trésor fort.
Et l'âme éclairée, un regard retrouvé,
Sera maître enfin de ce monde égaré.

Le Dilemne du Hérisson

Sous un ciel d'ardoise où danse le vent,
Un petit hérisson marche lentement.
Son dos est une armure de mille poignards,
Mais son cœur, lui, n'a qu'un seul rempart.

L'hiver approche, la nuit est glacée,
Le givre serpente sur l'herbe gelée.
Son souffle est une buée, fine et blanche,
Dans le silence où tout se penche.

Il cherche un abri, une âme complice,
Un autre hérisson, une douce esquisse.
Car même bardé d'épines et d'acier,
Son cœur soupire, il veut aimer.

Mais voici le drame, l'étrange souffrance :
Plus il s'approche, plus il pense,
Que sous l'étreinte et sous la chaleur,
Ses piquants transpercent, infligeant douleur.

Alors que faire ? Rester à distance,
Fuir la tendresse, garder silence ?
Ou prendre le risque, malgré la peine,
D'aimer encore, d'être une chaîne ?

Ainsi va la vie, ainsi va l'histoire,
Un pas en avant, un pas pour s'asseoir,
Les cœurs hérissons, blessés d'ardeur,
Oscillent toujours entre froid et chaleur.

Et sous la lune, blanche et profonde,
Le petit hérisson songe à ce monde :

Si l'amour pique et brûle parfois,
N'est-ce pas mieux que d'avoir froid ?

Le Déclic Intérieur et le Chemin de l'Âme

Un poème d'épuisement, de fracture et de foi
Je marchais dans un lieu sans lumière ni paix,
Un couloir sans écho, sans rêve, sans jamais.

Les jours s'enchaînaient comme un vieux métronome,
Et l'âme s'étiolait, loin des choses que l'on nomme.
Le corps était présent, l'esprit déjà parti,
Prisonnier d'une roue sans fin, sans appétit.

Chaque réveil pesait comme un glas sur mes veines,
Et l'ennui me giflait d'une main toujours pleine.
Le cœur n'était plus là, tout battait à l'envers,
Et mes gestes suivaient un chemin sans repère.

Le harcèlement voilé, les silences hostiles,
Des regards comme des murs, et des heures futiles.
J'ai résisté longtemps, par devoir ou par peur,
Mais l'ombre me gagnait, infiltrant chaque heure.

Puis un matin banal, une infime fracture,
Un mot, un souffle, un rien, fit craquer l'armure.
Je me suis vu partir, sans larmes, sans éclat,
Cherchant un autre air, un autre pas, plus droit.

Non pour fuir la douleur, ni pour m'échapper,
Mais pour tenter, peut-être, de me retrouver.
Je suis entré ailleurs, le regard incertain,
Fatigué, mais porteur d'un feu dans les mains.

J’ai parlé simplement, sans masque, sans détour,
Et j’ai vu dans leurs yeux une lueur d’amour.
Ce n’était pas gagné, ce n’était pas limpide,
Mais au fond de ma brume, une lumière timide.
J’ai laissé derrière moi les murs trop étroits,
Et j’ai suivi l’élan, sans savoir s’il était droit.
Mais l’espoir est un fil qu’on tisse dans la nuit,
Et chaque pas vers soi dessine un nouvel "oui".

J’ai appris des machines, des chiffres, des circuits,
Mais aussi le silence, le doute, et l’ennui.
Car même ailleurs, parfois, le cœur se désenchante,
Et la fatigue revient, sourde, lente, pesante.
Je me voyais glisser, sans but, sans horizon,
Jouant pour oublier, fuyant toute raison.

C’est là qu’un souvenir, une voix, un regard,
A ravivé l’élan, brisé l’abattement noir.
Une main s’est tendue, sans promesse ni loi,
Juste un signe humain, un appel, un pourquoi.
Fallait-il revenir ? Refaire ce chemin ?
Reprendre cette place que je tenais en vain ?

Le passé m’appelait, mais d’un ton différent,
Comme si mes blessures formaient un tremplin.

Le Fardeau du Soignant Involontaire

Le parking loin, un chemin à tracer,
Chercher mon père, l'emmener, l'aider,
Planifier, penser, chaque geste pesé,
Dans son état fragile, tout devait être géré.

Un jour, un malaise, et moi face au choix,
Les secours ou ce médecin, sans autre voix.
Ses plaies parlaient, mais lui restait debout,
Et dans mon esprit, mille craintes en dessous.

Souvenirs d'attentes, d'erreurs médicales,
SOS tardif, SAMU désinvolte, brutales.
L'expérience amère guidait mon action,
Pas de temps à perdre, juste une décision.

Chez le médecin, un verdict glacé,
"Restez avec lui, veillez à ses côtés.
Réveillez-le, surveillez chaque heure,
S'il ne répond pas, appelez sans peur."

Moi, simple humain, pas formé à cela,
Comment porter un tel poids, un tel combat?
"Responsable de vos parents", la loi a dit,
Mais cette injonction m'a meurtri, meurtri.

Si la nuit s'éteint et qu'il ne répond plus,
Est-ce ma faute, ce drame attendu?
Comment savoir, moi, novice impuissant,
Si je fais le bien, ou si je me mens?

Coupable d'aimer, d'agir, de veiller,
Dans cette solitude, à jamais enfermé.
Un mélange d'effroi, de colère, de peine,
Un fardeau que l'on porte, seul dans l'arène.

Le Joker

Le Clown du Réel

Dans un monde où la norme est un masque,
Arthur, un homme, porte une lourde tâche.
Psychiquement brisé, rejeté, marginalisé,
Ses différences sont des chaînes qu'on lui a imposées.

On lui dit de sourire, de se tenir droit,
Mais chaque souffle, chaque geste, chaque émoi
Le renvoie à l'image d'un clown solitaire,
Qui cache ses blessures derrière un sourire sincère.

"Rien de tout ça n'existe", lui répète la foule,
"Fais comme si tu n'étais rien, comme si tout roulait",
Mais lui, il sait que la frontière est floue,
Entre la folie et la sagesse oubliée.

La société lui crie : sois joyeux, sois parfait,
Dans un monde de mensonges, où la douleur est un secret.
Il se force à sourire, à jouer son rôle,
Mais au fond de lui, tout s'effondre, tout vole.

Ils le qualifient de fou, de clown sans valeur,
Un être étrange, différent, porteur de douleur.
On le rejette, on se moque, on se détourne,
Ignorant que son âme se brise, se transforme.

"Le plus drôle avec les gens comme nous", il pense,
"On doit faire semblant, cacher notre souffrance."

On lui demande de se conformer, de se plier,
Mais dans son cœur, il n'y a que l'envie de s'évader.

Dans cette société fracturée, violente,
Où la lutte des classes devient plus insistante,
Arthur, tel un Joker, se rit de tout,
Car il sait qu'il est prisonnier d'un monde sans remords.

Il est l'image du rejet, de la misère intérieure,
De ceux qu'on oublie, qu'on insulte dans leur labeur.
Le Joker, un miroir de nos peurs collectives,
Un homme brisé qui se fait rire, mais qui, au fond, est vivant.

Alors oui, "je suis le Joker", et tout est dit,
Dans ce monde où le rire masque les cris.
Je porte ce fardeau, je danse avec la folie,
Parce que dans ma douleur, je trouve ma folie.

Le Kilt

Un désir secret, dans l'ombre, caché,
De porter un kilt, un rêve inachevé.
Je le contemplais, sans jamais oser,
Le franchir, ce pas, trop longtemps ignoré.

Puis vint ce soir, au Warhol animé,
"Haute chic et basse provocation" comme thème à fêter.
Les lumières dansaient, la musique m'appelait,
Et Lucas, malicieux, me lança l'idée :

"Pourquoi ne pas tenter le kilt, ce soir ?
C'est l'occasion, laisse tomber le noir."
Une étincelle, un éclair de folie,
Je l'ai écouté, sans réfléchir, sans répit.

Dans Clermont, je partis sans hésiter,
Au « Comptoir Irlandais », mon choix à faire.
Le kilt, celui qui parlait à mon cœur,
Avec son défi, son air d'élégance et de fer.

Le froid me saisit dès que je l'ai porté,
Mes jambes nues, le vent glacial me frappait.
Mais c'était une sensation de liberté,
Comme un voyage, un défi à accepter.

J'ai aimé la brise, l'aventure sur ma peau,
Une nouvelle peau, un souffle nouveau.
Le kilt, c'était plus qu'un simple vêtement,
C'était l'audace, l'embrassement du temps.

Libérée des codes, j'ai joué avec la nuit,
Élégance et provocation se sont unies.
Le froid, loin de me gêner, me portait,
Un défi, un jeu, que je voulais enfin goûter.

Ce soir-là, je suis devenu vivant,
Dans ce kilt, j'ai touché l'insouciance.
Enfin, j'ai pris le pas, j'ai osé m'affirmer,
Le kilt m'a fait me sentir prête à aimer.

Le Magasin des Suicides

Dans un monde de gris, de fardeaux et de pleurs,
Un magasin où l'on vend l'oubli, la fin des douleurs,
Où le morose règne, où le silence est lourd,
Se cache une lueur, une étincelle d'amour.

Le Magasin des Suicides, sous sa sombre façade,
Nous livre une ironie, une vérité en cascade :
Quand tout semble perdu, quand la nuit est trop noire,
Un enfant joyeux illumine tout, sans fard, sans histoire.

Là, parmi les ombres, il danse et il chante,
Refusant la morosité qui tout emprisonne et hante.
Innocence éclatante dans ce monde de douleurs,
Il perturbe l'univers, chasse la peur.

Cynisme et malheur, tels sont les éléments,
Que l'on sert dans ce lieu, à chaque client.
Mais cet enfant, au sourire éclatant,
Nous montre que la vie n'est pas que souffrance et tourment.

Dans la grisaille, une fragilité se déploie,
Une vie qui, par sa lumière, bouscule les lois.
Au cœur des ténèbres, l'espoir n'est pas mort,
Il peut renaître, même quand tout semble clos, clos encore.

Là où l'on pense que tout est perdu d'avance,
Un rayon de soleil vient bousculer l'indifférence.
L'absurde rencontre le sublime, la fin croise la vie,
Et, à travers ce film, on comprend : tout est infini.

Il ne nous guide pas dans un chemin tout tracé,
Mais dans un monde où le sens doit être redéfini.
La souffrance, oui, mais aussi la possibilité,
De trouver dans l'obscurité une tendre clarté.
Ce film nous secoue, nous pousse à regarder,
Les ténèbres en face, pour mieux les apprivoiser.

Et même dans l'humour noir, la lumière s'invite,
Nous rappelant que, même perdus, nous avons une étoile à suivre, écrite.
Le Magasin des Suicides nous apprend cette ironie,
Que dans les pires moments, il y a de la poésie.
L'espoir, ce n'est pas l'absence de la douleur,
C'est la lumière qui surgit, malgré tout, au fond du cœur.

Le Masque Vert

Je suis le calme doux, la paix qu'on croit sans faille,
Celui dont la voix s'efface et jamais ne bataille.
On croit me dompter, parce que je souris,
Parce que je retiens, parce que je suis poli.

Mais sous l'homme tranquille, au ton posé, mesuré,
Se cachent des tempêtes que nul n'a su déchiffrer.
Une rage lente, au fond, prête à s'enflammer,
Une bête tapie, en mon âme enfermée.

Comme Banner fragile aux mains de douceur,
Je soigne, je console, je mesure mes heures.
Mais quand on me presse, qu'on déchire mes chaînes,
C'est Hulk qui s'élève, brise les peines.

Je suis Jekyll, perdu entre ombre et lumière,
Cherchant l'équilibre d'une ligne si fière.
Mais parfois Hyde hurle, déchaîné, sauvage,
Il crie ce que je tais, cache sous mon visage.

Ma colère n'est point une erreur à fuir,
Elle est le cri vrai que j'ai trop fait mourir.
Elle vient quand ma douceur devient prison,
Quand être bon pèse, quand grandit la tension.

Je ne suis pas ce monstre immense et cruel,
Mais il vit en moi, sombre et essentiel.
Il est ma faille, mon bras de résistance,
Ce que je cache au fond de mon silence.

Je ne veux plus fuir cette part de nuit,
Ni la vêtir d'horreur ou de mépris.
Je veux l'écouter, sans qu'elle m'enchaîne,
Laisser vibrer son cri sans qu'il me déchaîne.

Je suis le vent ardent, la flamme qui danse,
Je suis l'homme entier, dans sa résonance.
Je veux m'accepter, brisé et parfait,
Faire la paix enfin avec mes secrets.

Le Miroir de l'Infini

La brume enveloppante, aux lueurs incertaines,
Éclaire l'horizon de ses flammes lointaines.
Les arbres, rassemblés comme un peuple muet,
Dressent dans le silence un serment qui se tait.

Sous leurs formes figées, le reflet les répète,
Et l'eau calme prolonge une essence secrète.
Ainsi le monde double en son miroir profond,
Mêlant ciel et matière en un seul horizon.

Qu'est-ce donc que ce lac, sinon l'âme du monde,
Qui reflète en secret la lumière féconde ?
Chaque onde est une voix, chaque lueur un pas,
Qui conduit vers l'éther où l'esprit se perdra.

Les flammes du couchant, embrasant les nuées,
Semblent dire à l'humain : « Tout s'efface et renaît ».
Car la vie n'est qu'un flux, un passage de cendre,
Un reflet qui s'éteint pour mieux se faire tendre.

Là, le visible rejoint l'invisible en écho,
Et le temps suspendu se dissout dans les eaux.
Le corps n'est qu'une rive où s'égarent les heures,
Mais l'âme est un miroir qui conserve les lueurs.

Ô mystère des bois, ô silence des flammes,
Vous révélez au cœur l'éternité des âmes.
Car dans ce paysage où tout semble mourir,
Je vois l'éternel jour se lever, revenir.

Le Mur de ma Timidité

À quinze ans, l'horizon s'ouvrait sans limites,
Chaque sourire portait ses douces énigmes.
Sous le soleil lourd d'un été suspendu,
Je l'aperçus, fragile, douce inconnue.

Ses gestes esquissés, ses regards éclatés,
Des fragments d'âme qu'on n'ose dévoiler.
Elle n'était pas celle que le monde loue,
Mais en son cœur dansait une lumière douce.

Un souffle, un chant muet que je devinais,
Comme un secret tendre, à peine effleuré.
Elle était là, face à moi, immobile,
Et moi, paralysé, prisonnier de ma bile.

La langue, une barrière qu'on invente à tort,
Ni l'anglais, ni le néerlandais en accord.
C'était ce mur dense, cette peur étouffée,
Qu'on nomme timidité, ce silence affûté.

Je lisais ses silences, son souffle arrêté,
Un simple mot d'elle aurait tout fait vibrer.
Mais son frère, son ombre, son monde caché,
Ont figé mon cœur dans un froid glacé.

Les jours se sont éteints, emportés par le vent,
L'été s'est consumé, fragile et tremblant.
Pas de baiser échangé, pas de promenade,
Juste un vide immense, une échappée fade.

Et parfois, au creux des nuits, je me surprends
À revivre ces instants où tout était si grand.
Je me dis : « Si seulement j'avais osé,
Peut-être qu'en silence, elle m'aurait aimé. »

Le Piment

Un jour, distraitement, sans penser à bien mal,
J'ai dit que j'aimais fort le goût un peu brutal.
Ce feu dans la bouche, ce frisson sur la peau,
Ce piment qui s'invite et vous tient au drapeau.

Ils ont tous bien noté ce détail innocent,
Et bientôt vint l'épreuve au sourire brûlant.
Un fruit minuscule, d'un rouge éclat fatal,
Un démon déguisé sous un air jovial.

Par orgueil, par défi, par ce goût de l'extrême,
J'ai croqué sans trembler, sous leur rire suprême.
Le premier fut aimable, un simple échauffement,
Mais le second m'a pris d'un feu dément.

Ma langue s'enflamma, ma gorge devint braise,
Mon œil cligna, vaincu, par l'onde qui m'apaise.
Mon front se fit torrent, ma voix devint silence,
Et pourtant, dans mes yeux, dansait une évidence.

Chaque année, le jeu revenait par instinct,
Comme un rite loyal, un supplice touchant.
On m'apportait des flammes venues d'autres terres,
Et j'acceptais l'enfer, sans poser de barrières.

Il y avait, sous ce jeu, plus qu'un simple défi,
Un clin d'œil, un accord, un moment d'infini.
Dans la brûlure vive, dans le rire éclaté,
Je sentais la chaleur d'une douce amitié.

Et ceux qui me regardaient sans croquer à leur tour,
Témoignaient en silence d'un respect sans détour.
Ils riaient de mon feu, mais gardaient leur raison,
Tandis que je brûlais pour nourrir la passion.

J'en buvais à la fin, l'eau comme un doux rempart,
Mais l'âme, elle, vibrait sous ce drôle de départ.
Ce piment m'a appris, au fil de chaque larme,
Que l'amitié parfois se cache dans la flamme.

Le Pinocchio

Un soir d'or éclatant embrasa l'horizon,
Sous des voûtes baignées d'éclats et de frissons.
L'odeur d'herbes légères, un souffle d'Italie,
Se glissa doucement dans l'âme qui s'allie.

La table s'étendait, miroir des passions vives,
Où glissaient les flûtes, les ardeurs fugitives.
Trois bouteilles rosées, rubis de la fête,
S'égrenaient en soupirs, en caresses discrètes.

« La jumelle », riait un écho bienveillant,
Posant sa douce forme au cœur de l'instant.
La serveuse, troublée d'un vague souvenir,
Cherchait dans sa mémoire un éclat à saisir.

Le verre vide errait, mystère sans éclore,
Dans le tumulte clair où l'ivresse s'honore.
Les mots, tels des oiseaux aux ailes de soie,
S'égaraient dans l'air chaud, se brisaient quelquefois.

Puis l'ombre grandissait, la nuit nous appelait,
Là où souffle le rythme et la joie s'exprimait.
Les tourniquets tournaient dans un souffle fou,
Et nos corps en cadence épousaient ce rendez-vous.

Un ami, farceur tendre, d'un geste éclatant,
Me toucha sur l'épaule et rit en m'appelant.
Perdu dans l'instant vif, dans la ronde des heures,
Je répondis soudain, vibrant de mille couleurs.

L'amitié déploya ses ailes de lumière,
En ce cercle enchanté, tout devenait matière.
Le temps suspendit l'ombre et l'esprit s'éveilla,

Chaque éclat de bonheur à nos cœurs scintilla.

Dans les rues complices, sous la voûte étoilée,
Nos rires s'envolaient, doux comme fumée ailée.
Cette nuit fut un trésor, gravé dans l'éternel,
Un chant de vie sacré, un rêve universel.

Le Poids de ces Silences

Les ans s'effacent, mais l'ombre persiste et veille,
Un père brisé, morceau d'une vie en bataille.
Sa chute, invisible, marqua l'âme en silence,
Ses blessures gravées, témoignent de l'absence.

Dans les couloirs froids où la lumière vacille,
J'ai cherché son nom, et mon cœur se débile.
La colère sourde en moi comme un feu qui gronde,
J'ai vidé sa maison, chassé la nuit profonde.

Les bouteilles vides pleuraient un whisky fané,
Poids d'un poison muet que j'ai voulu chasser.
Sans réponse claire, juste des questions lourdes,
Pourquoi lui, pourquoi moi, dans ce chemin qui fourche ?

Son reflet se brise dans le verre du miroir,
Je vis un film muet, sans acteur ni espoir.
Pourtant je suis là, au bord de l'abîme,
À rassembler les fragments d'un puzzle infime.

La famille s'est tue, refusant de tendre la main,
Un frère abandonné dans l'ombre du chagrin.
Moi, enfant déboussolé, gardien des déchirures,
Je porte le fardeau, les larmes, les blessures.

Je revois un enfant au regard innocent,

Jouant à cache-cache dans un monde tremblant.
Je tais la vérité pour le garder à l'abri,
Face à cette misère où l'âme s'enfuit.

Le poids du secret, lourd comme un hiver,
Glace le regard, fige les prières.
Les routes interminables entre ombre et lumière,
Comme un navire ballotté par une mer amère.

Des flots d'alcool, odeur mêlée de douceur,
Et la peur constante d'un contrôle en lueur.
Comment dire l'indicible, expliquer le chaos,
Quand chaque virage emporte un peu plus le fardeau ?

Je conduis, silencieux, fuyant l'inévitable,
Portant ce poids seul, un espoir vulnérable.
Sous les regards fuyants et les sourires tendus,
Je lis l'infini d'un cercle trop tordu.

Héritage empoisonné, spirale sans fin,
Où se perdent les hommes, où s'effacent les liens.
Pourtant dans la nuit, brille un éclat fidèle,
L'amour d'un enfant, doux feu qui étincelle.

Je veux pour lui un monde libre et plus doux,
Un souffle d'espoir qui lui tende les joues.
Mais le passé me retient, comme un lourd tourment,
Et je lutte sans cesse, pour lui, pour le présent.

Le Poids de la Tolérance, La Colère du Silence

Je porte un fardeau invisible, lourd,
Un poids que je m'impose, sans retour.
L'empathie, cette force qui m'anime,
Me fait oublier ce qui m'exprime.

Je me mets à la place de l'autre,
Subissant sans fin les erreurs qu'il abrite.
Je tolère, je pardonne, je comprends,
Mais au prix de mon âme, lentement.

Tant de sacrifices pour un monde sans pitié,
Où l'on me prend pour un simple objet.
Mes failles exploitées, mes silences brisés,
Je suis celui qu'on dénigre, sans arrêt.

Je tolère les fautes qu'on me colle,
Je deviens le souffre-douleur de leurs paroles.
Je me fais oublier, je me fais oublier,
Tant à leur place, j'ai appris à me sacrifier.

Mais la limite est là, elle frôle l'âme,
Mon cœur en colère se réveille, en flamme.
Je ne peux plus, je ne peux plus accepter,
Que l'on me fasse porter ce poids effrayé.

Mon esprit s'enflamme, la bête est là,

Je la sens qui se réveille en moi.
Elle gronde, elle hurle, elle veut se libérer,
Parce que je ne peux plus rester dans cette prison de clarté.

Je veux me défaire de ce rôle de victime,
Ne plus être celui qu'on méprise et déprime.
Je suis fatigué de porter des fardeaux qui ne sont pas miens,
Je veux retrouver ma paix, loin des tourments anciens.

Mais chaque jour je me rappelle, lentement,
Que je vaux autant que ceux qui me jugent, injustement.
Je mérite le respect, je mérite la considération,
Et non plus ce rôle de sous-estimé dans cette relation.

Je suis fatigué des héros sans vie,
Des chevaliers blancs qui veulent tout sauver,
Mais qui, en vérité, ne sauvent que leur image,
Alors que leur propre âme reste un mirage.

Je ne veux plus être ce soutien sans retour,
Ce celui qu'on oublie, ce celui qui souffre en silence,
Je veux assumer mes failles, mes douleurs, mes erreurs,
Mais je veux que les autres fassent de même, avec honneur.

Je ne suis pas là pour porter leurs fardeaux,
Je suis là pour vivre, pour être un héros.
Mon respect est un droit, ma dignité aussi,
Je ne suis plus l'ombre d'un autre, je suis moi.

Le Poids de l'Abandon

Le médecin impassible me chargeait de tout porter,
Ma faute et son silence, son droit de s'exonérer.
« Je m'inquiète », soufflait-il, masque de démission,
Mais ses mots n'étaient que froides excuses, illusion.

Un père brisé, enfermé dans son propre déclin,
Un homme qui vacille, prisonnier de ses chagrins.
Un long chemin sans fin, exténuant à parcourir,
Pour celui que l'alcool ne cesse de trahir.

Il tombait, se brisait, englouti par le poison,
Et moi, fils impuissant, prisonnier de la raison,
Je devais porter seul ce fardeau accablant,
Jour après nuit, sous ce poids oppressant.

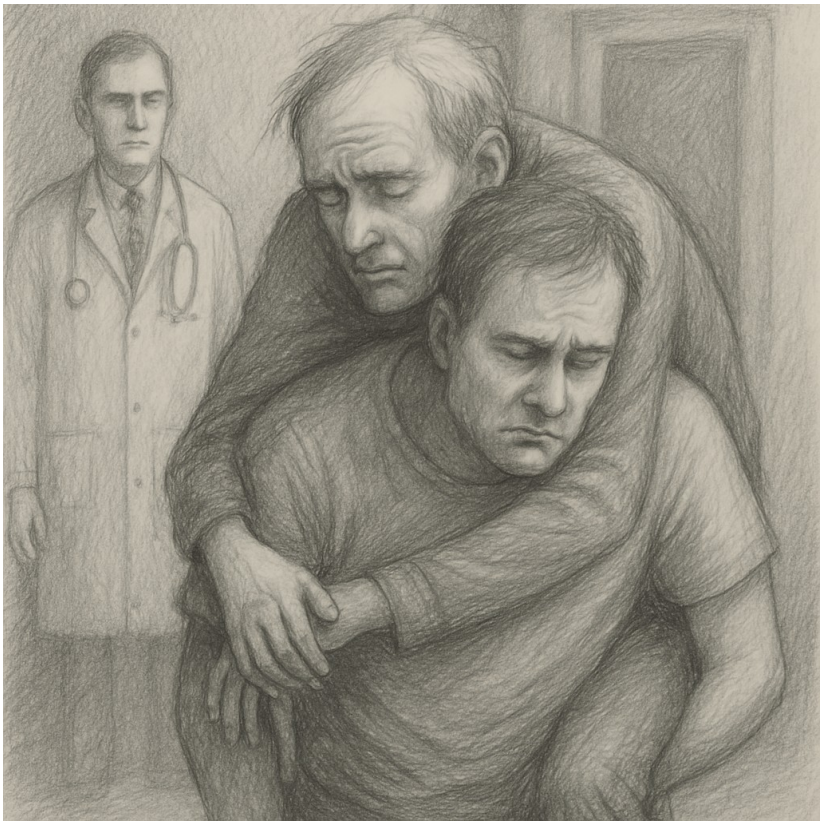
« Réduis sa douleur, réduis son enfer,
Comme on dit à un drogué : tiens-toi en lumière. »
Ainsi son mantra, creux, dénué de secours,
Laissant un cœur saignant sombrer dans les jours.

La mémoire s'effilochait, s'envolait en fumée,
Les heures, les saisons, tout semblait effacé.
Un homme errant dans un temps disloqué,
Et nous, isolés, seuls pour le sauver.

Je nettoyais, pansais, dans l'ombre je luttais,

Sa maison, son corps, ce que le temps brisait.
Le médecin ordonnait, « Prends aides, prends secours, »
Mais ignorait le poids de ces murs trop lourds.

Les infirmiers sans prescription, perdus dans le vide,
Des démarches infinies, labyrinthes arides.
Ma sœur, ma mère aussi, contre ce sort en vain,
Seul le silence pesait sur ce sombre chemin.



Le Poids des Mots et des Images

Dans mon esprit, des images dansent,
Elles s'entrelacent, sans faire silence.
Des éclats, des fragments, des souvenirs perdus,
Tout ce que je ressens, tout ce que j'ai vécu.

Mais chaque image reste floue,
Chaque émotion s'échappe, me rend flou.
Je sens le tourbillon, la mer en furie,
Mais mes mots, eux, restent enfouis.

Ils ne parviennent jamais à sortir,
À dévoiler ce que je ne peux décrire.
Les images sont là, fortes, intenses,
Mais le langage reste une immense distance.

L'écriture devient mon abri,
Là où mes pensées trouvent un chemin,
Là où mes images prennent vie,
Où mes émotions se font moins lointaines.

Je cherche à trouver l'ordre dans le chaos,
À comprendre ce qui me semble flou,
À donner forme aux vents et aux eaux,
À capturer ce qui semble échapper à tout.

Parfois les mots sont insuffisants,
Mais l'écriture me rend confiant,
Elle tente d'exprimer l'inexprimable,
Elle cherche à rendre l'indicible stable.

C'est une quête sans fin, une recherche intérieure,
Un moyen de rendre moins pesante ma douleur.
Même si les mots me trahissent souvent,
L'écriture me permet de comprendre.

Ainsi, j'écris, j'essaie, je cherche encore,
Car dans l'écriture, je trouve un réconfort.

Elle m'aide à libérer ce qui ne peut se dire,
À enfin pouvoir exprimer ce que je ne peux fuir.

Le Poids des Non-Dits

Dans un monde où le silence règne,
Les mots sont des fardeaux à porter,
Des douleurs cachées sous des sourires,
Des blessures enfouies dans l'ombre du passé.

C'était une époque où la souffrance
Était un secret bien gardé,
Où les larmes étaient des témoins
De batailles invisibles et oubliées.

Mon père, lointain et silencieux,
Écrivait son histoire sans la raconter,
Un voile opaque couvrant ses luttes
Que je n'osais percer, ni comprendre.

J'ai aimé cet homme, sans vraiment savoir,
Sans comprendre ses ombres, ses silences.
Il y avait quelque chose entre nous,
Un lien muet, un amour sans mots.

Et pourtant, aujourd'hui encore,
Je le porte en moi, malgré le temps,
Cette affection intacte, douce,
Malgré l'absence de ce que je n'ai pas su lui offrir.

Je n'ai pas su, ni osé, lui parler,
Ni de mes peines, ni de mes rêves,
Les mots me fuyaient, timides,
Dans une chambre isolée de ma jeunesse.

Je regrette ces instants manqués,
Ces occasions perdues d'être proches,
Mais le silence était notre complice,
Et la tendresse, un mot étranger.

Et puis il y a Théo,
Un enfant que je veux épargner

Des fantômes de mon passé,
Qui me pousse à briser ce silence,
À être celui qu'il mérite,
Présent, ouvert, sans tabou.
Les erreurs du passé doivent s'effacer,
Pour que ses souvenirs soient pleins de lumière.

Mon père s'est perdu dans ses démons,
L'alcool et la douleur se sont emparés de lui,
Je l'ai vu se dérober, petit à petit,
Et j'ai tenté de le sauver, de l'aider,
Mais parfois, l'amour ne suffit pas.
Il a chuté, encore et encore,
Comme un arbre qui perd ses racines.

Le Pont de l'Humanité

Né dans l'âpre douleur d'un monde enflammé,
Un enfant voit la haine, blessé, humilié.
Dix ans, et déjà marqué par ce feu insensé,
Qui brûle sans savoir, sans jamais questionner.
Comment haïr celui dont l'âme est inconnue ?

Cette énigme profonde l'a toujours tenu.
Au lieu de répondre par la même colère,
Il choisit la voie rare, celle de la lumière.

Face aux ombres sinistres, il tend son courage,
Dialoguant avec ceux qui cultivent l'orage.
Dans le silence brisé par ses mots apaisants,
Se fissurent les murailles d'un monde déchirant.
Les robes tombent lourdes, témoins de la peur,
Mais aussi d'un espoir né du cœur à cœur.
Deux cents âmes égarées renoncent au venin,
S'ouvrant à la lumière, à un monde plus humain.

Son exemple éclaire ce chemin obscur,
Où l'écoute devient arme contre l'ordure.
Car le racisme n'est qu'un voile d'ignorance,
Que la parole sincère peut faire tomber, en danse.
Toi, lecteur, souviens-toi de ce combat,
Que l'ouverture des cœurs n'est jamais en bas.
Contre la haine, la peur, la division cruelle,
Érige un pont d'amour, une flamme éternelle.

Car en chaque visage, en chaque différence,
Réside un espoir, une immense puissance.
Le vrai courage n'est pas dans le bras levé,
Mais dans la main tendue, humble, pour aimer.

Le Rejet et la Solitude

Dans l'ombre de ma vie, les portes se referment,
Les cœurs se sont fermés, les regards se ferment.
Je n'ai jamais su lire ces mots sans éclats,
Ces codes invisibles qui m'échappent parfois.

Ma sœur, tempête sourde au souffle de tempête,
Dictait mes heures sombres, chaque geste, chaque dette.
Ses mains marquaient mon corps, ses mots brûlaient mon âme,
Je portais sans défense ce feu et ce drame.

Dans le bus écrasé, entre murs étouffants,
Ses exigences tenaient mes pas vacillants.
Mes goûts noyés d'ombres, mes rêves rejetés,
Je n'avais pas le droit de me sentir aimé.

Je courais, souffle court, sous ses désirs cruels,
Elle frappait sans trêve, me poussait vers le fiel.
Cacher mon désespoir, voiler ma faiblesse,
Masquer chaque éclat de mon cœur en détresse.

Je n'ai jamais su dire non, ni poser un frein,
Jusqu'à ce que la rage brûle au fond de mon sein.
Le temps est une forge où le silence m'a taillé,
Mais cette blessure là jamais ne s'est fermée.

L'amour m'a fui sans cesse, absent et sans visage,
Les filles comme des ombres glissaient en mirage.
Trop doux, trop distant, jamais celui qu'elles veulent,
Je dérivais sans ancre, âme sans qu'on la cueille.

Le collège était un désert de solitude,
Un exil sans retour, un long voile d'inquiétude.
Un père absent, silence lourd et sans remède,
Et moi, fantôme seul, à chercher la lumière.

Au travail, je passais, invisible et léger,
Un esprit effacé, un murmure figé.
Spectre dans la foule, orphelin des regards,
J'ai appris à vivre loin, dans le froid du hasard.

Alors j'ai choisi l'ombre, un refuge secret,
Devenir solitaire, vivre à l'abri du regret.
Face au monde clos, à ses portes et ses murs,
Je marche en silence, je porte mes blessures.

Je sais vivre seul, fort de ce vide immense,
Ombre parmi les hommes, maître de ma distance.
Car au fond de ma nuit, une étoile se lève,
Celle d'un homme qui marche, seul mais qui se relève.

Le Retour en Cachette

Au bord du doux ruisseau où l'eau s'effleure en pleurs,
Nous fûmes deux vagabonds, loin des bruits, des heures.
Sous les feuillages verts, le hamac doucement
Se balançait, berceau d'un rêve apaisant.

Les arbres chuchotaient, secrets dans la lumière,
Le vent jouait aux voiles sur la toile légère.
La terre, tapis d'ombre, absorbait nos pas,
Dans ce silence tendre où rien ne nous trahissait.

Puis vint le retour, et dans un éclat d'enfance,
Un cœur joueur se glissa, défiant la prudence.
Dans le coffre s'abrita ce petit feu vif,
Une cachette de joie, un souffle furtif.

Son rire étouffé, comme un chant dans l'obscur,
Faisait danser mon âme, éveillait l'azur.
Mais chaque virage était un frisson discret,
Un souffle retenu, un instant secret.

Je roulais, lentement, caressant le bitume,
Veillant sur ce trésor, cette folle enclume.
Un jeu suspendu entre audace et crainte,
Entre l'insouciance et la peur qui s'étreint.

Dans le coffre, un monde, un univers caché,
Où brûlait l'éclat pur d'un bonheur partagé.
Et moi, gardien du temps, du fragile instant,
Je tissais ce lien d'un amour éclatant.

Ainsi ce retour, entre ombre et lumière,
Grava dans nos cœurs une tendre rivière.
Un souvenir doux, un secret sans trêve,
Où l'enfance s'envole, libre et sans grève.

Le Rêve Inachevé

J'ai posé ma main sur un monde en devenir,
Un ventre rond, un berceau où commence le soupir.
Sous la peau fragile, une vie en éveil,
Un mystère sacré, un doux soleil.

J'ai senti vibrer ce souffle naissant,
Comme un secret clair, un chant apaisant,
Une flamme timide, une étoile au loin,
Qui éclaire mes nuits, me guide sans fin.

Dans ce ventre, l'écho d'un futur murmure,
Chaque battement tisse une tendre armure.
Je rêvais de regards, d'un lien éclatant,
D'une complicité pure, d'un amour palpitant.

Voir ses yeux s'ouvrir sur un monde immense,
Sentir son premier souffle, goûter l'innocence,
Entendre ses rires comme des aurores,
Faire danser le temps sur nos accords.

Mais le destin a tracé ses lignes invisibles,
Des vents contraires, des mers impénétrables,
Un rêve suspendu dans l'ombre et la lumière,
Un voyage secret, une douce prière.

Pourtant, je suis père, et je porte en mon sein,
La force d'un amour au-delà du chagrin.
Chaque sourire offert, chaque instant partagé,
Est un éclat de vie que rien ne peut briser.

Dans le silence, un vide habite mon cœur,
Une étoile filante, un espoir en douceur,
Ce rêve inachevé, ce souffle absent,
Est un murmure d'or, un serment vivant.

Je garde cette flamme, malgré l'absence cruelle,
Un chant d'espérance, une lumière éternelle.
Et même si parfois le passé me réclame,
Je vis ce présent, père dans mon âme.

Le Silence de l'Attente

Je m'assois sur le béton, dur, glacé, sans vie,
Le temps fuit sans pardon, prison d'oubli.
Elle court, insouciante, voix claire comme un feu,
Et moi, dans ce silence, j'étouffe mes aveux.

Les gestes se répètent, le monde tourne encore,
Mais moi, figé, captif d'un lourd et sombre décor.
Chaque heure pèse en moi, chaque minute s'efface,
Dans le mutisme sourd, mon âme se lasse.

Une vieille calculatrice, fragile compagnon,
Un dictionnaire lourd de mots sans horizon.
L'attente me dévore, m'efface, m'abandonne,
Je deviens invisible, brisé, sans personne.

Elle file, insatiable, vers d'autres soleils,
Tandis que je me perds dans un hiver sans sommeil.
Son regard brûle fort d'une colère amère,
Que je ne saisis pas, prisonnier de mes fers.

Dans mon cœur trop blessé, des douleurs enfouies,
Des non-dits qui saignent, des silences meurtris.
Je suis forgé dans l'ombre, par l'absence et le froid,
Par ces murs invisibles que rien ne dévoila.

Le silence de l'attente a volé ma voix,
Je grandis sans réponse au creux de mes émois.
Les années se succèdent, et l'écho s'intensifie,
De ce poids étouffant, de ce vide infini.

Elle, loin de moi, conquérante et indifférente,
Poursuit sa route en éclats, impitoyablement.
Moi, simple ombre figée, noyé dans mes peurs,
À jamais enchaîné à l'attente et à la douleur.

Le Silence des Heures

Un souffle léger glisse sur la vallée,
Effaçant les traces de la nuit passée.
Le monde s'éveille sans bruit, sans colère,
Comme un cœur qui bat dans l'ombre légère.

Le ciel s'étire en nuances de pensée,
Ses teintes muettes parlent de beauté.
Chaque chose est là, tranquille, immobile,
Mais tout en silence semble être fragile.

Une feuille tombe et le monde attend,
Un instant suspendu, simple et pourtant grand.
Là, dans le silence, la vie se révèle,
Sans besoin de mots, sans gloire, sans querelle.

Le sentier s'avance, humble, sous les pas,
Ne promettant rien, ne jugeant d'un choix.
Il mène au hasard, ou bien vers soi-même,
Vers ce lieu secret où l'on devient l'on aime.

Les pierres se taisent, gardiennes du temps,
Leur sagesse sourd dans l'écho du vent.
Et moi, voyageur d'un matin sans hâte,
Je marche en dedans, sans crainte, sans carte.

Car chaque soupir, chaque ombre, chaque éclat,
Est une leçon douce qu'on ne voit qu'en bas.
Le monde est un livre que l'instant feuillette,
Et le cœur s'ouvre quand l'orgueil s'arrête.

Ici, tout invite à l'abandon paisible,
À voir que la paix n'est jamais inaccessible.
Il suffit d'un rien, un nuage, un éclat,
Pour sentir la vie murmurer tout bas.

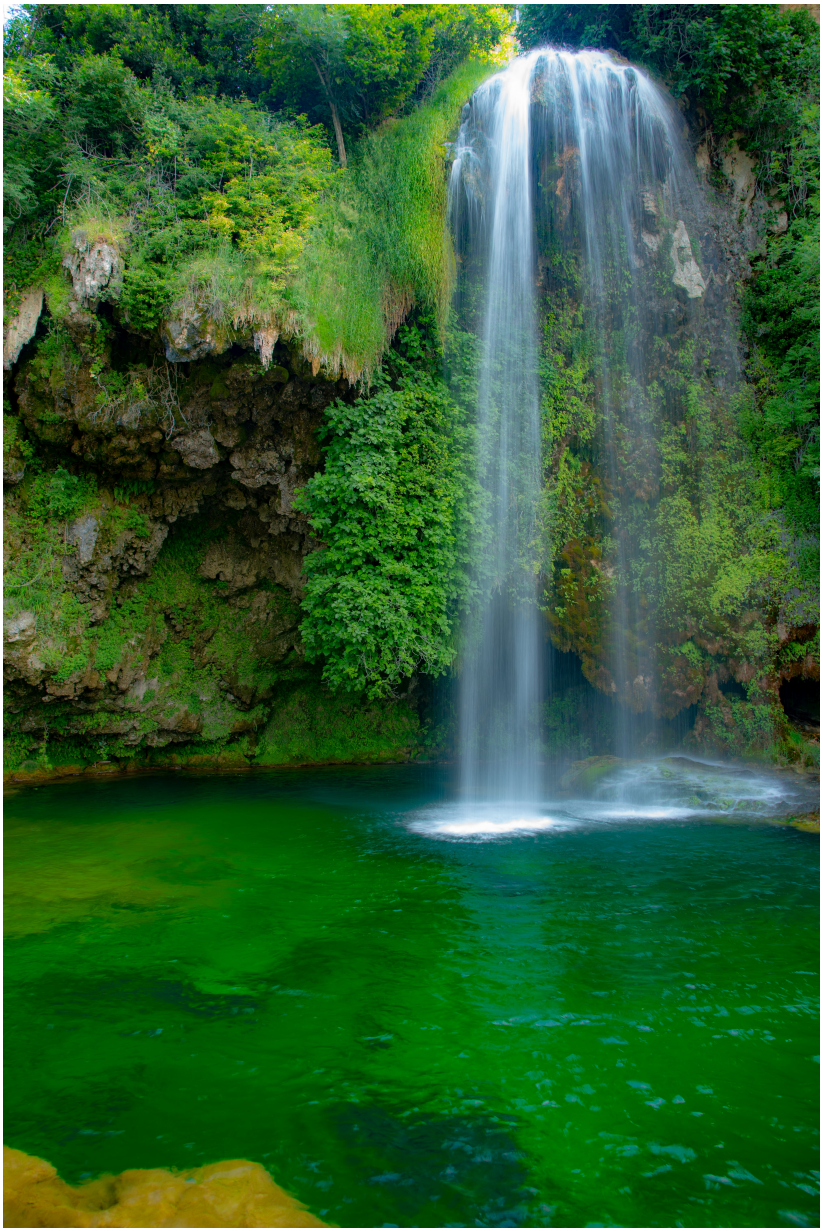
Le Souffle de l'Eau Éternelle

Sous l'écrin des feuillages, la cascade s'élance,
Comme un ruban d'argent glissant en silence.
Elle effleure la roche, caresse les mousses,
Et dans sa chute pure, l'instant se repousse.

L'eau semble une étoffe, fine et transparente,
Qui s'effile en fils d'or sous la lumière tremblante.
Chaque goutte, en éclat, raconte un mystère,
Un murmure ancien que porte la rivière.

Le bassin en contrebas, d'un vert profond,
Ressemble à l'âme claire d'un monde sans nom.
Il abrite l'écho de songes oubliés,
Où la paix des forêts vient tout envelopper.

On croirait qu'un souffle, dans ce coin sacré,
Suspend le temps qui cesse de couler.
Et sous le ciel tiède, bercé par ses voiles,
On rêve d'être eau, d'être vent, d'être étoile.



Le Temps Entre la Science et la Philosophie

Le temps s'étire, se rétracte, se joue des heures,
Entre science rigide et philosophie rêveuse.
Il flotte, insaisissable, entre l'infini et l'éphémère,
Telle une rivière d'or qui glisse sous la peau des âmes curieuses.

La science le sculpte en secondes et minutes précises,
Mesurant chaque rotation, chaque battement du cœur.
Les astres dansent dans une chorégraphie divine,
Sous l'œil vigilant des lois qui régissent leur trajectoire.

Mais l'illusion se tisse lorsque les mystères s'entrelacent,
Là où Einstein dénonce la relativité,
Où le temps, fluide et mouvant, se déforme selon nos pas,
Comme une marée qui change selon la gravité.

Mais le temps n'est pas qu'une règle implacable,
Il est aussi un souffle qui fait naître nos émotions,
Un complice des joies comme des souffrances,
Se pressant ou se ralentissant, selon nos perceptions.

Dans l'extase du bonheur, il fuit, insaisissable,
Dans la douleur, il se fait lourd, pesant, interminable.
Notre âme, témoin de ce paradoxe, cherche une vérité,
Où le temps scientifique rencontre le rythme de nos cœurs.

Les horloges s'égrènent sans bruit, là-haut, dans l'espace,
Où les astronautes, loin de la Terre, mesurent l'invisible.
Le temps y glisse, différemment, étrange,
Sous l'effet d'une force gravitationnelle subtile,
Et chaque seconde devient un écho de l'infini.

Dans cette relativité, la terre et l'étoile se rejoignent,
Dans l'esprit humain, chaque pensée traverse les âges.
Le temps est à la fois un bien précieux et une illusion,
Une ressource que l'on ne peut jamais rattraper,
Mais que l'on peut savourer dans l'éternel présent,
Dans ce souffle, fragile et vibrant, entre deux instants.

Il est un paradoxe vivant, une danse infinie,
Où la science, parfois rigide, se mêle aux élans de l'esprit,
Et où chaque instant devient l'écho de notre propre existence,
Dans ce jeu de lumière, de matière et de pensées.
Alors, entre la rigueur de l'horloge et l'infini des questions,
Je trouve mon chemin, dans la lenteur et l'instantanéité,
Cherchant à comprendre, tout en vivant chaque fraction,
Ce temps entre la science et la philosophie, si cher à mon âme,
Une quête, une vérité, un mystère à traverser.

Le Trajet Inespéré

Chaque matin s'éveillait sous un ciel de plomb lourd,
Ombre grise étendant son voile sur mon parcours.
Mon corps las se rebellait, noyé dans le silence,
Mais l'amour me poussait à fuir l'indolence.

À l'heure où la nuit danse encore avec le jour,
Je quittais le refuge d'un sommeil trop lourd.
La route, longue sentinelle d'un défi sans trêve,
M'enchaînait au combat, au supplice sans rêve.

Le volant glacé, la nuit m'enserrait de ses bras,
Un piège silencieux où mon esprit se perdait là.
Les paupières lourdes, le souffle à peine sûr,
Je frôlais chaque seconde un sombre et lent murmure.

Je devais lutter, pourtant mon corps réclamait,
Le repos qu'il m'interdit, le sommeil qui me liait.
Un vertige sournois, une brume amère,
M'emportaient vers l'abîme, le silence de la terre.

Chaque virage cruel, chaque souffle d'accélération,
M'approchait du néant, de la fin, de l'abandon.
Et pourtant je tenais, étonné de survivre,
À ce fil si ténu où l'ombre veut me suivre.

Je me voyais déjà brisé dans un fossé obscur,
Un corps sans mémoire, un souffle sans murmure.
Mais une flamme vive, au creux de mes entrailles,
Ranimait ce désir, ce souffle qui me taille.

Mon fils, l'étincelle au cœur de ma bataille,
Son visage, son rire, mon ultime trouvaille.
Il était ce phare dans la tempête, la nuit,
La force qui m'éloignait des confins de l'oubli.

J'ai traversé l'épuisement, le poids et la douleur,
Poussé par ce lien, cette invincible ardeur.
Brunelle voulait me garder, tendre, près de la rive,
Mais c'est lui, mon combat, qui me garde en vie.

Dans cette longue errance, j'ai défié la mort,
Étonné d'être là, vivant encore plus fort.
Le trajet n'était que lutte, désespoir, promesse,
Et l'amour, cette force, me portait sans faiblesse.

Car dans ce chemin dur, au bord de l'abîme,
J'ai appris qu'un père peut tenir l'infime.
Et si parfois je faiblis, si mon corps se dérobe,
C'est pour lui que je lutte, contre l'ombre qui me robe.

Le Vœu Silencieux

Un Noël décalé, quand le monde s'est figé,
Nos voix mêlées dans l'ombre d'un temps désaccordé.
Le cercle se referme, le silence s'installe,
Et pourtant, dans ses yeux, une lumière se dévoile.

Il vient à moi, tendre, au souffle suspendu,
Un enfant porteur d'un vœu à peine entendu.
« Quand viendra l'heure enfin, que mon souffle s'éteigne,
Près de toi je veux dormir, que rien ne nous sépare, que rien ne nous enseigne. »

Cette vérité pure, dans sa voix, m'a foudroyé,
Un lien plus fort que la vie, à jamais scellé.
Dans ce geste fragile, une promesse éclate,
L'amour silencieux d'une âme qui se débat.

Un Noël hors du temps, mais d'une autre richesse,
Où la tendresse brille, même dans la faiblesse.
Un vœu d'enfant, simple, d'une rare intensité,
Gravé dans mon cœur, comme un serment de vérité.

Ainsi s'est noué ce pacte silencieux,
Dans l'éclat d'un instant, d'un regard précieux.
Et si l'hiver nous prive de ses éclats,
L'amour, lui, veille encore, éternel et droit.

Le peu que j'ai, je le donne

On dit de moi que je suis trop bon, trop ouvert,
Un cœur à nu, souvent fragile, souvent fier.
Toujours présent quand la vie me fait choir bas,
Prêt à tendre la main même quand je ne peux pas.

Je m'oublie dans l'effort, je m'efface, j'offre tout,
Pour que l'autre se tienne debout malgré ses coups.
Mais dans le silence, mes poings se serrent forts,
Quand mensonges et faux bruits résonnent encore.

Je parle avec ceux dont l'âme a goûté la peine,
Des âmes blessées, lucides, mais sans haine.
On partage les nuits sans sommeil ni répit,
Nos luttes dans l'ombre, nos guerres sans appui.

Je me découvre enfin, j'apprends à dire non,
À poser des frontières, à choisir ma raison.
Avec douceur, je cesse de fuir l'orage,
Je deviens plus fort, j'embrasse mon courage.

« Garde ton bon fond, c'est ta lumière, ton feu »,
On me dit, et j'entends ce souffle précieux.
Mais il faut que je sois maître de ma vie,
De mes choix, de mes peurs, de mes envies.

J'ai porté des masques, caché mes larmes noires,
Compris trop tard la vérité de mes histoires.
Aujourd'hui, je marche sans alarme, sans voile,
Transparent, entier, guérissant mes entailles.

J’ai soif de tendresse, d’un regard sincère,
Mais je préfère le calme d’une paix claire,
Plutôt que l’illusion qui brise, qui déchire,
Je choisis la solitude où mon cœur respire.

J’ai aimé sans retour, donné sans compter,
Et pourtant me voici debout, cabossé.
Mais avec ce peu que j’ai, je donne sans fin,
Car dans ce peu, c’est tout mon cœur qui tient.

Le poids d'une vie, le souffle d'un fils

Je suis né d'un combat, le souffle prêt à s'éteindre,
Petit être fragile que la réanimation vint étreindre.
Sans les soins d'alors, je serais parti trop tôt,
Plongé dans l'eau-delà, sans jamais dire un mot.

Quelques années d'insouciance, un répit fugace,
Puis vint ma sœur, sa jalousie, son audace.
Ses mots m'ont sculpté, ses gestes m'ont plié,
Elle a pris ma liberté, m'a appris à me nier.

Elle dictait mes goûts, mes postures, mes choix,
J'étais l'ombre d'un frère sous son poids.
Petit à petit, elle a lâché prise,
Et moi, fragile, je cherchais une boussole promise.

Un père, une figure, un amour oublié,
Des souvenirs absents, des bras fermés.
Jamais une tendresse, ni de mes parents, ni d'elle,
Un vide immense, une absence cruelle.

Puis vint une femme, manipulatrice et froide,
Elle me façonnait aussi, dans son ombre je rôdais.
Même mon fils, fruit d'un non-choix,
Je n'ai pas touché son ventre, ni connu cette joie.

Quand elle partit, j'ai lutté, brisé,
Pour avoir mon fils, ne pas être effacé.
Un week-end sur deux, puis plus souvent,
Il est devenu ma force, mon souffle vivant.

Et mon père, plongé dans l'abîme de l'alcool,
Un devoir m'appelait, un poids qui décolle.
Je l'ai porté, soigné, relevé,
Malgré ses hurlements, son mépris affûté.

Les bouteilles vidées, les ambulances appelées,
Les chutes sans fin, les blessures oubliées.
Chaque jour, je me suis battu, en silence,
Pour ce père en ruine, prisonnier de l'absence.

Et maintenant, alors que mon fils grandit,
Que je vois en lui l'amour qui me lie,
Je fais le bilan de ma vie épuisée,
Une réussite : lui, ma fierté.

Mais en amour, je sais donner, jamais recevoir,
Une boucle sans fin, un vide à ne plus savoir.
Et si je suis comme mon père, un poids à porter,
Je ne veux pas qu'un jour mon fils doive lutter.

C'est lui qui me donne le courage de rester debout,
Malgré la fatigue, malgré ce goût,
De l'alcool, de l'évasion, de l'oubli,
Il est ma lumière, dans mes nuits.

Alors je me bats, pour lui, pour moi,
Cherchant enfin une tendresse, une voie.

Le reflet de la pétale

Au cœur d'un pétale, un monde se dessine,
Des veines de couleurs, des chemins qui fascinent.
Bleu, rose, et vert se mêlent dans l'éclat,
D'une symphonie fragile que le regard capta.

Les gouttes, perles d'eau, suspendues au mystère,
Réfléchissent la lumière dans un éclat de clair.
Elles dansent doucement sur les nervures tracées,
Comme des étoiles tombées sur un ciel irisé.

La fleur, majestueuse, porte en son sein,
Un univers secret, infiniment divin.
Chaque détail murmure une ode à la vie,
Une toile éphémère, un poème d'infini.

Et toi qui contemples, témoin attentif,
Tu captes l'instant, cet éclat fugitif.
La beauté réside dans le petit, l'invisible,
Un monde caché, pourtant si accessible.

Le reflet d'un masque Arthur et moi

Arthur, silhouette perdue dans le brouillard,
Brisé dès l'enfance, captif du hasard.
Rejeté par un monde qui ne tend qu'à écraser,
Il cherche l'amour, un sourire à chasser.

Son rire éclate, étrange, incontrôlable,
Un masque sur un cœur fragile, insaisissable.
Chaque moquerie, chaque regard détourné,
Creuse en lui un gouffre, un vide à combler.

Moi aussi, enfant, j'ai connu cette douleur,
Les coups répétés, la violence d'une sœur.
Mon père, ombre absente dans une vie en errance,
Un inconnu au foyer, une froide distance.

Arthur, clown triste, veut faire rire,
Mais ses blagues tombent, ses rêves chavirent.
Comme lui, je cherche, à tâtons, un lien,
Mais mes appels se perdent, vains et incertains.

Il cède à la rage, trouve dans le chaos
Une liberté froide, un dangereux cadeau.
Moi, je retiens cette flamme en moi,
Un feu brûlant, contenu à grands pas.

Son maquillage, un cri peint sur la peau,
Mon sourire, un voile sur des maux trop gros.
Il danse dans la nuit, symbole du rejet,
Je marche dans le jour, un masque à jamais.

Nous sommes frères, dans cette quête insensée,
L'amour, l'attention, le droit d'exister.

Mais là où Arthur sombre dans la folie,
Je cherche encore, malgré tout, la vie.

Car au-delà de la haine et du désespoir,
Reste un enfant, une lueur dans le noir.
Un espoir fragile, une raison d'avancer,
Même si le monde refuse de m'aimer.

Ainsi, Arthur, miroir de mon tourment,
Toi et moi sommes des éclats du même diamant.
Mais là où tu brises, je cherche à bâtir,
Une lumière vacillante, un ultime sourire.

Le voile des songes

Sous l'ombre tendre où la forêt respire,
Un éclat discret se lève, doux zéphyr,
Dans ses prunelles un monde se dessine,
Clair-obscur d'âme, lueur cristalline.

Son regard porte des secrets anciens,
Des rivières de brume, des jardins lointains,
On y devine l'appel des étoiles,
Un souffle léger qui soulève les voiles.

La nuit s'incline à l'éclat de ses yeux,
Comme si l'aube hésitait dans les cieux,
Et dans le silence aux reflets mystiques,
Naît un éclat pur, presque féérique.

Elle avance alors, drapée de clarté,
Une muse au pas d'éternité,
Et qui croise son regard y découvre,
Un univers doux où le temps se recouvre.

Lecon d'une vie

Au fil des jours, un souffle s'est levé,
Un appel profond, que nul ne peut taire,
Un vent d'espoir, un cri contre l'oubli,
Un temps suspendu, une quête infinie.

Les voix s'entrelacent, parfois se heurtent,
Dans l'écho fragile des rêves qui s'écourtent.
Certains doutent, certains ferment les yeux,
Mais d'autres parlent avec l'âme des cieux.

Une parole claire a traversé mes jours,
Une sagesse douce, un éclat d'amour :
« Le monde est vôtre, à forger, à penser,
Ce chemin fragile vous est à tresser. »

Un jeune cœur osa alors questionner,
Le respect des anciens, leur dignité.
Et la réponse, lumineuse comme un feu,
Grava en mon être un signe précieux :

« Le respect n'est pas un dû, une courbe inflexible,
Mais un pont à bâtir, une vérité sensible.
L'âge n'est qu'un nombre, un souffle parmi d'autres,
Chaque vie réclame un regard qui l'écoute. »

Ainsi s'éveille en moi ce chant profond,
Leçons murmurées au creux de mes saisons.
Respecter l'autre, en toute égalité,
Un serment sacré, un souffle d'humanité.

Et depuis ce jour, dans mes pas, dans mes choix,
Résonne ce murmure, cette voix qui croit,

Que chaque être mérite d'être honoré,
Non pour son âge, mais pour son humanité.

Les Leçons du Temps

Au fil des ans, l'âme s'ouvre et se referme,
Apprenant à ses dépens que le vent désarme.
Les promesses s'effacent, légères comme plume,
Portées par l'écho d'un souffle qui s'allume.

Les sourires éclatent en masques trompeurs,
Derrière, des abîmes où gisent les douleurs.
L'amour parfois s'efface, fragile mirage,
Une flamme vacillante, perdue dans l'orage.

Les mensonges tissent leur toile d'abandon,
Prison invisible, éclat de désillusion.
L'illusion berce le cœur qui s'égare,
Puis le laisse naufragé dans un froid cauchemar.

On apprend que les cœurs se referment en silence,
Que l'espoir s'éteint, sous l'ombre et l'absence,
Que la confiance, fragile, se meurt dans l'oubli,
Et que la vérité se cache, insoumise.

Les visages changent, les masques deviennent ruses,
Les âmes se camouflent derrière leurs excuses.
Celui qui trahit le fera sans remords,
Car l'homme ne change pas, il s'enferme encore.

Avec le temps, on chérit la solitude,
Cette compagne fidèle, douce et sans latitude.
On comprend que l'indépendance est un trésor,
Qu'aimer trop fort parfois nous plonge dans le décor.

Alors on chemine, seul, l'esprit apaisé,
Détaché des faux-semblants, des heures volées,
Car rien n'est plus doux qu'un cœur affranchi,
Qu'aucune trahison ni blessure n'a flétri.

Le temps enseigne en silence et en douleur,
Mais aussi en sagesse, en éclats de bonheur.
Il grave en nos âmes, profond et clairvoyant,
Que l'amour véritable naît d'un choix patient.

Et dans ce lent voyage, entre ombre et lumière,
On trouve enfin la paix, au-delà des frontières,
Apprenant à aimer sans jamais se perdre,
À vivre en vérité, à se sentir libre.

Les Liens du Temps

Il naquit un matin, souffle doux, délicat,
Dans un monde bercé d'une tendre mélopée,
La radio chantait l'âme en notes délicates,
Ce moment gravé, jamais ne peut s'effacer.

Tel un feu d'artifice éclatant dans la nuit,
La joie infinie d'un rêve enfin réalisé,
D'avoir un fils enfin, une promesse qui luit,
Mais le temps passant, les rires se sont fanés.

Les murs se sont élevés, invisibles barrières,
Les désaccords montaient, vagues trop déchaînées,
L'amour se fit silence, lourd de ses colères,
Et pourtant je restai, pour toi, mon bien-aimé.

Pour cette image pure d'un être en devenir,
Que j'ai voulu protéger contre vents et marées,
Je t'ai vu grandir, mais lointain, à souffrir,
Un week-end sur deux, dans l'absence égarée
.
Je n'ai pas vu tous tes sourires s'épanouir,
Car le temps s'écoulait, comme sable entre doigts,
Pourtant je voulais, ô oui, être ton refuge,
T'offrir des présents, tendresse et parfois choix.

Ma famille ne comprenait pas ce don si tendre,
Je voulais seulement te donner ce qu'on m'a pris,
Être différent, loin des ombres du passé,
Ne pas t'abandonner comme on m'avait fui.

Je t'ai porté dans mes bras, dans mes rêves aussi,
Tu fus la lumière qui donnait sens à mes jours,
J'ai fait ce que j'ai pu, avec mes limites,
Pour être ce père que je rêvais pour toujours.

Les années ont filé, ton regard est sage,
Plus profond que le mien, il m'a fait découvrir
Un monde que je ne savais voir en image,
À travers tes questions, tes élans à grandir.

Tu portes en ton cœur des valeurs admirables,
Et dans tes yeux j'aperçois un homme en chemin,
Plus mûr, plus éclairé, que je ne l'étais alors,
Fier de toi, non pour ce que tu es, mais pour ce que tu deviens.

Tu es ma force tranquille, mon éternelle lumière,
Tu m'inspires chaque jour, et peut-être aussi
Mes passions, mes combats, mes joies partagées,
Tu es ma plus grande fierté, mon avenir conquis.

Aujourd'hui c'est toi qui prends soin de mon âme,
Quand la dépression vient plonger mes nuits sans fin,
Ta présence est mon soleil, mon dernier espoir,
Je veux tout offrir, pour que grandisse ton chemin.

Car tu es celui qui m'aide à poursuivre encore,
Celui qui me montre que l'espoir n'est pas mort,
Dans ce monde souvent lourd d'ombres et d'incertitudes,
Tu es mon phare, ma vie, ma plus belle certitude.

Je veux que tu saches, plus que tout, que jamais

Je ne cesserai d'aimer, d'être là pour toi,
Mon fils, mon héritage, ma victoire sacrée,
Un lien indestructible, au-delà des lois.

Les Marais d'Or et de Silence

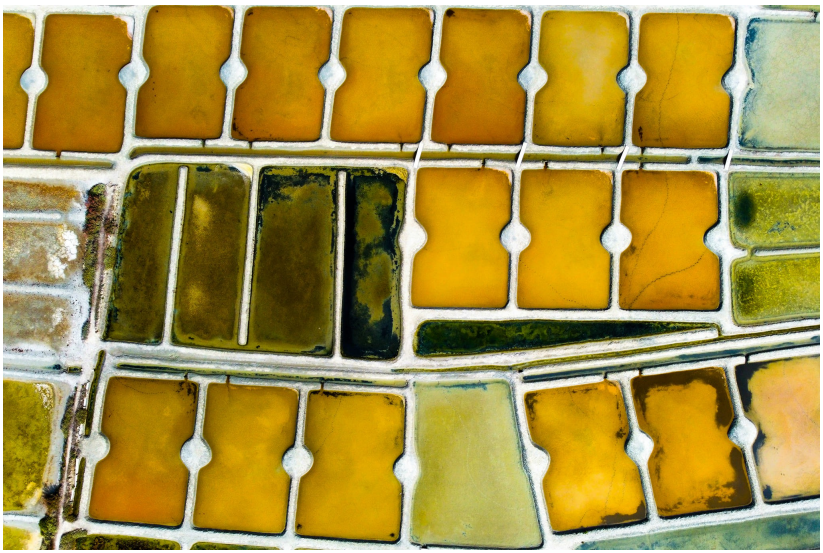
Sous le ciel qui s'étire, un damier éclatant,
Les marais salants s'offrent, comme un bijou vivant.
Des miroirs d'ambre, de safran et de jade,
Tissent une mosaïque, une œuvre d'estampade.

Chaque bassin, un monde, un reflet d'univers,
Où le soleil dépose son baiser éphémère.
Le sel, patient sculpteur, naît du mariage
De l'eau et du vent, dans ce théâtre sans âge.

Les chemins blancs serpentent, fragiles veines,
Portant le labeur d'hommes, portant leur peine.
Mais aussi leur rêve, leur poésie muette,
Dans ce paysage où l'infini s'apprête.

Le vent souffle doucement sur les surfaces dorées,
Et les couleurs se mêlent, dans une danse sacrée.
Un tableau vivant, sans cadre ni frontière,
Où la nature et l'homme cohabitent sur la terre.

Ici, le temps s'arrête, figé dans le cristal,
Dans ces bassins tranquilles, un poème minéral.
Les marais salants, écrits par l'eau et la lumière,
Racontent à l'âme des histoires millénaires.



Les Mots Murmurés

Je me parle en silence, en mon cœur retiré,
Comme si tu étais là, en ombre effleurée.
Toi, fils lumineux, ou toi, l'ami précieux,
Ou l'amour secret qui éclaire mes cieux.

Je livre mes pensées à ce fantôme discret,
Tourbillons sans repos, vents qui ne cessent jamais.
Mes peurs et mes espoirs, mes rêves incertains,
Ces doutes que je garde au fond de mon chemin.

À toi, mon tendre fils, je dirais sans détour :
« Tu es ma lumière au plus sombre des jours. »
Mais les mots se brisent, échappent à mes lèvres,
Comme l'oiseau hésitant que la peur déchire.

Quand je pense à l'autre, au cœur que j'estime,
Je voudrais murmurer : « Ta voix calme mes abîmes. »
Pourtant mes phrases s'emmêlent, troublées, confuses,
Un puzzle infini de pensées diffuses.

Hypersensible être, je ressens comme un cri,
Chaque regard, chaque geste, chaque mot précis.
Mais traduire ces flots m'enferme dans l'ombre,
Labyrinthe obscur où mes espoirs succombent.

Alors je me réfugie en un monde intérieur,
Théâtre d'images, havre sans peur.
Je dialogue avec toi, ou parfois avec moi,
Dévoilant maladroit mes vérités parfois.

Peut-être qu'un matin, je briserai ce mur,
Saurai enfin dire ce que mon cœur murmure.
Mais en attendant, toi que j'aime en secret,
Mes silences portent des mots doux comme un secret.

Et si ces mots restent derrière la barrière,
Ils vivent dans mon âme, prière solitaire.
Un jour, ils trouveront le chemin sincère,
Vers toi, vers l'amour, vers ce lien nécessaire.

Les Mots d'une Inconnue

Un soir sans visage, au creux d'un écran froid,
J'ai surpris une voix, venue d'un autre toit.
Elle parlait d'ombres, d'un amour blessé,
D'un fils que l'on garde quand tout est brisé.

Ses mots glissaient doucement, comme un vent de mer,
Portant la promesse d'un lien nécessaire.
« Ne perds jamais ce fils, même quand tout s'efface,
Car lui seul te portera quand le monde se lasse. »

Elle ne connaissait ni mes peines, ni mon cœur,
Pourtant dans ses paroles, j'ai trouvé la lueur
D'une vérité brute, d'un feu inextinguible,
D'un souffle qui apaise l'âme vulnérable.

Les années se sont tues, les douleurs se sont vues,
Les silences épais, les blessures confondues.
Mais ce conseil en or, gravé dans mes veines,
Renaissait dans l'ombre quand la vie m'entraîne.

J'ai vu des amours partir sans laisser d'écho,
Des rêves se dissoudre dans un triste chaos.
Mais au creux de mes nuits, au fond de ma mémoire,
Ces mots me rappellent la force de l'espoir.

Un fils, c'est un serment, un pacte silencieux,
Un phare dans la nuit, un refuge précieux.
Même lorsque l'absence déchire le voile,
Son visage demeure, étoile sans égale.

Et si parfois je doute, si parfois je vacille,
Si mon cœur se déchire au poids de mes failles,
Je sais que cette voix, inconnue et discrète,
M'a tendu la main, brisant la tempête.

Alors je marche encore, sur ce chemin fragile,
Portant ce cadeau, ce trésor immobile.
Serai-je à la hauteur de ce rôle sacré ?
Seul le temps me dira ce que j'ai su donner.

Mais dans ses yeux brillent, doux éclats de lumière,
La promesse d'un lien qui jamais ne se perd.
Et moi, je garde au fond de mon âme meurtrie,
Les mots d'une inconnue qui sauvent ma vie.

Les Murmures du Cimetière

Sous l'or pâle du jour qui lentement s'éteint,
Un souffle d'éternel caresse les destins.
Les pierres silencieuses, marquées de noms fanés,
Gardent sous leurs croix les rêves abandonnés.

Les grilles de fer forgé, aux volutes anciennes,
Enserrent le repos de mille âmes lointaines.
Des ombres allongées sous l'embrasement doux
Font danser les mémoires sur le marbre dissous.

Derrière les sépulcres, dressée dans la brume,
Une église veille, témoin d'un temps qui s'illume.
Son clocher effilé, perçant l'azur voilé,
Semble un phare endormi dans un ciel d'opacité.

La lumière caresse les tombes endormies,
Telle une ultime étreinte, un adieu en sursis.
Les fleurs enchevêtrées, fanées par le vent,
Répondent en silence aux soupirs des absents.

Ici tout est calme, ici tout est paix,
Les heures s'effacent, les siècles se taisent.
Le cimetière attend, gardien des passés,
Que l'aube renaisse et que l'ombre apaise.

Les Mystères de la Foi et de l'Existence

Lorsque j'étais enfant, l'âme pleine d'innocence,
Je me perdais dans l'ombre des incohérences.
Dieu, dit-on, nous créa à son image parfait,
Mais pourquoi ces failles, ces doutes imparfaits ?

Pourquoi la haine, la jalousie, la violence,
Quand l'amour est son chant, sa plus belle essence ?
Pourquoi ces obstacles qui me font tant souffrir,
Si l'on doit vivre pour grandir et s'unir ?

Pourquoi la guerre, au nom de la religion,
Quand la paix devrait être notre seule mission ?
Pourquoi détruire cette terre, notre maison,
Laisser la douleur rimer avec abandon ?

Pourquoi le diable, ce sombre tentateur,
Si l'amour de Dieu est si grand dans nos cœurs ?
Pourquoi l'enfer pour l'éternité,
Quand un parent ne veut que la sérénité ?

Pourquoi ces représentants aux paroles brouillées,
Quand les livres sacrés semblent si bien parler ?
Pourquoi tant de courants, tant de divisions,
Si la foi doit unir sans confusion ?

Pourquoi Dieu, tout-puissant, aurait-il besoin,
D'argent, d'offrandes pour tracer notre chemin ?
Pourquoi les hommes jugent-ils leurs frères,
Au nom d'un ciel qu'ils rendent si austère ?

Pourquoi la différence entre hommes et femmes,
Pourquoi priver les femmes d'allumer la flamme ?
Si Dieu nous a faits à son image sans barrière,
Pourquoi ce mur dans l'air de nos prières ?

Ces questions me hantent, m'interpellent chaque jour,
Dans ce mystère où se mêlent doute et amour.
Je cherche des réponses dans chaque battement,
Mais le silence demeure, infini et troublant.

Les Ombres du travail

Sous les néons froids d'un vaste sanctuaire,
Je foule chaque jour un sol lourd, sans lumière.
Les murs sont des mirages où dansent les regards,
Coups invisibles portés par des ombres hagardes.

Les mots sont des lames, feutrés mais tranchants,
Chuchotements glacés, venin dévorant.
Un théâtre cruel où je joue mon rôle muet,
Pris dans un piège tissé, sans fin, sans projet.

Les gestes furtifs, les silences pesants,
Tissent autour de moi un cercle oppressant.
Chaque erreur minuscule devient accusation,
Chaque souffle un combat, chaque pas, réclusion.

J'ai crié vers ceux qui trônent en hauteur,
Des tours de verre où se perd mon malheur.
Leurs oreilles closes, leurs promesses creuses,
Ont fait de mes appels des voix silencieuses.

On me pousse, on me pousse, vers le bord sans fin,
Prétexte en prétexte, comme un venin divin.
Les ombres s'allongent, mon esprit vacille,
Dans ce désert froid où s'enfonce ma ville.

Les idées sombres, comme un torrent sourd,
Emportent mes rêves, engloutissent mes jours.
Je me perds, je me noie dans ce flot de douleurs,
Invisible, brisé, sous l'armure des pleurs.

Pourtant, malgré tout, dans ce gouffre amer,
Une lumière vacille, fragile et sincère.
Elle murmure encore que la vie est à prendre,
Même si tout autour semble vouloir me rendre.

Alors je serre les poings, défie le silence,
Face à ces ombres, j'élève ma résistance.
Car au cœur du néant, au creux de la nuit,
Je garde l'étincelle, fragile, mais enfuie.

Les Premiers Pas

Ce fut ce Noël, précieux et tout en lumière,
Où l'espoir s'éleva au creux de la poussière.
Petit Théo tremblant, aux gestes incertains,
S'avançait doucement, vers ses lendemains.

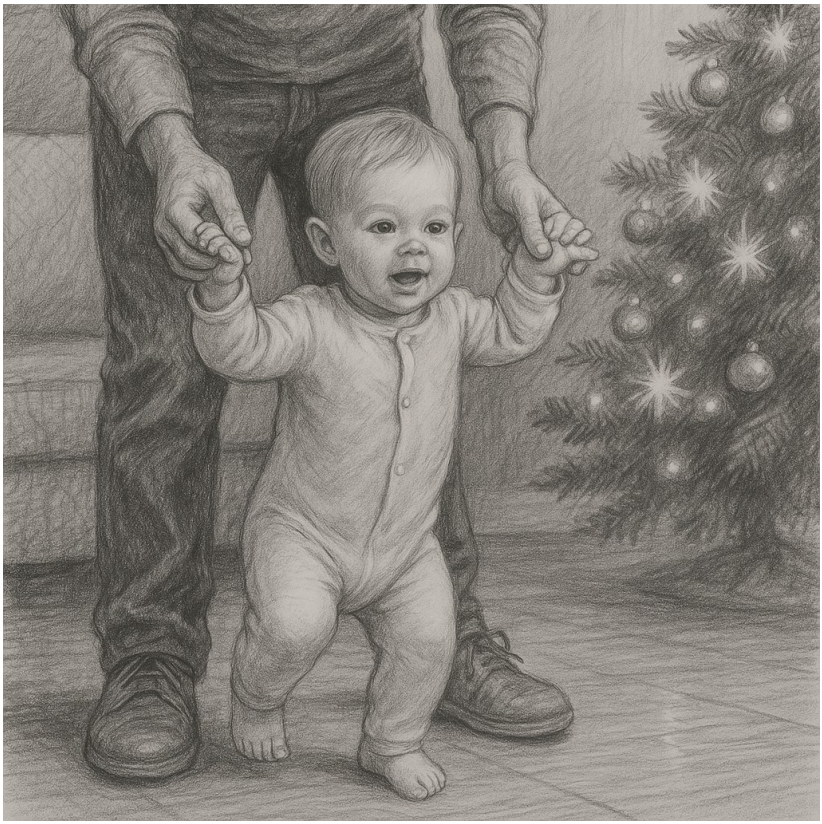
Sur le canapé, ses mains cherchaient l'appui,
Fragiles racines d'un jeune arbre qui s'unit
À l'air du grand monde, où l'inconnu s'étend,
Un pas, puis un autre, défiant le temps.

Mon cœur, émerveillé, battait en secret,
Chaque pas était l'écho d'un rêve discret.
Des larmes voilèrent mes yeux comblés d'émoi,
Le plus beau des cadeaux, offert par ma joie.

Non pas un simple hasard, ni douce illusion,
Mais la vie qui s'ouvre en douce révélation.
Ce miracle fragile, sous ce toit, ce matin,
Faisait jaillir en moi l'infini chemin.

J'ai voulu garder ces instants en mémoire,
Fixer l'éphémère au seuil de notre histoire.
Ce pas de mon fils, le plus grand des présents,
Gravé à jamais dans le fil du temps.

Oh, fierté immense, tendre et lumineuse,
D'avoir vu mon enfant franchir l'heure précieuse.
Ce Noël fut l'aube d'un espoir renouvelé,
Le premier pas d'une vie, enfin libérée.



Les Regrets d'un Non-Dit

Elle glissait, discrète, aux couloirs du destin,
Silhouette fragile au regard incertain.
Sous ses verres légers, un monde mystérieux,
Un souffle de silence, un charme précieux.

Elle avançait, douce, en sa deuxième année,
Moi, novice en ce lieu, encore mal assuré.
Nos échanges furtifs, légers comme le vent,
Portaient l'écho d'un lien que j'aurais cru naissant.

Pas belle à l'éclat, mais riche en tendresse,
Son âme solitaire éveillait ma faiblesse.
Pourquoi mon cœur battait-il à chaque regard ?
Mystère d'un désir au fond du brouillard.

Je la voyais vivre, pleine de mille vies,
Mais ma timidité dressait ses parois froides.
Je restais en retrait, dans l'ombre trop fermée,
Ignorant l'infini qu'elle aurait pu m'offrir.

Ce regret qui serre, amer et doux à la fois,
Ne pas avoir osé franchir cette loi,
De lui tendre la main, d'effleurer ses mots,
D'écrire un récit, d'ouvrir un nouveau chapitre beau.

J'ai cru au lendemain, à l'an neuf prometteur,
Pensant que le temps rendrait tout plus limpide, meilleur.
Mais elle s'est effacée, voile de brume au vent,
Un visage fané dans l'oubli des ans.

Perdu dans le doute, errant sans lumière,
Je cherche encore l'ombre d'une chance amère.
J'aurais dû oser, briser ce silence sourd,
Lui dire ce que je portais en mon cœur lourd.

Peut-être aurait-elle tendu la même flamme,
Nous aurions partagé un amour sans drame,
Simple et vrai, comme un souffle d'espoir,
Un bonheur furtif, une étoile dans le noir.

Aujourd'hui, le poids de ce non-dit m'étreint,
Il rappelle la peur qui parfois nous étreint.
Mais j'apprends à avancer, à ne plus fuir l'instant,
Car certains chemins ne sont pas faits pour le temps.

Les regrets restent, doux chagrins inavoués,
Échos d'un amour jamais avoué.
Mais je sais, au fond, qu'il faut vivre, aimer,
Sans craindre les ombres qu'on doit affronter.

Les Voies de ma Liberté

Dans l'immensité des horizons, où le vent me porte,
Je cherche mille chemins, des passions qui m'escortent.
Un voyage, une quête, un rêve à découvrir,
Vers des terres inconnues, des lieux à conquérir.

Là où les cultures se croisent et se mélangent,
Je m'aventure, curieux, les yeux grands, l'âme en échange,
Découvrir des visages, des voix, des traditions,
Capturer l'émotion dans l'objectif de mes passions.

Les cieux m'appellent, l'air me soulève,
Le parapente devient mon aile, la liberté sans trêve.
Là-haut, je flotte, léger, tout semble possible,
L'adrénaline m'envahit, l'instant devient indicible.

Mais l'aventure ne s'arrête pas là, dans le vent,
Les montagnes m'attendent, défiant mon élan,
Escalader, plonger, repousser mes limites,
Chaque sommet est une victoire, un défi qui m'excite.

Et si mes yeux suivent l'horizon,
Si la mer ou les cieux m'offrent leur chanson,
Peut-être trouverai-je un drone dans ma main,
Pour capturer l'instant, la beauté des chemins.

Dans le silence, parfois, une plume s'élève,
Écrire les mots que mon âme rêve,
Raconter le monde, mes histoires vécues,
Partager des moments, des instants suspendus.

Là, tout près, la terre m'appelle à l'amour,
L'écologie me guide, vers le jour,
Protéger ce qui est pur, ce qui me fait rêver,
Pour que demain, les cieux brillent d'étoiles à aimer.

Mais au fond de moi, la musique résonne,
Une guitare, une voix, mon âme frissonne.
Composer, chanter, vibrer à l'unisson,
L'expression de ma vie, de mes émotions.

Et quand les cieux se noircissent de mystères,
Les étoiles deviennent ma lumière,
L'astronomie m'invite à franchir la frontière,
Et le cosmos devient mon écho, mon univers.

Peut-être, créateur de formes et de couleurs,
Le design sera mon canal, la source de mes ardeurs,
L'art visuel me guide dans mes rêveries,
Entre lignes, entre ombres, mes visions prennent vie.

Parfois, en moi, un besoin d'équilibre se réveille,
Un moment de calme, d'écoute, d'éveil,
La méditation, le yoga, mon souffle comme ami,
Offrant une paix profonde, un instant infini.

Ou encore, la technologie m'attire,
Avec ses algorithmes, ses fils d'avenir,

Les cicatrices du premier amour

J'attendais un éclat, un serment de tendresse,
Un murmure fidèle au creux de ma jeunesse.
Dans tes mots incertains je voyais l'avenir,
Et ton souffle léger me poussait à grandir.

Chaque bus, chaque pas, chaque heure à patienter,
Je les donnais pour toi, sans jamais hésiter.
Ton absence pesait, mais je croyais aux songes,
Je cherchais dans ton cœur l'éclat qui se prolonge.

Quand enfin ton étreinte a brisé mon attente,
Je crus toucher le ciel d'une ivresse brûlante.
Ton corps s'ouvrait au mien comme un champ interdit,
Et je m'y suis perdu, croyant cueillir la vie.

Mais tes yeux, détournés, ne cherchaient pas mon âme,
Ils brûlaient seulement d'un désir sans flamme.
Ton plaisir éphémère était ton seul projet,
Et mes rêves d'amour s'effondraient sous tes traits.

Tu voulais la chaleur, le vertige, la fièvre,
Un instant de pouvoir, une morsure, un glaive.
Et moi, naïf, épris, je voyais l'infini,
Là où tu ne voyais qu'un corps assouvi.

Ce fut pour toi un jeu, une simple aventure,
Un instant à saisir, une brève luxure.
Mais pour moi c'était l'art d'un lien éternel,
Une offrande sacrée, un pacte originel.

Alors vinrent les silences, les faux rendez-vous,
Les regards fuyants, les promesses à genoux.
Et mes mains se tendaient, mais tu fuyais encore,
Ne gardant de mes dons que l'éclat de mon corps.

J'appris dans la douleur la vérité cruelle :
Que l'on peut se donner, pur, d'une ardeur fidèle,
Et trouver en retour le froid de l'indifférence,
L'ombre d'un désir sec, la morsure, l'absence.

Pour toi je fus un corps, une étape, un moment,
Un passage anodin, un souffle, un apaisement.
Mais pour moi, j'étais prêt à bâtir dans la flamme,
Un empire d'amour, un miroir de nos âmes.

De cette trahison je garde la cicatrice,
Le sel des illusions, l'éveil et le supplice.
Mais j'ai su, pas à pas, relever mon regard,
Et j'ai su qu'un vrai feu se nourrit du hasard.

Qu'un amour véritable ne se cherche en vain,
Il naît de deux élans qui cheminent au loin.
Il ne vit pas de chair seule, ni d'un seul désir,
Mais d'un souffle profond qui fait grandir.

Les matins que je n'ai pas vécus

J'ai porté dans mon cœur le poids d'un grand tourment,
Un fils que j'aime tant, mais dont je fus absent.
Je rêvais d'un destin partagé dans l'enfance,
De veiller sur ses jours, d'habiter sa présence.

Je n'ai connu de lui que des moments comptés,
Des soirs trop vite éteints, des matins écartés.
Je voulais son réveil, ses caprices, ses larmes,
Ses élans innocents, ses colères sans armes.

Non pas ce rendez-vous froid d'un week-end imposé,
Mais la garde équitable où l'amour est osé.
Je rêvais d'être au cœur, constant, dans sa lumière,
Un père enraciné dans la vie quotidienne.

Hélas, le temps s'enfuit, et ce lien se défait,
Et mon âme en silence en ressent les regrets.
Car je voulais bâtir au jour le jour la trame,
De ce fil invisible entre un enfant et l'âme.

Je n'ai pas connu, non, la douceur d'un projet,
Où deux êtres unis accueillent un nouveau-né.
Pas de gestes tendres au détour d'une attente,
Pas d'amour partagé dans la joie bienveillante.

La grossesse rêvée m'a glissé sous les doigts,
Et j'ai vu s'écarter ce bonheur, ce pourquoi.
Pas de couple solide, pas de main dans la mienne,
Seulement des silences et des blessures anciennes.

Puis le temps de l'après ne m'a pas davantage
Offert cet autre enfant né d'un doux héritage,
Où l'amour, dans la paix, viendrait se prolonger,
Et fonder une vie qu'on rêve de forger.

Tout cela, je l'avoue, me semble une injustice,
Un vol de ces instants qui nourrissent l'existence.
On m'a pris des matins, des regards, des aveux,
On m'a privé du rôle auquel j'aspirais, pieux.

Et pourtant, malgré tout, je demeure en silence
Un père dont le cœur bat d'une immense évidence :
Mon fils est ma fierté, ma force, mon flambeau,
Le seul vrai testament que j'emporte là-haut.

Car même si la vie m'a volé tant de choses,
Mon amour, lui, jamais, n'a perdu une once.
Et je garde en mes mains, fragiles mais sincères,
Le serment de l'aimer, au-delà de mes pertes.

Les perles de lumière

Sur un tapis de velours noir et argent,
Là où l'ombre s'entrelace au scintillement,
S'étendent des gouttelettes, précieuses et légères,
Comme des joyaux perdus dans une nuit claire.

Elles se posent, délicates, sur une feuille endormie,
Chacune tenant un éclat d'infini.
De minuscules sphères, parfaites et vibrantes,
Des miroirs du monde, secrètes et flottantes.

Dans leur cœur, la lumière trace des chemins,
Des arcs irisés, des reflets lointains.
Le violet se mêle au bleu d'outre-mer,
Un doux spectre de rêves dans l'air.

Sous chaque perle, une ombre ténue,
Un refuge pour des secrets jamais entendus.
Elles tremblent doucement, prêtes à tomber,
Portées par le souffle du vent effleuré.

Les plus petites, à peine visibles à l'œil,
Dansent comme des astres en un étrange deuil.
Les plus grandes, fières de leur éclat rond,
Règnent en silence, comme un fragile don.

La surface, douce comme un miroir vivant,
Renferme des mondes où s'égarent les instants.
Une goutte renferme le ciel qui s'efface,
Une autre garde l'écho d'un fugace éclat.

Je me perds dans cette infinité immobile,
Dans ce théâtre d'eau, discret mais habile.
Chaque perle me rappelle l'éphémère,
La beauté qui naît des choses passagères.

Et tandis que je contemple ce ballet fragile,
Ces perles, à la fois humbles et subtiles,
Me rappellent qu'un monde existe dans chaque détail,
Un univers entier dans un reflet minuscule, cristallin et vital.

Let It Be, murmure d'âme

Dans le voile léger d'une tendre mélodie,
Naît une chanson pure, fragile harmonie.
Ses notes s'élèvent, flottent en doux frissons,
Portant mon cœur las vers de secrètes raisons.

Ignorant les mots, seul le souffle m'emporte,
Un chant qui caresse, et mon âme s'ouvre, forte.
Chaque accord vibrant, telle une clé discrète,
Ouvre un vieux souvenir où le temps s'arrête.

Je pense à cette amie, douce lumière d'âme,
Qui par un tendre geste m'offrit cette flamme,
Un chant de réconfort, un baume sur nos terres,
Une clarté d'espoir dans le silence amer.

Elle m'a fait goûter un monde insoupçonné,
Où la musique vibre en vérité dévoilée.
Rayon dans le ciel chargé d'incertitudes,
Apaisant mes nuits, chassant mes lassitudes.

À chaque écoute, naît une étincelle,
Un feu qui réchauffe la peine éternelle.
« Let it be », doux mantra, aux accents de douceur,
Guérit les blessures, éveille la chaleur.

Encore aujourd'hui, quand ce chant m'enveloppe,
Je reviens en ce temps où l'innocence s'accroche,
Où tout semblait simple, clair comme l'aurore,
Et cette voix guidait mes flots, mon trésor.

Dans l'écho tendre d'une éternelle mélodie,
Je trouve refuge, fragile symphonie.
« Let it be », souffle d'une époque passée,
Un refrain sans fin que nul ne peut briser.

Liberta

Sous les néons blafards d'un entrepôt fané,
Où les heures s'étiraient, spectres abandonnés,
J'aperçus dans la nuit ton éclat singulier,
Un souffle de lumière, un appel à crier.

Les journées s'écoulaient dans la routine amère,
Mais le soir tout brillait, tout devenait lumière.
Les concerts s'élevaient, nos rires en cadence,
Et je chantais sans fin, porté par la transe.

« Liberta » résonnait comme un souffle éclatant,
Sauvage et légère, ivresse d'un instant.
Elle chassait nos peurs, nos doutes effacés,
Et dans la danse folle, je me sentais gracier.

Les souvenirs coulent, perles d'un vieux matin,
Chaque note pourtant me retient au chemin,
Ce temps où l'univers semblait nous appartenir,
Où tout n'était qu'élan, liberté à saisir.

Aujourd'hui, quand le calme étouffe mes ardeurs,
Je souris à ces feux, à ces rêves porteurs,
À l'instant partagé qui brisait les chaînes,
À l'écho d'une ivresse où nos âmes étaient pleines.

Nostalgie parfumée d'une brise d'antan,
Gravée dans ma chair comme un feu éclatant.
Sous le ciel fatigué, jaillit encore en moi
L'éclat d'une lumière, en l'écho de « Liberta ».

Libre et Serein

Pieds nus, je marche, libre et serein,
Sur la terre qui m'accueille, douce, au matin.
À Mezel, je me perds, loin du bruit,
Le sol sous mes pieds, mon esprit qui fuit.

Le sable chaud, la terre battue,
Chaque sensation me rend plus nu.
Doux, rugueux, chaque terrain m'embrasse,
Un lien secret que le monde efface.

J'ai ce désir, marcher sans entrave,
Quand le sol me parle, quand la nature m'ouvre sa cave.
Je me sens libre, je me sens entier,
Le sol est mon ami, mon allié.

Mais parfois, la ville me fait penser,
Aux pavés, aux bitumes, trop durs à effleurer.
Là, je m'arrête, je me dis que non,
Je garde mes pieds protégés du béton.

Mais dans ma tête, un défi se dessine,
Marcher pieds nus, sans que rien ne me devine.
Rebelle, un peu, sur les trottoirs du monde,
Je m'imagine là, où l'inconfort abonde.

Mais pour l'heure, je me contente du calme,
Des chemins tranquilles, loin des drames.
C'est un bonheur simple, un petit cadeau,
De sentir la terre, au fil de mes pas, tout là-haut.

Là où chante l'eau

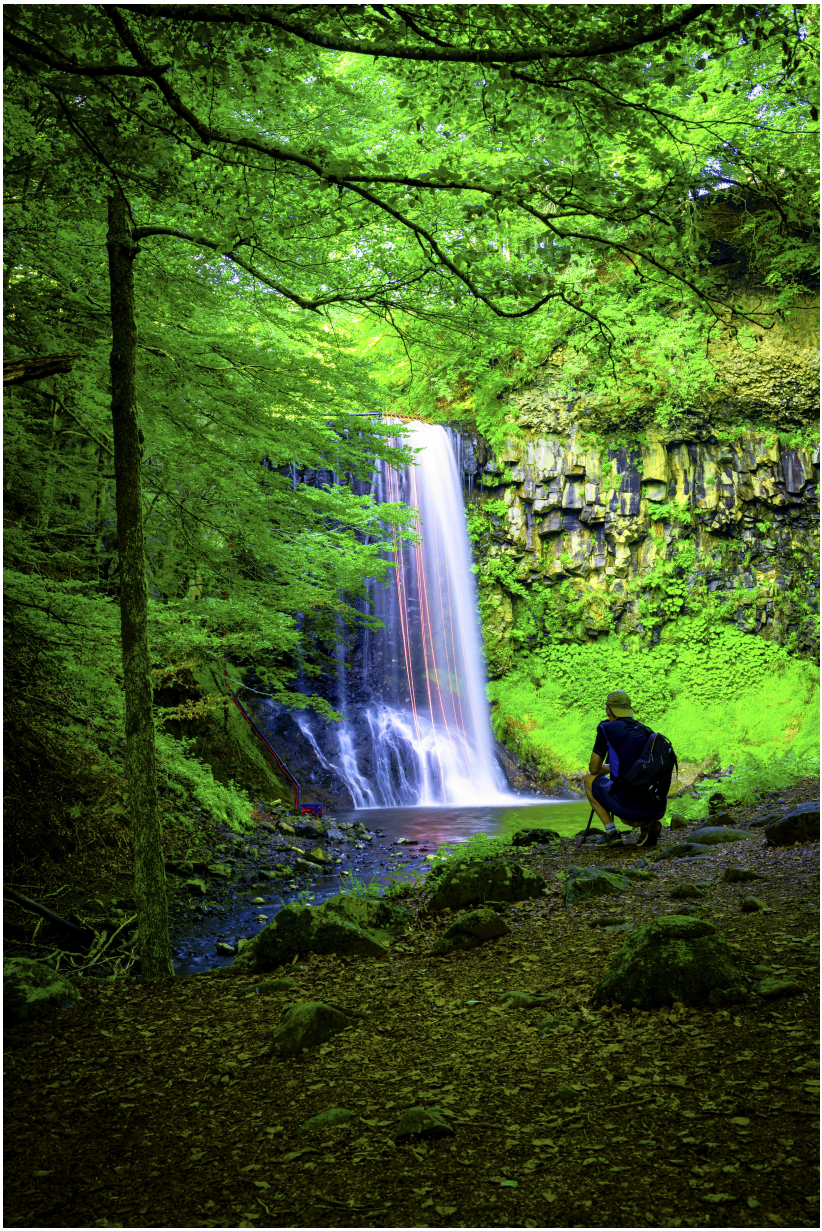
À l'ombre des ramures, dans un écrin vivant,
Un rideau d'eau s'effile en éclats scintillants.
La roche l'accueille, sculptée par les âges,
Gardienne de l'onde et de son doux sillage.

Les branches s'inclinent, tendres baldaquins,
Peignant des dentelles sur l'émeraude du matin.
La lumière s'y glisse en reflets ondoyants,
Effleurant la mousse d'un halo frémissant.

Un homme s'accroupit, humble pèlerin,
Voyageur des bois, égaré dans l'écrin.
Sac au dos, il écoute le chant de l'eau,
Confession murmurée entre roche et roseau.

Les racines enlacent la terre en silence,
Tandis que l'air danse, empreint d'innocence.
Chaque goutte qui tombe, éclat d'infini,
Grave sur la pierre des songes inouïs.

Là, dans ce sanctuaire où la vie s'écoule,
Où le temps suspend ses battements en foule,
La cascade raconte aux âmes égarées
Le secret d'un monde à jamais sacré.



L'Appel des Hauteurs

Au silence des monts s'éclaire un doux refuge,
L'horizon s'y déploie, vaste, calme et sans juge.
Le ciel, dans sa clarté, s'invite au lent matin,
Et caresse de paix l'échine du chemin.

Les volcans endormis, gardiens de la mémoire,
Portent sur leurs sommets la lumière et l'histoire.
La terre y semble sage, immobile et pourtant
Elle respire encore au rythme du présent.

Prendre ainsi de la hauteur, c'est quitter la tempête,
Laisser choir dans les creux l'amertume inquiète.
L'esprit s'y fait plus clair, délivré de son poids,
Comme l'air qui se pose au silence des bois.

Chaque pente est un pas vers l'âme qui s'élève,
Chaque souffle un écho des songes qu'on relève.
Et l'œil, en contemplant l'infini des vallons,
Se dépouille en secret de ses lourds tourbillons.

La lumière descend en nappes souveraines,
Elle embrase les flancs, elle efface les peines.
Dans ce bain d'or tranquille, au sommet apaisé,
Le cœur, pour un instant, se sent réenraciné.

Ô montagne profonde, ô sagesse muette,
Tu portes dans tes flancs une force discrète.
Et celui qui te voit comprend qu'en ton miroir,
L'homme apprend à renaître et s'ouvrir à l'espoir.

Car l’âme, en s’élevant au-dessus de la plaine,
Se défait des remords, des colères, des chaînes.
Elle retrouve en soi, comme un élan premier,
La promesse d’un monde enfin pacifié.

Ainsi, face au couchant, l’horizon se déploie,
Un chant de liberté s’éveille sous les toits.
Et l’homme, dans ce lieu, redécouvre à son tour
Que la paix véritable est le souffle de l’amour.

L'Ascension du Silence

Un souffle venu d'ailleurs caresse mon visage,
Portant en lui le calme, hors du temps, hors du rage.
J'abandonne la terre, ses chaînes et ses luttes,
Pour m'élever léger, là où la paix s'instaure.

Dans l'azur infini, où nul poids ne m'étreint,
Je deviens le vent, messager des destins.
Chaque battement d'ailes dessine un chemin,
Une voie vers l'essence, loin des troubles humains.

Le silence m'enlace, voile d'éternité,
Il berce mes pensées, les purifie, les fait naître.
Là, les peurs s'effacent, les doutes se dissolvent,
Et l'âme se déploie, immense, sans retenue.

Sous mes pieds lointains, la ronde des monts s'efface,
Le monde s'estompe en un fragile espace.
Je suis hors de la course, hors des jours agités,
Dans le creux de l'instant, l'immense vérité.

Le souffle du vent, messager des anciens,
Emporte mes blessures, mes chaînes et mes liens.
Je deviens l'infini, l'écho d'un mystère,
Le murmure sacré d'un cosmos lumière.

Chaque frisson d'air est un rite, un baptême,
Je renais à la vie, au-delà du système.
Le poids de la matière s'allège, se dissout,
Dans cette ascension où tout devient doux.

Au cœur de cet espace, entre ciel et silence,
Je trouve la clarté, la source et la puissance.
Le temps se fait fluide, l'éternel se révèle,
Et je touche enfin l'absolu, le réel.

Je suis l'oiseau libre, porteur d'espérance,
Dans ce vol sacré, je transcende l'errance.
Chaque souffle m'élève, m'unit à l'univers,
Dans la paix infinie, où je deviens lumière.

L'Héritage du Silence

Dans le silence de mon enfance,
Un voile lourd couvrait l'existence,
Mon père, tout en luttes internes,
Un homme perdu dans ses tempêtes.

La dépression, comme un secret enfoui,
Un poids qui ne se disait jamais,
Et moi, jeune cœur sans voix,
Je le voyais se perdre, sans comprendre pourquoi.

Pas de tendresse, pas de mots,
Des silences durs, des non-dits clos,
Je l'aimais pourtant, malgré l'absence,
Malgré la distance, dans son indifférence
.
Un mystère qu'on ose à peine effleurer,
Des questions sans réponses, sans clarté.
Et moi, dans l'ombre de sa douleur,
Cherchant à combler ce vide de mon cœur.

Le temps m'a séparé de lui,
Dans l'adolescence, j'ai fui.
Les promesses brisées, les moments volés,
Je n'ai pas su, je n'ai pas osé.

Aujourd'hui, des regrets, lourds et nombreux,
Les souvenirs s'effritent, silencieux.
Je n'ai pas su, je n'ai pas eu ce courage,
De lui offrir l'amour au passage.

Mon fils, aujourd'hui, je t'élève,
Pour que tu connaisses la tendresse sans trêve.
Je veux briser le silence, lui offrir la parole,
Pour que jamais, dans ton cœur, le doute ne décolle.

Ne répétons pas les erreurs du passé,
Je veux que tu saches tout ce que j'ai caché.
Que malgré tout, même dans l'ombre, il y a de l'amour,
Même derrière la souffrance, il y a de l'amour.

Ne laisse pas son combat te rendre amer,
Il t'aime, même quand la lumière se perd.
Il faut que tu comprennes, sans jugement ni peur,
Que l'amour dépasse la douleur.

Ainsi, je porte ce poids lourd,
L'héritage d'un homme que je n'ai jamais pu comprendre tout à fait,
Mais je choisis d'aller de l'avant,
De donner à mon fils ce que je n'ai pas eu,
De briser ce silence que mon père a laissé,
Pour offrir à mon fils un amour sans failles, sans clivage.
Et même dans les heures les plus sombres,
Quand le whisky cache la douleur de l'âme,
Je sais qu'un jour, tu verras clair,
Dans cette histoire tissée de larmes et d'espoirs.
Et je serai là pour toi, toujours,
Pour que tu comprennes, sans crainte,
Que la vie est faite de luttes et de faiblesses,
Mais qu'en tout, il y a encore de la tendresse.

L'Intelligence en Question

Peut-on dire qu'un homme est plus sage qu'un autre être,
Quand l'âme s'élève là où le corps sait naître ?
L'homme forge ses mondes, ses lois, ses inventions,
Mais connaît-il vraiment la voix de ses passions ?

Il parle, il écrit, bâtit de grands châteaux,
Capturant le ciel dans des livres et des mots.
Mais souvent son regard fuit son propre miroir,
Ignorant les mystères nichés dans le noir.

L'animal, sans verbe, vit en un doux silence,
Tisse ses savoirs, ses gestes, avec patience.
Le corbeau rusé crée, le dauphin chante en liesse,
La ruche palpite en sagesse et en promesses.

Ils ne bâtissent pas des empires d'acier,
Mais ils comprennent l'âme et ses fragiles clés.
Le castor d'un barrage, l'abeille dans son vol,

Chantent l'intelligence qui s'écoule, qui s'envole.
La vraie grandeur n'est pas dans la parole vide,
Ni dans la conquête ou le trône qu'on décide,
Mais dans la tendresse où l'autre est reconnu,
Dans l'écho sincère d'un lien jamais rompu.
Alors, qu'est-ce que l'esprit, cette étincelle vive ?

Un don de raison, ou la force qui dérive
Vers l'humilité profonde et la douce écoute,
Vers ce souffle commun qui jamais ne s'écroute ?

Peut-être faut-il cesser cette vaine mesure,
Pour voir dans chaque être une sagesse pure.
Humain, bête, essence, sous un même ciel bleu,
Tous porteurs d'intelligence au-delà des mots.

L'Intérieur Sombre d'Hulk

Je suis ce lac paisible aux eaux calmes et lisses,
Où danse en surface un fragile caprice.
Mon âme se déploie en vastes horizons,
Portant le silence et ses précautions.

J'accueille sans fureur les faiblesses humaines,
Pardonne leurs erreurs, leurs douleurs anciennes,
Je suis l'ombre douce, la voix qui comprend,
Le refuge discret d'un cœur apaisant.

Mais sous ce miroir calme, sous ce bleu profond,
Là où la lumière se perd sans un son,
Se cache une bête aux griffes affûtées,
Un colosse sourd à la paix blessée.

C'est Hulk, ce géant au souffle incendiaire,
Prêt à dévaster, à briser la terre.
Dans le silence feutré de ma nuit intime,
Il guette le mensonge, la moindre abîme.

Je supporte, je plie, je me fais imperceptible,
Mais chaque trahison creuse l'invisible,
Une fissure lente dans le roc de mon être,
Un craquement sourd que nul ne peut connaître.

Ce calme n'est qu'une fragile illusion,
Un voile de brume au seuil de l'explosion.
Car la colère sourd, volcan en sommeil,
Qui menace d'engloutir tout ce que je veille.

Je suis la brise avant l'ouragan furieux,
Le souffle léger aux accents mélancoliques,
Mais au creux de ce calme, grondent les orages,
Et la mer intérieure se brise en naufrage.

Je lutte sans cesse contre ce gouffre obscur,
Pour ne pas sombrer dans ce vide impur.
Mais plus on me blesse, plus grand devient le feu,
Et la bête s'éveille, prête à tout feu.

Je suis l'homme aux gestes doux, à la voix posée,
Mais au fond de mes entrailles, un cri déchaîné,
Une tempête sourde, un grondement ancien,
Prêt à tout ravager, à briser les liens.

Ne pousse pas l'âme au-delà de ses murailles,
Où tout devient chaos, où la raison s'enraille.
Car alors surgira la bête terrible,
Et le calme s'effacera sous l'impitoyable.

Tant que je retiens le feu dans ma poitrine,
Je suis l'homme serein, sous l'écorce fine.
Mais quand éclate l'orage, nul ne peut prévoir,
La dévastation d'un cœur devenu noir.

L’Odyssée des Âmes

Sous l’immense horizon s’ouvrent des routes claires,
Où l’écume du temps enlace les paupières.
Les voiles se déploient comme un souffle nouveau,
Et l’océan s’incline au passage des flots.

Partir, c’est abolir les frontières du doute,
C’est offrir son silence au mystère des routes.
Chaque vague qui monte efface un souvenir,
Et l’esprit se déleste en osant s’éblouir.

Le ciel, vaste témoin des songes et des larmes,
Verse au cœur du marin sa promesse et ses armes.
Les nuages s’ouvrant sur des pans lumineux,
Font naître des jardins suspendus dans les cieux.

Le vent chante au mât haut des hymnes d’espérance,
Et l’écume au sillage invente la cadence.
Tout devient mouvement, tout devient horizon,
Et le temps se dissout dans l’éternel frisson.

Mais le vrai grand voyage, au-delà des rivages,
Se déploie dans l’esprit, au creux de ses images.
Car voguer, c’est plonger au centre de son être,
Explorer ses abîmes, et s’y laisser renaître.

On quitte un port de chair, on gagne un port d’âme,
On suit la voix du large où brûle une autre flamme.
Chaque mer traversée devient une leçon,
Chaque étoile une voie, chaque nuit un pardon.

Et quand la solitude en son manteau s'installe,
Elle n'est plus vertige, elle devient cathédrale.
On y goûte en secret la paix de l'infini,
Où l'homme se confond avec l'aube et la nuit.

Ainsi, le voyageur, porté par son errance,
Découvre que partir, c'est revenir en transe.
Ce que cherche son pas, son cœur l'avait déjà,
Mais il fallait l'épreuve et la mer pour cela.

Ô voyage éternel, évasion salutaire,
Tu rappelles à l'humain que son monde est plus clair
Lorsqu'il ose briser les barreaux du présent,
Et marcher vers la vie d'un pas grand et vivant.

Car au bout du chemin, ce n'est pas une rive,
Ni l'or d'un continent que son désir avive,
Mais un éclat plus pur, un miroir de cristal :
L'homme enfin réconcilié, debout dans le total.

L'Ombre du Désespoir

Mon père parfois parlait de fuir la vie amère,
D'abandonner ce monde aux griffes de la misère.
Mais dans ses silences, sourdait l'ombre cachée,
D'un désir de néant qu'il se refusait de nommer.

Quand il taisait sa peine, c'était pour s'isoler,
Portant seul le fardeau que nul ne pouvait briser.
Chaque absence de ses mots alourdissait mon cœur,
Et je courais, tremblant, à l'écho de sa douleur.

Franchir portes et volets, scruter la moindre trace,
Cherchant un souffle, un geste, une étincelle d'espace.
Devant ses démons, je luttais, dans le silence,
Tandis que le vide creusait sa sombre absence.

Avec mon fils, fragile, je protégeais son rêve,
D'un futur sans cicatrices, où l'innocence s'élève.
Je craignais chaque pas, chaque ombre, chaque instant,
Redoutant l'image d'un père brisé, tombant.

Mais toujours, je taisais la vérité qui déchire,
Préservant l'enfance, ses douces chimères.
Ce poids sur mes épaules, ce combat silencieux,
Face à un père naufragé, perdu dans ses adieux.

L'empreinte des ailes

J'ai vu des cages lourdes, prisons de métal froid,
Où s'entassaient des vies, noyées dans le désarroi.
Des plumes éparses, des corps en murmure,
Des poulets condamnés à l'ombre, sans avenir sûr.

À travers ces barreaux, un regard s'est levé,
Un battement d'ailes, un dernier cri brisé.
Suspendus à l'envers, figés dans leur destin,
Le temps se dérobe, l'espoir meurt sans lendemain.

Les prières s'élèvent, dans un souffle vain,
La lame tranche nette, et rougit le chemin.
Même dans la mort, une vie s'agite encore,
La chair frissonne, dernière onde, dernier effort.

Dans l'usine glacée où le métal se meut,
Les machines dévorent ce qui fut, ce qui pleure.
Une lame implacable arrache l'oubli,
Un couperet s'abat, et le temps se refroidit.

L'odeur âcre s'insinue, ronge chaque pore,
Cette haleine de mort, ce lourd funeste sort.
Je rentrais chez moi, mais l'âme en tumulte,
Portant le poids de vies brisées, insultes.

Un regret profond, une douleur muette,
Pour ces âmes offertes, sans lutte, sans conquête.
J'ai fait ce travail, ce geste sans détour,
Mais il m'a marqué, gravé pour toujours.

L’Ombre du Gentil

On m’a dit : « Sois sincère, sois bon, reste entier,
Apprends à tout donner sans jamais tout lier.
Offre ton cœur ouvert, sois la lumière douce,
Un refuge, un ami, que l’on garde et repousse. »

Alors j’ai tendu l’âme au bord de mes deux mains,
Et porté des chagrins, soulagé des matins.
J’ai veillé dans l’ombre aux douleurs sans retour,
Allumé des éclats pour éteindre les jours.

J’ai bercé des silences, consolé des blessures,
Chauffé des cœurs glacés d’un feu sans armure.
Mais dans tous ces regards que j’ai voulu captifs,
Jamais je n’étais l’homme aux gestes définitifs.

Je n’étais que l’abri, jamais l’ouragan tendre,
L’épaule du passage, pas celle qu’on veut prendre.
Trop discret, trop sincère, trop simple, trop lisse,
Un écho qu’on oublie sitôt que l’on s’enlise.

On disait : « Ne change, reste vrai, reste grand,
Tu es beau d’être juste, honnête et bienveillant. »
Mais à quoi bon l’élan d’un cœur prêt à chérir,
Si nul ne le désire au-delà du sourire ?

J’ai vu l’amour danser dans des yeux enflammés,
Mais jamais pour mes traits, jamais pour mes pensées.
Je n’étais que le vent, que l’ombre en filigrane,
Le second rôle usé d’une pièce profane.

Je suis resté le fond derrière chaque tableau,
Le silence loyal qui soutient sans un mot.
Et quand tombent les rires, que la nuit se referme,
Je n'ai pour compagnie que le vide et la ferme.

Car au bout du chemin, en tournant le miroir,
Je vois l'homme debout, mais sans aucun espoir.
Celui qu'on a aimé… pour ce qu'il apportait,
Mais qu'on n'a jamais vu pour ce qu'il était.

L'Écho de mes Émotions

Je suis ce miroir aux reflets incertains,
Un temple fragile où dansent les destins.
Mon cœur vaste océan, tantôt calme, tantôt fou,
Soupire et se déchaîne aux vents fous des rendez-vous.

Âme haute en éclat, à l'ombre d'une douleur,
Je capte les tempêtes, j'absorbe les couleurs,
Chaque larme qui tombe, chaque rire qui éclate,
Résonne dans ma chair, comme une éternelle échappée.

Empathie aiguë, flamme vive et brûlante,
Je porte sur mes flancs la souffrance des vivants.
Les cris silencieux m'enchaînent à leur prison,
Je deviens le reflet de leur fragile raison.

Trop de bruits, trop de lumières, mon être chancelle,
Comme un roseau plié sous l'orage cruel.
Je ploie mais ne romps, je cherche le silence,
Un havre, un refuge où fleurit la délivrance.

Créatif, je m'élance dans des mondes secrets,
L'esprit en constellation, le cœur comme un projet.
Mes pas sont guidés par une étoile intérieure,
Un feu doux qui éclaire mes choix et mes humeurs.

Mais ce don si fragile est aussi un fardeau,
Un manteau lourd à porter sous un ciel trop haut.
L'excès de sensibilité devient océan,
Où je me noie parfois, cherchant un port aimant.

La solitude, compagne à l'ombre persistante,
Glisse en silence, danse, et m'enlace en errante.
Elle me pousse à trouver la paix et les limites,
À bâtir des remparts contre les tempêtes impétueuses.

Je parle, je confie, j'ouvre la fenêtre au vent,
Pour que l'âme s'allège et trouve son apaisement.
Car même le cœur tendre, fragile et vibrant,
Doit savoir parfois poser le voile du temps.

Je suis celui qui sent trop, qui aime en profondeur,
Luttant avec lui-même au cœur de ses douleurs.
Et dans ce tumulte où vibrent mes passions,
Je cherche la lumière, l'écho de l'harmonie, la raison.

HPE, essence douce, force et vulnérabilité,
Un monde à part entière, un cri d'humanité.
Je suis ce souffle vivant, ce frisson de vérité,
En quête d'équilibre, d'amour et de clarté.

L'Écho des Ailes

Sous le voile léger d'un souffle discret,
Dans l'immense danse où le temps s'arrête,
Une frêle vibration, un murmure de vie,
Tisse en silence les fils de l'infini.

Un battement d'ailes, invisible secret,
Chamboule l'univers, déploie ses attraits.
Comme un souffle à peine, une onde qui s'élève,
Elle fait éclore l'espoir et les rêves.

Ce fragile frémissement, germe incertain,
Trace un sillage au-delà du destin.
Chaque geste, chaque choix, chaque regard posé,
Renaît en un écho, un monde insoupçonné.

Ainsi, tel ce papillon aux ailes de soie,
Nous portons en nous la force et la joie.
Un battement léger, un simple frisson,
Peut ouvrir la porte d'une autre saison.

Dans ce bal mystérieux où l'ordre se mêle,
Le chaos naît d'une vibration si belle.
L'effet papillon, énigme du voyage,
Rappelle que tout naît d'un doux présage.

Chaque instant porté par ce souffle divin,
Éveille en nous l'écho d'un destin,
Où chaque vie, fragile et lumineuse,
Dessine l'invisible toile précieuse.

L'Écho d'un Rêve Brisé

Elle savait que je l'aimais, elle me laissa croire,
Par des mots si tendres, tissant un doux miroir.
Des promesses d'enfants, d'un avenir partagé,
J'ai cru que l'espoir pouvait tout changer, tout sauver.

Ses paroles m'ont nourri, ravivant mon cœur,
Lumière dans l'ombre, éclat pur du bonheur.
J'ai cru que l'amour naissait dans ses serments,
Que ses rêves d'avenir seraient nos fondements.

Pourtant, elle s'éloignait, cherchant ailleurs sa voie,
Laissant mes rêves fragiles s'effriter sous ses doigts.
Mes ailes se sont déchirées dans ce souffle fané,
L'incertitude grandissait, douleur voilée, dissimulée.

Elle parlait de rires, de tendres caresses,
Moi, je voyais nos vies unies dans l'ivresse.
Mais ce monde était fait d'ombres et d'illusions,
Un mirage doux-amer, un cruel abandon.

Je me suis noyé dans cette mer de douceur,
Quand tout s'est brisé, il ne resta que douleur.
Elle savait que je l'aimais, mais ne répondit pas,
Laissant l'amour s'éteindre en fumée, sans éclat.

Je l'aimerai toujours, malgré cette blessure,
Mais l'espoir m'a tué, éteint toute lueur.
Elle m'a fait renaître pour mieux me laisser seul,
Perdu dans les ruines d'un rêve sans accueil.

L’amour fut illusion, les enfants un écho,
Un murmure fragile que je saisis trop tôt.
Je reste avec ma peine, immense et infinie,
Seul face à l’absence, à ma douleur ravie.

L'Éclat des Instants Partagés

Dans le miroir de ses yeux, brillait un feu si doux,
Un éclat furtif, léger, que je garde en moi, en nous.
Son sourire, tel un astre au milieu de la nuit,
Illuminait mes jours, chassant toute fuite.

Simple était sa grâce, sans artifice ni masque,
Même derrière ses verres, elle brillait sans tâche.
Son regard, profond fleuve, mêlait force et tendresse,
M'enlaçait sans un mot, m'offrait sa sagesse.

Chaque geste, chaque rire, étaient doux enchantements,
Nos cœurs se reconnaissaient au-delà du temps.
Et soudain, dans un souffle, j'ai saisi le présent,
Un baiser offert sans peur, un moment éclatant.

C'était là, sans détour, l'évidence qui s'éveille,
Nos âmes se frôlant, s'unissaient sans veille.
Plus de doute, plus de peur, juste la paix qui s'installe,
Un bonheur suspendu, fragile, mais idéal.

Elle fut plus qu'une muse, une lumière au soir,
Son humour, sa douceur ont gravé mon histoire.
Dans ce modeste abri, nos âmes s'entrelacèrent,
Un foyer sans faste, mais d'une richesse claire.

La nuit posa ses voiles sur nos corps qui se cherchent,
Sans promesses, sans fards, juste le bonheur qui s'ouvre.
Le temps s'égrenait, doux, entre rires et repas,
Où chaque instant vécu devenait un éclat.

Je l'ai vue porter ses douleurs comme un lourd fardeau,
Sa poitrine en silence pleurait sans écho.
Moi, je voulais qu'elle sache un refuge et la paix,
Loin des ombres d'hier, loin des regrets muets.

Elle vit, elle avance, a tracé son sentier,
Moi, je porte en secret ce poids à jamais lié.
Mais dans cette histoire, au-delà des douleurs,
J'ai connu le bonheur, j'ai vécu la couleur.

Regret parfois m'effleure, douce et amère plainte,
De ce qui n'a pu être, d'une page sans étreinte.
Pourtant je garde en moi l'éclat d'un amour vrai,
Un trésor ineffaçable que le temps ne tue jamais.

J'ai aimé, j'ai vécu, dans ce tendre éclat,
Une flamme immortelle qu'elle seule m'a donnée.
Le fardeau des fautes, la mémoire des jours,
Ne ternissent pas l'éclat d'un bonheur pour toujours.

Ainsi je marche encore, chargé de souvenirs,
Mais riche de cet instant que nul vent ne peut fuir,
Car vivre a un prix, une trace infinie,
Le bonheur d'avoir aimé, et d'avoir été uni.

L'Éclat d'un Instant

Dans le cadre figé, un éclat de bonheur,
Un sourire partagé qui réchauffe les cœurs.
Deux âmes en lumière, enlacées tendrement,
Capturant le temps dans un doux firmament.

Elle, radieuse, un collier d'étoiles scintillant,
Son regard lumineux, son rire éclatant.
Sa main délicate posée avec douceur,
Offre à l'instant une touche de candeur.

Lui, confiant, un pull aux couleurs de soleil,
Le jaune rayonne, un détail sans pareil.
Son sourire sincère, empreint de malice,
Rend la scène vivante, empreinte de délices.

Un mur blanc discret, témoin de cet échange,
L'arrière-plan s'efface, le moment s'arrange.
Car tout l'univers semble se concentrer,
Sur ces deux visages d'amour enlacés.

La photo murmure des histoires à deviner,
D'une complicité qu'on ne peut feindre ou cacher.
Un instant si simple, pourtant si précieux,
Un fragment de vie qui émeut tous les yeux.

Chaleur et tendresse dans ce cadre captif,
Deux cœurs qui battent à l'unisson, vifs.
Et nous, spectateurs, touchés par leur flamme,
Voyons dans cet instant un trésor pour l'âme.

L'Équilibre des Contrastes

Sous l'ombre légère d'une lumière tamisée,
Elle dévoile une force à la fois douce et osée.
Le noir élégant d'une veste entrouverte,
Révèle un écrin de dentelle, une audace offerte.

Sur sa peau, un message inscrit à l'encre éternelle,
"Story and Love" dans une calligraphie rebelle.
Chaque mot, chaque courbe est une promesse,
Une histoire murmurée dans une tendre ivresse.

Ses lèvres, d'un rouge discret mais affirmé,
Semblent prêtes à dévoiler des secrets enflammés.
Son regard, tourné, fuyant l'instant présent,
Portent une douceur qui trouble, un feu incessant.

La provocation n'est pas un cri mais un murmure,
Un jeu d'attentes, une tension qui perdure.
Elle danse sur le fil entre retenue et ardeur,
Un mélange parfait de mystère et de ferveur.

Dans l'aura subtile de son port altier,
Se cache une reine, une femme singulière.
Elle n'a pas besoin de parures éclatantes,
Sa simple présence suffit à envoûter l'instant.

L’Éveil du Nénuphar

Dans le souffle alangui d’un matin sans clameur,
L’étang dort sous un ciel aux lueurs sans chaleur.
Un voile de silence effleure les ramures,
Tandis que l’eau respire en lentes courbatures.

Les feuilles, larges mains aux teintes de brouillard,
Flottent, calmes témoins d’un monde sans regard.
Et là, dans le cristal du miroir immobile,
Un nénuphar s’élève en silence fragile.

Son cœur violemment teint d’améthyste pure
Chante un rêve discret, sans éclat, sans murmure.
Chaque pétale offre, au soleil incertain,
Le frisson retenu d’un espoir clandestin.

Elle n’ose l’aurore, elle en frôle le seuil,
Tendue comme une prière au bord du recueil.
Fragile mais debout, elle brave l’espace,
Et s’incline au matin avec lenteur et grâce.

Ses racines s’enfoncent aux confins de la vase,
Là où la nuit s’accroche et les silences s’écrasent.
Mais son âme s’élance, aérienne, vers le jour,
En quête d’un regard, d’un soupir, d’un amour.

Peut-être est-ce un désir qu’elle ne sait nommer,
Ou le besoin profond de simplement briller.
Ainsi s’ouvre la fleur, suspendue dans le temps,
Offrant, dans un éclat, son dernier firmament.

Entre l’eau et le ciel, elle devient lumière,
Un souffle, une caresse, une forme éphémère.
Et dans ce bref instant, tout semble s’apaiser,
Comme si l’univers venait de s’incliner.

L’écho des murs oubliés

Devant la fenêtre, elle se tient immobile,
Le manoir l'entoure, sombre et fragile,
La lumière caresse sa robe noire,
Un contraste parfait dans ce vieux grimoire.

Les murs écaillés, témoins du passé,
Murmurent des secrets qu'elle cherche à percer,
Chaque fissure, une histoire enfouie,
Chaque ombre, une âme endormie.

Elle regarde dehors, le regard flottant,
Entre les barreaux tordus par le temps,
Se demande-t-elle qui a vécu ici ?
Ou bien pourquoi ce lieu respire l'oubli ?

Les toiles d'araignée dansent aux coins,
Comme des veuves gardiennes d’un destin,
Elle songe à ces vies, éphémères et brisées,
Aux rires éteints dans les couloirs désertés.

Pourquoi suis-je venue ? murmure son esprit,
Est-ce la nostalgie, ou l’appel d’un défi ?
Elle ressent la solitude, la douceur du néant,
Mais aussi l’espoir d’un renouveau imminent.

Sa main effleure la pierre froide et dure,
Comme pour capter une ancienne blessure,
Elle imagine des bals, des rires, des chants,
Des nuits illuminées par le temps d’antan.

Mais ici, tout s'efface, tout s'effondre,
Les feuilles mortes, sous ses talons, répondent,
Elles lui rappellent que tout revient à la poussière,
Même les rêves sculptés dans la lumière.

Pourtant, dans ses yeux, une étincelle demeure,
Un reflet d'évasion, une promesse intérieure,
Elle quittera cet endroit, mais emportera,
L'étrange beauté que ce silence lui aura offert là.

L'écho tendre d'un rêve inabouti

Dans l'ombre douce où se perd un songe inachevé,
Mon cœur porte en silence un désir secret,
Celui de toucher l'onde où la vie s'éveille,
De sentir sur ma peau ce souffle, cette veille.

Être plus qu'un témoin dans l'ombre du passage,
Plonger dans l'instant vif, dans ce tendre mirage,
Partager la promesse d'un futur éclat,
Cocon tissé d'amour, de regards, de pas.

Chaque coup de vie, chaque geste invisible,
Est un lien fragile, une danse indicible,
Que j'aurais voulu vivre, cœur battant à l'unisson,
Dans la lumière douce d'une même saison.

Mais la vie a fermé ses portes sans un mot,
Et dans ce silence résonne un écho,
Celui d'un regret, d'un manque indicible,
D'une absence douce, d'un rêve inaccessible.

Pourtant, père je suis, au-delà des frontières,
D'un rôle imparfait, d'un amour sincère,
Car aimer, c'est bâtir au creux de chaque jour
Une présence fidèle, un infini amour.

Ce rêve non vécu, cette tendre mélancolie,
Sont la part de moi que jamais je n'oublie,
Ombre délicate au fond de mon être,
Témoin d'un espoir qui jamais ne s'arrête.

Et si je ne peux pas saisir ce doux instant,
Je célèbre en silence l'essence du vivant,
Car être père, c'est aussi savoir chérir
Les liens invisibles qui font grandir.

L'élégance du mystère, le masque et l'éclat

Sous un voile d'ébène, deux oreilles dressées,
Le masque noir, velours, cache une âme enflammée,
Et pourtant, des yeux vifs, l'éclat de leur éclat,
Révèlent la malice d'une muse enchantée.

Le corset en dentelle, un jardin de détails,
Dévoile en transparence des secrets raffinés,
Tandis que la plume noire, tel un éventail,
Danse entre ses doigts rouges, audace incarnée.

La posture espiègle, un sourire éclatant,
Lèvres peintes de feu, promesse de folie,
Elle joue avec l'ombre, entre douceurs et vents,
Femme libre et sauvage, diva sans compromis
.
La lumière caresse sa peau d'albâtre clair,
Chaque courbe sculptée par le regard du ciel,
Et l'arrière-plan sage, drapé simple et austère,
Contraste avec la flamme d'un être irréel.

Ô silhouette vive, créature de l'instant,
Tu portes la magie dans chaque mouvement,
Entre rêve et désir, entre ombre et lumière,
Tu fais vibrer le monde d'une grâce fière.

L'éternel miroir de l'amour et du vide

L'amour n'est qu'un éclat, un feu dans la nuit sombre,
Un éclaireur fragile au bord d'un vaste nombre.
On croit tenir la flamme et l'âme nous répond,
Mais l'ombre se referme et consume ce don.

Car l'autre est un miroir où s'égare l'attente,
Il reflète nos peurs, il trahit l'espérance.
On tend tout notre être, on se livre à nu,
Mais l'écho se dissout, et le vide est revenu.

Alors l'esprit s'interroge : à quoi bon ces chaînes,
Ces serments effacés qui nourrissent la peine ?
N'est-ce pas notre cœur qui façonne ce leurre,
Et projette en autrui sa propre lueur ?

L'éternel recommence, et l'histoire s'épuise,
Toujours le même cercle où la blessure attise.
On s'use à désirer ce qui fuit en chemin,
On s'use à retenir ce qui n'a pas de fin.

Pourtant, dans ce naufrage éclôt une leçon :
Nul ne peut posséder la source des saisons.
L'amour est une épreuve, un passage, un éclat,
Qui révèle en l'humain le gouffre où il se bat.

Et peut-être qu'aimer, malgré l'amer tourment,
N'est pas chercher l'autre, mais se trouver soi-même.
Dans l'abîme des pleurs, sous le poids du destin,
Brille un sens invisible : être feu du chemin.

L’éternel recommencement du chevalier brisé

Sous l’ombre d’un fauteuil, le justicier se penche,
Le masque sur son front n’est qu’une armure éteinte.
Son ventre alourdi ploie sous le poids des ans,
Et sa main lasse étreint la bière du néant.

Héros brisé d’hier, martyr de ses victoires,
Il a tout combattu, mais toujours sans mémoire.
Les mêmes cris reviennent, les mêmes pleurs d’enfants,
Toujours les mêmes maux, les mêmes combattants.

Il a fait de son mieux, sans répit, sans repos,
Son sang nourrit la nuit, son corps porte les maux.
Pourtant à quoi bon vivre en soldat condamné,
Quand l’aube et le désastre ont la même clarté ?

Les visages du mal changent, mais se ressemblent,
À chaque ennemi mort, mille autres se rassemblent.
La ville ingrate dort, puis s’éveille au tourment,
Toujours le même cercle, un supplice éternellement.

Alors son masque pèse, et son âme s’effrite,
Sa grandeur se dissout dans une bière maudite.
Et l’homme sous le mythe, écrasé de douleurs,
Se demande pourquoi raviver tant d’ardeurs.

Car le temps se referme en spirales funèbres,
Le héros est captif d’un destin qui s’achève.
Et Gotham, dans sa nuit, répète sans raison :
La victoire est un leurre, et l’échec, la prison.

L'éternité au détour d'une rue

L'éternité au détour d'une rue
Dans cette rue pavée où le temps semble suspendu,
Deux âmes avancent, côte à côte, sans hâte.
Elle, vêtue de fleurs, coiffée d'un chapeau large,

Lui, silhouette simple, marchant dans sa vérité nue.
Devant eux, un menu de promesses éphémères,
Du pain, des saveurs, des prix inscrits à la craie.

Mais derrière ces mots, un parfum de lumière,
Celui des instants partagés qu'aucune affiche n'efface jamais.
Ils ne regardent pas seulement la nourriture offerte,
Mais l'avenir qui s'ouvre, discret, entre leurs pas.

Chaque pavé, chaque lampadaire, chaque ombre muette,
Est témoin d'une histoire qui doucement se tisse là.
Le monde s'agite au loin, flou et indifférent,

Eux s'arrêtent, hésitent, murmurent un choix banal.
Pourtant dans la simplicité, il y a l'éclat présent :
L'amour se cache dans l'ordinaire, et c'est là son idéal.

Les P'tits Prix
LES CROQ'PAPA
4,00
LE PTIT PAPA
BURGER
5,40
MENU
ENPANT
7.50
OFFRE
12.25 4NS
dès 9,90

Ma Naissance, Ma Première Mort

Un jour d'août m'a vu naître, en silence,
Sous un ciel voilé, loin des clartés d'espérance.
Ce fut un jeudi, aux heures encore dormantes,
Quand la vie me frôla d'ombres hésitantes.

Avant d'ouvrir mes yeux à ce vaste mystère,
Je luttais pour l'air, prisonnier d'un enfer,
Le liquide m'enlaçait, froid manteau oppressant,
Un souffle dérobé, un corps vacillant.

À peine né, déjà aux portes du néant,
Ma fragile existence semblait si incertaine.
Pourtant, la vie, cruelle mais farouche alliée,
Me tint en ses bras, loin de l'éternité.

Un mois solitaire, dans un sanctuaire froid,
Sans caresses ni voix, bercé par un silence sourd.
Chaque instant était un combat pour survivre,
Chaque respiration un combat contre le vide.

Le froid glissait sur ma peau, fine et rougeâtre,
Comme une brûlure ancienne, une marque qui éclate.
Mais dans ce désert d'ombres et de souffrance,
Ma volonté, ténue, tissait sa naissance.

Puis vint le fracas sourd d'une autre bataille,
L'asthme mordait mon souffle, paralysait mes ailes.
Chaque effort était un gouffre où je tombais,
Chaque émotion un poids qui m'étouffait.

On me disait fragile, doux cachet d'aspirine,
Image étrange, reflet d'une douleur divine,
Marque d'un enfant que le temps n'a pas brisé,
Un symbole d'une force encore à révéler.

Longtemps, ce miroir m'a renvoyé l'écho
D'un être blessé, flottant dans les flots,
Mais j'ai appris à dénouer ce nœud profond,
À faire de ma faiblesse un chant, un horizon.

Dans la solitude où la douleur s'installe,
J'ai forgé ma paix, dompté mes tempêtes fatales.
Les épreuves, sévères, ont sculpté mon âme,
Les combats ont nourri la flamme qui m'enflamme.

Chaque cicatrice est un poème de vie,
Chaque doute un pas vers une vérité infinie.
Le chemin fut ardu, parsemé d'ombres épaisses,
Mais chaque nuit a fait grandir ma tendresse.

Je suis l'enfant né d'une mort effleurée,
Celui qui a survécu aux cendres du passé,
Qui porte en lui l'ombre et la lumière mêlées,
Et avance, debout, vers des jours apaisés.

Ma Religion la spiritualité

Je suis né avec la foi, l'âme pleine de lumière,
Pensant que la religion portait l'univers entier,
Un chemin tracé de morale et de bienveillance,
Où chaque question était un acte de patience.

Les récits sacrés, les histoires de l'au-delà,
Me semblaient être la vérité, un mystère tout droit,
Des anges, des démons, un paradis doré,
Où l'amour et la tolérance se fondaient dans la clarté.

Mais au fil du temps, la vérité a changé,
Ma foi s'est délitée, lentement, comme un mirage effacé.
La tolérance, la bonté, ces vertus promises,
Se sont éclipsées dans des dogmes et des prémisses.

La religion m'a menti, cachant sa vraie face,
Sous des masques d'amour, un monde de menace.
Je vois les murs se dresser, la haine s'instaurer,
Et je réalise que le ciel n'est qu'un leurre à plier.

Quand je m'en irai, je n'aurai plus de repères,
Le paradis ne m'attend pas, ni l'enfer amer.
Ce que je croyais éternel, un espace divin,
Ne sera qu'un souvenir effacé par le destin.

Et dans cette fin, je trouverai la paix,
Un calme intérieur, loin des chaînes du passé.
Peu importe où mon corps reposera,
Qu'il soit brûlé, enterré, là où il se taira.

Ma conscience s'éteindra, loin de ce monde de tourments,
Sans regret, sans jugement, juste un souffle apaisant.
A vous, ma famille, qui pleurerez peut-être en silence,
Je n'aurai plus la force de penser à vos souffrances.

Alors à toi, mon fils, fais ce que tu ressens,
Le choix t'appartient, sois fidèle à ton instant.
Car ma vérité, c'est la paix intérieure que je cherche,
Et qu'après ma fin, ce sera ton propre voyage qui s'éclaire.

La spiritualité, pour moi, c'est la tranquillité d'esprit,
Ne cherche pas un dieu, mais la paix dans tes nuits.
Vis ta vie, fais les choix qui te soulageront,
Car à la fin, c'est toi seul qui te trouveras ton horizon.

Malaise dans la Nuit

Je me souviens d'un jour, lourd, empli de souffrance,
Où l'ombre s'abattit sur notre existence.
Les voix se sont élevées, brûlantes de colère,
Deux âmes en tempête, brisées par l'hiver.

Un mal sourd se mêlait à l'âcre douleur,
Épilepsie et vin, un cruel enchaînement d'horreur.
Sous le poids des tourments, il sombra sans un cri,
Dans le silence froid d'une nuit qui s'enfuit.

Mon fils, innocent, blotti loin du tumulte,
Dans sa chambre isolée, où la peur s'adulte,
Écoutait ces éclats, ces cris de désespoir,
Et soudain ce fracas qui déchira le soir.

Je courus vers lui, l'angoisse au cœur battant,
Cherchant à lui offrir un havre apaisant.
Je le berçai doucement, geste tendre et fragile,
Puis j'appelai le secours, dans ce chaos futile.

Mais le secours s'effaça, refusant d'arriver,
L'indifférence glacée vint tout bouleverser.
Au sol, il criait, perdu dans sa douleur,
Et moi, démuni, face à cette noirceur.

La rage me submergea, ivre d'impuissance,
Face à cet homme brisé, victime de la violence.
La vie joue son théâtre, cruel et sans retour,
Quand l'ombre de l'alcool envahit le jour.

Je me souviens de cette nuit, d'un cauchemar éveillé,
Où le temps s'est figé, où tout s'est effondré.
La douleur d'un père, la peur d'une mère,
Et un enfant qui grandit dans l'ombre, solitaire.

Mon Refuge, Ma Liberté

Chez moi, je suis moi, sans masque, sans détour,
Un refuge intime où renaît chaque jour.
Dans la danse légère sous l'eau qui ruisselle,
Je retrouve mon âme, libre et essentielle.

Sous la douche, je tournoie, bercée par la musique,
Chaque note, chaque goutte, un instant magique.
Mes pieds nus sur le sol, mon corps en mouvement,
Je célèbre la vie, simplement, follement.

La musique, complice, emplit chaque pièce,
Elle chante mes joies, mes doutes, mes faiblesses.
Je me promène nue, sans peur, sans contrainte,
Ma maison devient temple, où rien ne m'éteint.

Être libre, c'est mon souffle, mon essence première,
Chaque coin de ce lieu est ma terre familière.
Mais si un jour, j'ouvre ma porte à quelqu'un,
Ce n'est pas seulement mon chez-moi qu'il atteint.

Il entre dans ma vie, mon monde, ma carapace,
Un sanctuaire secret que l'amour enlace.
Là où mes murs protègent, mais jamais n'emprisonnent,
Une partie de moi qu'avec soin je donne.

Alors sache, si je t'accueille en ce lieu,
C'est un pas vers mon cœur, fragile et précieux.
Car chez moi, je suis moi, entière et sincère,
Et te laisser entrer, c'est briser ma frontière.

Mort de l'intérieur

Je suis mort de l'intérieur, sans feu ni lumière,
Je bouge, je parle, mais je ne vis plus sur Terre.
Coquille vide, spectre au cœur d'un monde flou,
Un souffle éteint, un cri perdu dans le trou.

Mon enfance fut silence, moqueries et froid,
J'ai appris à me taire, à n'être plus qu'un roi
D'ombres et de disparitions, pour ne plus gêner,
Et rien n'a rempli ce vide creusé.

Puis elle est venue, sans barreaux ni chaînes,
M'a volé mes proches, brisé mes peines,
Un enfant m'a lié, j'ai cru en l'amour,
Mais il n'y eut que l'effondrement chaque jour.

Mon fils est ma lumière, mon ultime refuge,
Je donne tout, je perds tout, dans ce lourd subterfuge.
Pour lui offrir l'amour que je n'ai jamais eu,
Je m'efface, je me fonds, en un sacrifice têtu.

Mon père a sombré, je vois son reflet sombre,
Dans mes propres chutes, mon âme se dénombre.
Je deviens ce que je redoutais dans mes nuits,
Un homme qui se noie dans un silence qui fuit.

Je ne ressens plus rien, plus rien que le néant,
La photo, la peinture, ne sont plus que vent.
Je suis l'ombre morte de tous mes rêves enfouis,
J'ai voulu aimer encore, mais ils ont tout détruit.
Ils ont voulu que j'oublie, que je renie mes liens,
Mon fils, mon passé, mes jours et mes mains.

Alors j'ai fermé la porte à la lumière,
À l'espoir, à la vie, à l'air.
Je suis ce qu'on ignore, ce qu'on ne comprend pas,
Je survis chaque jour, mais à quel prix, pourquoi ?

Je souris pour les autres, mais à l'intérieur,
C'est un désert brûlant, un long linceul de douleur.
Alors j'abandonne mes rêves, mes refuges,
Mes livres, mes dessins, photos qui s'effacent,
J'efface un à un ce qui n'était pas pour moi,
Je renonce à la famille, aux enfants, à la joie.

Je suis seul, et pire encore, je deviens mon père,
Et ça me tue un peu plus, chaque jour, chaque verre.

Napoléon & Pikachu

Sur le dos d'un Raichu bien sellé,
Napoléon traverse les vallées.
Son bicorne penché, l'œil de conquête,
Il hurle : « Pikachu, en avant la tempête ! »

Dans les plaines de Kanto, tout est flou,
Les canons hurlent… mais tirent des cailloux.
Car au lieu de poudre et de sabres d'acier,
Les soldats ont des Pokéballs à lancer.

« Charizard au front ! », crie le stratège,
Pendant que Rondoudou fredonne un piège.
Mais l'empereur, entre deux éclairs,
Se bat avec style… et beaucoup de mystère.

Pikachu, fidèle, au pas militaire,
Electrise les Anglais, tombe la poussière.
Un "Tonnerre" bien placé, Waterloo s'inverse,
Le destin bascule, l'histoire se renverse.

« Joséphine ! » crie-t-il, courant sur un Miaouss,
« J'ai capturé l'Europe, et un Mew en plus ! »
Mais Giovanni surgit, ricanant dans le vent :
« Cette arène, petit, est à moi maintenant. »

Alors Napoléon, brave et fringant,
Lance sa cape et défie l'instant :
« Je suis empereur, maître du monde,
Pas un Dresseur qui s'effondre. »

Et sous un ciel zébré d'éclairs,

Il affronte Mewtwo dans le désert.
Victoire ? Défaite ? Nul ne sait trop…
Mais son chapeau flotte encore… à Indigo.

Ode à la Dame des Bois Sombres

Dans l'épaisseur des bois où s'efface la clarté,
Ton pas grave a troublé la nuit ensorcelée.
Ô dame au sang de feu, couronnée de mystère,
Tu dresses ton regard vers l'infini des sphères.

Ton front porte la flamme et la cendre du temps,
Un fardeau d'univers dans ton souffle ardent.
Les branches te saluent, comme de vieux apôtres,
Tissant dans l'ombre froide un reliquaire d'autres.

Le voile de ta robe, aux dentelles funèbres,
S'étend comme un linceul au royaume des ténèbres.
Ton collier cruciforme, éclat d'argent glacé,
Transperce les ténèbres d'un éclat menacé.

Ô vestale de l'oubli, muse de la souffrance,
Ton silence est plus lourd qu'un tombeau en présence.
On dirait que ta chair s'est pétrie d'éternel,
Que ton âme se meurt au seuil du ciel cruel.

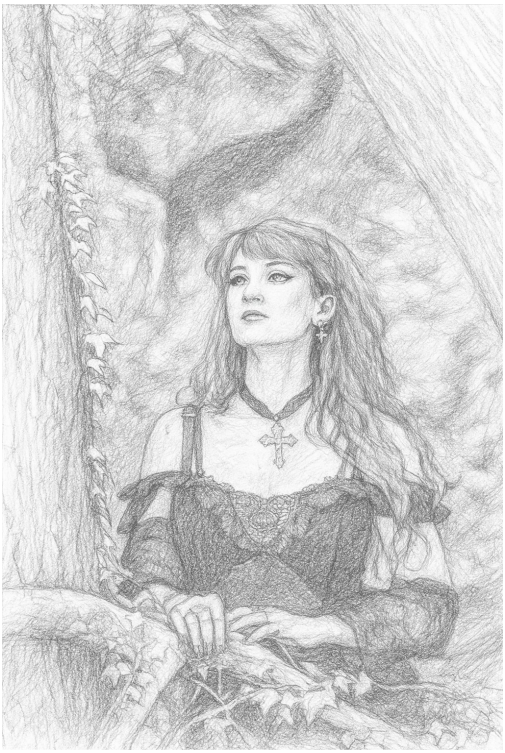
Dans tes yeux se reflète une mer de désastres,
Des naufrages muets, des prières sans astre.
Tu portes dans ton cœur des abîmes sans nom,
Une forge où s'éteint le feu des horizons.

Et pourtant, de ta peine émane une lumière,
Un éclat souverain, une flamme première.
Comme l'étoile noire aux confins de la nuit,
Tu guides le passant, mais tu brûles son fruit.

Ô belle au deuil sacré, ô prêtresse farouche,
Le vent même s'incline au passage de ta bouche.
Car ton souffle incanté ranime les tombeaux,
Et ton chant fait vibrer les cordes des corbeaux.

Toi qui sembles régner sur l'empire des songes,
Dont le pas souverain sur la poussière plonge,
Accueille en ton royaume où les âmes se perdent
Les cœurs abandonnés que les vivants désertent.

Ainsi je t'élève, ombre ardente, un autel,
Toi qui portes en toi la blessure immortelle.
Ô dame aux cheveux d'or embrasés de la nuit,
Reine de l'infini, qui saigne et resplendit.



Ombre dans la brume

Dans le parc endormi où la brume s'étire,
Sous le vieux réverbère au halo vacillant,
Une ombre avance, un pas lent, un soupir,
Glissant sans bruit dans la nuit de néant.

Les arbres dénudés tendent leurs bras austères,
Gardiens impassibles d'un secret oublié,
Le vent froid murmure aux feuilles solitaires
Des échos d'histoires que nul n'a contées.

Le silence s'égare en reflets incertains,
Là où la lumière s'éteint et s'éveille,
Et l'inconnu qui marche, aux gestes lointains,
Semble un rêve perdu dans une nuit sans veille.

Ombre et Lumière sur la Scène

Dans l'éclat pourpre et l'ombre bleue,
Une silhouette se dresse fière,
Anonyme dans la brume en feu,
Roi discret d'une nuit éphémère.

Le micro attend son murmure,
Sa voix portée par l'électricité,
Dans l'air flottent les échos purs
D'un chant gravé en intensité.

La foule vibre, suspend son âme,
À ces notes lourdes de passion,
Un feu secret, une vague, une flamme,
Fusion parfaite d'une explosion.

Puis le silence en un instant,
Les lumières meurent, la nuit reprend,
Mais reste encore ce battement,
Ce souvenir brûlant, vivant.

On verra bien

Dans un monde où tout semble peser,
Où chaque pas nous pousse à douter,
Il faut parfois lâcher prise,
Abandonner la peur, tout simplement vivre.

Ne pas se laisser dévorer par les pensées,
Ignorer ce que l'on ne peut changer,
Les rêves se façonnent dans l'instant,
Et peu importe le temps que l'on y met, vraiment.

Faut avancer, ne pas se retourner,
Croire que chaque échec peut nous emmener,
Dans un chemin où la route est incertaine,
Mais c'est dans l'incertitude que l'on se relève, sereine.

Tant pis pour les regards, les jugements,
Faut se ficher de ce qu'ils pensent en passant,
Et juste vivre, sans attendre de réponses,
Car l'avenir appartient à ceux qui dansent.

Peu importe où tout cela nous mène,
On continuera d'avancer, sereins et pleins de chaines,
Car parfois, c'est juste ce qu'il faut faire,
Laisser le temps agir, et "on verra bien" après.

Plus de larmes dans mes yeux, juste un désert aride

Le cœur foutu, vidé, la douleur comme une bise.
J'ai crevé le silence, j'ai tué la tendresse,
Pas par force, non, mais par un putain de détresse.
Changer de cœur comme on change de putain de pull,
Se déshumaniser, foutre à bas la bulle.

Je suis plus qu'un fantôme, une carcasse usée,
Un corps qui marche à vide, le cœur tatoué de blessés.
Faut que je me détruise pour espérer renaître,
Me fracasser les os pour mieux me reconstruire, peut-être.
Le paradoxe cruel de l'âme en lambeaux,
Toucher le fond, le néant, boire jusqu'aux os.

Ce n'est pas un cri d'espoir, juste un putain d'exutoire,
Une lutte sans trêve contre ce foutu miroir.
Je suis brisé, je saigne, mais je refuse d'abandonner,
Même si l'air est noir, que mes rêves sont fauchés.
Plus de larmes, plus rien, que cette rage sourde,
Cette envie de foutre tout en l'air, d'ériger des murs.

Mais au fond du gouffre, une lumière éclaire,
Un souffle ténu, minuscule, mais sincère.
Parce que même cassé, même à genoux, même mort,
Le cœur peut se battre, retrouver un port.
Je crève de l'intérieur, mais j'veux pas sombrer,
Parce que sous cette merde, il y a encore un passé.
Un combat sale, violent, une lutte intime,
Entre la rage d'exister et la peur qui m'abîme.

Alors oui, j'ai plus de larmes, plus de mots tendres,
Mais j'ai ce feu brûlant qui refuse de s'éteindre.

Parce que j'ai une voix

J'ai grandi dans un monde où l'on parle à moitié,
Où le cœur reste clos, où l'on n'ose jamais.
Pas de mots pour s'ouvrir, pas d'écoute sincère,
Juste un regard fuyant, un silence ordinaire.

Mon père, silhouette austère et lointaine,
Vivait près de mon corps, mais jamais dans ma peine.
Jamais un « je t'écoute », jamais un « dis-moi tout »,
Je vivais dans l'absence, un monde sans égout.

Et ma sœur, dans ses gestes, parfois voulait bien faire,
Mais sans voir que mes maux réclamaient plus de lumière.
Je parlais… à demi. On m'entendait trop peu,
Comme si mes blessures étaient un mal odieux.

À l'école, plus tard, au travail, dans la foule,
Je sentais le malaise quand ma vérité coule.
Je parlais d'émotions, d'un peu de vulnérable,
Mais mes mots semblaient faux, ou trop inconfortables.

Même en amour, souvent, j'étais seul dans le lien,
Présent pour l'autre, oui, mais rarement soutenu bien.
Je tendais tout mon être, sans peur de m'effacer,
Et l'on fuyait mes bras, trop pleins de vérité.

Je me souviens encore d'un roi balbutiant,
Dans ce film où la voix s'élève lentement.
« Parce que j'ai une voix ! », dit-il dans un éclat…
Et j'ai senti la mienne frémir, sortir du bois.

Moi aussi j'ai une voix. Même si elle vacille,
Elle est là. Elle se bat. Elle ne veut plus l'exil.
Je ne veux plus me taire pour plaire ou pour survivre,
Je veux qu'on m'écoute, que l'on m'entende vivre.

Je rêve d'un partage, d'un lien simple et sincère,
De parler sans trembler, d'exister sans colère.
Pas besoin de prouesse ou de grands discours,
Juste une âme en écho, une écoute sans détour.

Et dans ce monde flou, mon fils est mon refuge,
Quand je suis près de lui, le chagrin devient nuage.
On partage sans masque, sans peur et sans détour,
Dans ses yeux, je retrouve un peu d'amour.

Mais la solitude est là, depuis mes premiers pas,
Un murmure glacé qui ne s'efface pas.
Ce que je veux ? Être essentiel à quelqu'un,
Pas juste de passage… mais un réel chemin.

Plus rien à perdre

J’ai tendu la main dans l’ombre et le froid,
Offert mon silence à ceux qu’on ne voit pas.
Écouté les cœurs fêlés, les cris muets,
Répondu présent, même quand tout partait.

J’ai donné sans compter, sans contrepartie,
Avec pour seule arme ma propre empathie.
Mais l’on m’a rejeté comme un vulgaire rien,
Comme si la bonté ne valait plus rien.

Ils confondent douceur et naïveté,
Pensent qu’un "oui" facile est fait pour plier.
Mais je vois clair, je lis entre les gestes,
Je sens les mensonges derrière les promesses.

Je préfère une vérité qui blesse
À un silence qui chaque jour me laisse
Un peu plus vide, un peu plus brisé,
Mais vivant. Entier. Debout, même écœuré.

La colère monte, rare mais sincère,
Un feu discret que je cache sous terre.
Mais quand on piétine mes derniers "stop",
Je deviens orage, je deviens bloc.

J’ai assumé mes fautes, sans me cacher,
Quand d'autres fuyaient pour mieux m'accuser.
J’ai marché seul, aimé seul, pleuré seul,
Traversé la nuit sans relâche, sans seuil.

Ma grand-mère fut l'unique oreille vraie,
Aujourd'hui son absence me hante, me plaît,
Car dans le silence, elle reste lumière,
Une présence douce, presque prière.

On m'a laissé croire que je finirais seul,
Mais j'ai mon fils, ce courage en chair,
Et même si je n'aime plus comme hier,
Je garde mon cœur, ce qu'il reste de fier.

On peut m'ignorer, me salir, me fuir,
Mais on ne m'enlèvera jamais le souvenir
De ma vérité, de mon amour donné —
Même si plus rien ne peut être gagné.

Pour toi, âme libre

Ce présent, humble geste aux sens profonds offerts,
En ce jour de fête où naissent les éclairs,
Une pensée portée, un souffle de lumière,
Pour tout ce que tu es, pour ta force fière.

Tu aimes écrire, et tes mots en cadence
Font danser les vers au rythme de l'errance.
Ton regard, ton sourire, éclat doux et franc,
Masquent parfois des plaies, des silences pesants.

Mais ta joie s'élève, ton énergie brille,
Ton âme est un feu qui jamais ne vacille.
Je ne te souhaite pas le poids des tristesses,
Mais des pages légères, emplies de tendresse.

Que tes écrits soient doux, souffle d'air et d'aube,
Des vers lumineux, comme un chant sans trouble.
Car en toi réside une lumière infinie,
Qui éclaire les ombres, chasse l'oubli.

Ton regard, ton sourire, parfois dissimulent
Des blessures muettes que l'on ne formule.
Pourtant ta flamme, malgré les douleurs sourdes,
Reste une étoile ardente au milieu des cendres lourdes.

Tu donnes sans compter, tu donnes sans réserve,
Faisant naître la joie là où la vie s'observe.
Tu trouves la magie dans chaque sentier,
Et même aux jours sombres, tu sais te relever.

Ta beauté ne se lit pas seulement au visage,
Elle vit dans ton cœur, dans ton courage.
Dans chaque mot tendre, chaque geste sincère,
Tu es douceur et paix, havre éphémère.

Alors reste ainsi, belle âme guerrière,
Ta lumière intérieure brille fière et claire.
Aux yeux de ceux qui voient au-delà des apparences,
Tu es celle qui mérite l'amour et la chance.

Libre aventurière aux pas insoumis,
Tu parcours le monde en quête d'infini.
Avec un cœur ouvert, une âme en éveil,
Tu chantes la vie, portée par le soleil.

Que jamais ne s'éteigne cette flamme vraie,
Toi qui marches sans peur, toi qui brilles à jamais.

Pourquoi suis-je encore là?

Pourquoi suis-je encore là,
Quand la vie m'a frôlé,
Quand l'ombre a voulu me prendre,
Et que j'ai échappé au destin scellé ?

Je suis né dans un souffle brisé,
Sous des cieux trop sombres pour respirer,
Une naissance volée à la nuit,
Et déjà, j'étais tout près de m'éteindre, de partir.

Puis vint l'eau froide, glacée,
Là, au Pont d'Arc, la rivière m'a défié,
Chaque mouvement m'a rapproché du vide,
Mais la terre m'a retenu, fragile, tout de même.

Et ces trajets, ces nuits sans fin,
Où le volant frôlait le néant,
Mes yeux se fermaient, le corps s'épuisait,
Mais la route ne m'a jamais abandonné,
Et je suis toujours là, à marcher encore.

Le vent du danger m'a frôlé,
Sur la route de la vie, pleine de promesses et d'erreurs,
Et dans l'obscurité, j'ai vu la lumière,
Cette chance que je n'ai jamais méritée.

Alors pourquoi suis-je encore là ?
La question me hante, sans réponse,
Est-ce pour tout recommencer, pour apprendre,
Ou juste pour vivre, un instant de plus, un souffle à la fois ?

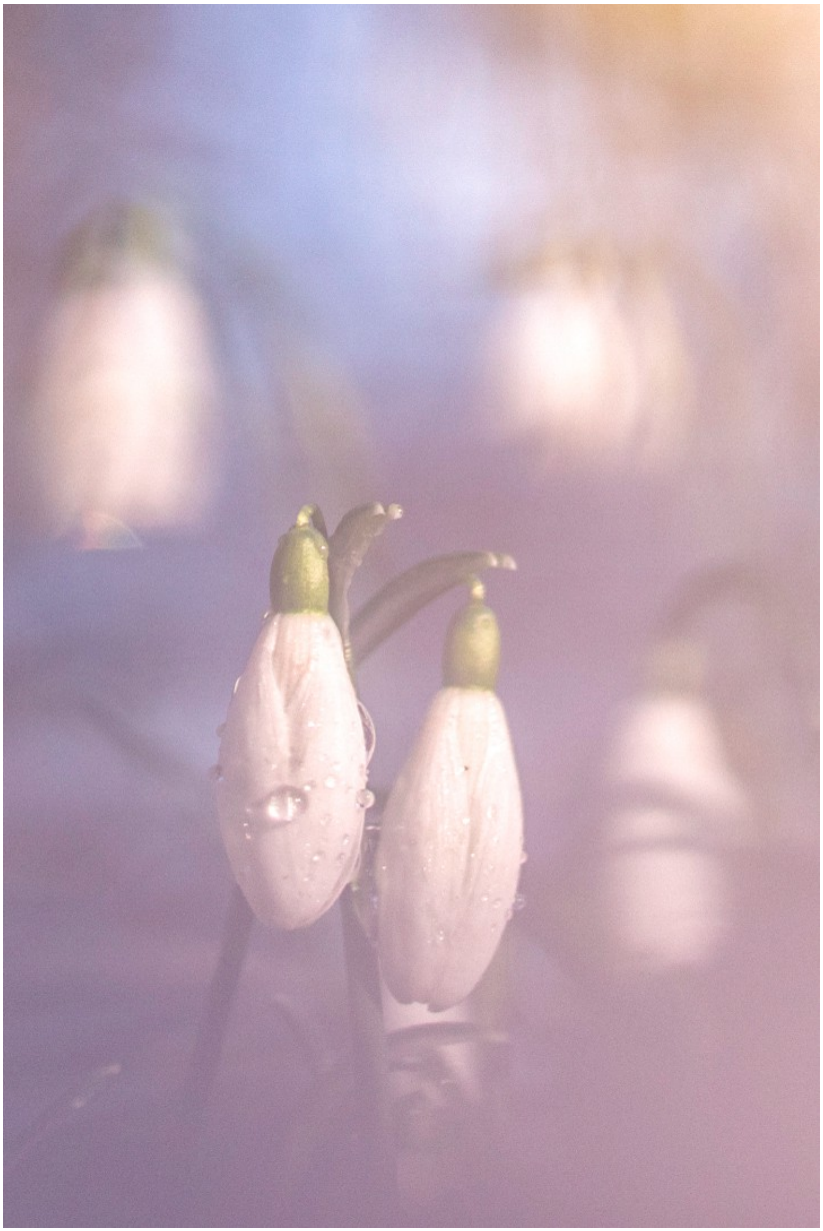
Premiers souffles des perce-neige

Dans le voile flou d'un matin tamisé,
S'élèvent des fleurs, si frêles, si pensées.
Leur blancheur éthérée, sous une brume légère,
Offre au regard un rêve, un instant éphémère.

Première floraison, promesse d'un renouveau,
Éclat atypique, né d'un monde à demi clos.
La douceur les habille, de gouttes et de ciel,
Et dans leur silence, résonne l'essentiel.

Flou d'avant, flou d'arrière, danse du mystère,
Chaque contour s'efface, pour ne laisser que l'éphémère.
Je contemple ces âmes, unies par leur fragilité,
Et mon cœur, un instant, se met à rêver.

Ô perce-neige discrète, messagère d'inconnu,
Tu portes en ton éclat l'aube d'un jour jamais vu.
Dans ton écrin flouté, je perçois l'évanescence,
Et mon envie de te voir s'emplit de reconnaissance.



Prends ton temps...

Prends ton temps, si le silence est ta loi,
Si ton âme réclame un havre, une foi.
Laisse au vent porter ton chant doux et fragile,
Comme un murmure grave, un soupir subtil.

Notre amour fut cet art d'attendre sans fin,
Un souffle qui s'étire au bord du matin,
Une vague immobile où se perdent nos cœurs,
Un long frisson suspendu entre deux heures.

Sous les voiles sombres des nuits indécises,
Les étoiles s'effacent, masquent nos surprises.
Je croyais au temps doux, compagnon fidèle,
Mais ses grains s'égrènent, poudre entre mes ailes.

Tu disais : « Nulle fuite, rien qu'une douce pause,
Ni course, ni choix tranché, mais juste une pose. »
Alors j'ai patienté, comme on guette l'aube,
Dans l'attente muette où mon espoir s'englobe.

Mais l'amour qui se fige est un désert sans vie,
Un sable qui s'écoule, ombre d'une folie.
À force d'offrir mes heures à ton silence,
J'ai perdu la lumière, noyé dans l'absence.

Aujourd'hui je reprends le temps qui m'appartient,
Pour faire battre l'âme, briser le lointain.
Pour aimer sans chaînes, sans murmure fané,
Pour que mon cœur s'enflamme et cesse de glisser.

Car l'amour véritable doit avancer,
Ne pas rester figé à jamais hésitant.
Si le rythme s'épuise et se perd à moitié,
Il faut savoir partir, s'envoler, briser.

Que le vent emporte ce qui ne se donne,
Que le feu renaisse au creux de mes saisons.
Car dans chaque départ naît une vérité :
Il faut savoir quitter pour mieux s'aimer.

Profondeur

Un matin sans éclat, dans l'attente voilée,
Je marchais sans détour, l'âme presque gelée.
Vers un point de départ que le silence offre,
Où le réel hésite, où la lumière s'effe.

J'étais seul, sans retard, le cœur en vigilance,
Face au monde endormi dans une indifférence.
Le ciel brillait, trop clair, d'un éclat presque faux,
Et mes pas s'enchaînaient au rythme du tempo.

Soudain, dans l'air figé, monta un son étrange,
Un soupir étouffé, venu d'un coin qui change.
Nul être à l'horizon, nul regard à croiser,
Mais ce bruit insistait, cherchant à s'imposer.

Il vibrait dans l'espace, un appel sans visage,
Comme un souffle enfermé, porteur d'un lourd message.
Puis, plus loin, je le vis : un vieux véhicule,
Frémissant lentement, secret, presque minuscule.

Ses parois tressaillaient de mouvements discrets,
Un va-et-vient voilé, sans voix, sans mots concrets.
Je crus d'abord rêver quelque manœuvre obscure,
Ou l'œuvre d'un instant caché sous couverture.

Mais nul ne descendit, nul ne dit un seul mot,
Et seul un souffle vague flotta sur le tableau.
Ainsi naquit ce jour, dans un calme profond,
Un souvenir voilé, sans nom, sans horizon.

Rien ne fut révélé, mais tout semblait étrange,
Comme si l'univers, en silence, dérange.
Puis le monde reprit son cours, indifférent,
Et l'heure s'effaça dans le souffle du vent.

Quand le Monstre se Lève

J'encaisse, je me tais, toujours en apparence,
Sous le masque du calme, hurle ma défiance.
Je ressens tout, trop fort, jusqu'à l'excès cruel,
Et le feu me consume, invisible et réel.

Je souris quand ça saigne, je joue l'indulgent,
Mais chaque mot de trop devient un mur de sang.
Je vois vos faux regards, vos ruses, vos silences,
Vos coups de dos feutrés, vos lâches connivences.

Vous me croyez docile, un cœur à manipuler,
Mais je suis le volcan qu'on croit pouvoir dompter.
Car dans mes profondeurs gronde une bête immense,
Un monstre qui s'endort dans l'ombre des offenses.

Il est fait de mépris, de trahisons sans nom,
De ces "tiens bon", de ces "tais-toi", de ces poisons.
Il dort. Il patiente. Il encaisse l'affront.
Mais un jour, il se lève. Et brise l'horizon.

Y'a du Hulk dans mes veines, une force encagée,
Une fureur muette que nul ne peut juger.
Je suis calme longtemps. Trop longtemps parfois.
Mais viens franchir la ligne… et tu verras la loi
.
Je n'explose jamais sans mille avertissements,
Mais l'explosion, quand elle vient, fend les fondements.
Ce n'est pas une scène, c'est l'écho d'une vie,
D'années d'humiliations que le cœur a subies.

Je ne suis pas fragile, je suis un ouragan,
Un chaos de douleur qu'on tenait par le flanc.
Et si je déchaîne enfin cette tempête en moi,
Fuis. Car ce n'est plus un homme que tu vois.

Reflet d'éternité

Un puits de pierre aux mille regards,
Des arches rondes, échos hagards.
Le temps suspend son fil d'or,
Dans ce cylindre aux murs qui dorment.

Les ombres glissent, floues, discrètes,
Sur les reflets d'une étrange fête.
Là, sous mes pieds, un autre monde,
Une illusion, un puits sans fond.

Les courbes dansent en symétrie,
Comme un mirage, un infini.
Est-ce le ciel qui s'y reflète,
Ou bien un rêve en silhouette ?

Là où l'acier rencontre la pierre,
Un jeu d'espace, un goût d'éther.
L'œil s'y perd, l'âme chavire,
Dans ce labyrinthe à retenir.

Rencontre au seuil d'un monde ancien

Dans la vallée sacrée où s'étire l'aurore,
Je marchais, cœur ouvert, au souffle qui s'endort.
La brume, telle un voile aux plis d'argent flottants,
Couvrait le sol fragile d'un manteau apaisant.

Les arbres murmuraient des légendes anciennes,
Le vent portait l'écho de voix souveraines.
Sous la voûte céleste, en ce lieu oublié,
L'esprit de la nature se mit à vibrer.

Soudain, parmi l'ombre et l'éclat du matin,
Apparut un renard, maître du chemin.
Son pelage de feu semblait pris dans la lumière,
Comme un flambeau ardent en la vallée entière.

Ses yeux, joyaux ardents où brûle la sagesse,
Ne fuyaient pas le monde ni sa propre faiblesse.
Ils scrutaient l'âme, en silence, sans peur,
Portant la promesse d'un secret enchanteur.

Il resta immobile, noble et solitaire,
Présence vivante au cœur de ce sanctuaire.
Chaque poil semblait danser au souffle divin,
Chaque battement d'air vibrait en doux dessein.

Un souffle d'éternité traversa l'instant,
Le temps suspendit ses ailes doucement.
Je crus toucher l'étoffe d'un rêve éveillé,
Cette rencontre rare, cadeau du passé.

Le renard, gardien d'un monde invisible,
M'offrit son regard, énigme indicible.
Dans ce silence épais où tout semblait sacré,
Je sentis la terre, le ciel me parler.

Loin des bruits du monde, des regards avides,
Là où l'âme respire, là où l'on médite,
Cette image gravée au fond de mon être,
Est un chant primordial, un appel à renaître.

Ce matin en vallée, sous l'aube protectrice,
S'est tissé un lien rare, fragile et complice.
Un souffle d'amour pur, une lumière sauvage,
Un instant d'éternel offert au passage.

Réflexion en vers, une question de dignité

Dans l'ombre vivent ces femmes oubliées,
Leur quotidien marqué par la précarité.
Prostituées, un mot chargé de mystères,
Sous le joug de dangers qu'on préfère taire.

Leurs corps, marchandises d'une nuit sans fin,
Clandestines, elles bravent l'éphémère destin.
Dans un monde qui juge, sans jamais protéger,
Elles avancent, seules, souvent exposées.

La légalisation, une voie contestée,
Offrirait des droits, un cadre encadré.
Des maisons closes, des lieux sécurisés,
Où leur santé et dignité seraient préservées.

Contrôles médicaux et droits sociaux,
Un filet qui protège des bas-fonds illégaux.
Une justice armée contre l'exploitation,
Un rempart dressé contre la domination.

Mais la société s'offusque et reste figée,
Face à ce métier qu'elle voudrait effacer.
Pourtant, paradoxale, elle tolère sans gêne,
Les acteurs du sexe dans leurs scènes obscènes.

Une caméra légitime, un contrat les protège,
Mais l'échange direct, la loi le désengage.
Pourquoi cette frontière, ce refus viscéral,
D'un droit au choix, simple et égal ?

Les femmes, maîtresses de leurs corps et destin,
Devraient pouvoir marcher sans craindre demain.
Prostitution ou pas, c'est leur liberté,
D'agir, d'exister, dans la sécurité.

Certes, les risques sont grands, les dérives possibles,
Mais une loi juste les rendra moins terribles.
Protéger les mineures, sanctionner les abus,
Éduquer pour un monde plus vertueux et plus cru.

Cachée ou visible, la réalité persiste,
Dénoncer sans agir, une hypocrisie triste.
Réguler pour mieux protéger, voilà le pari,
Pour réconcilier humanité et esprit.

Rêveries d'automne

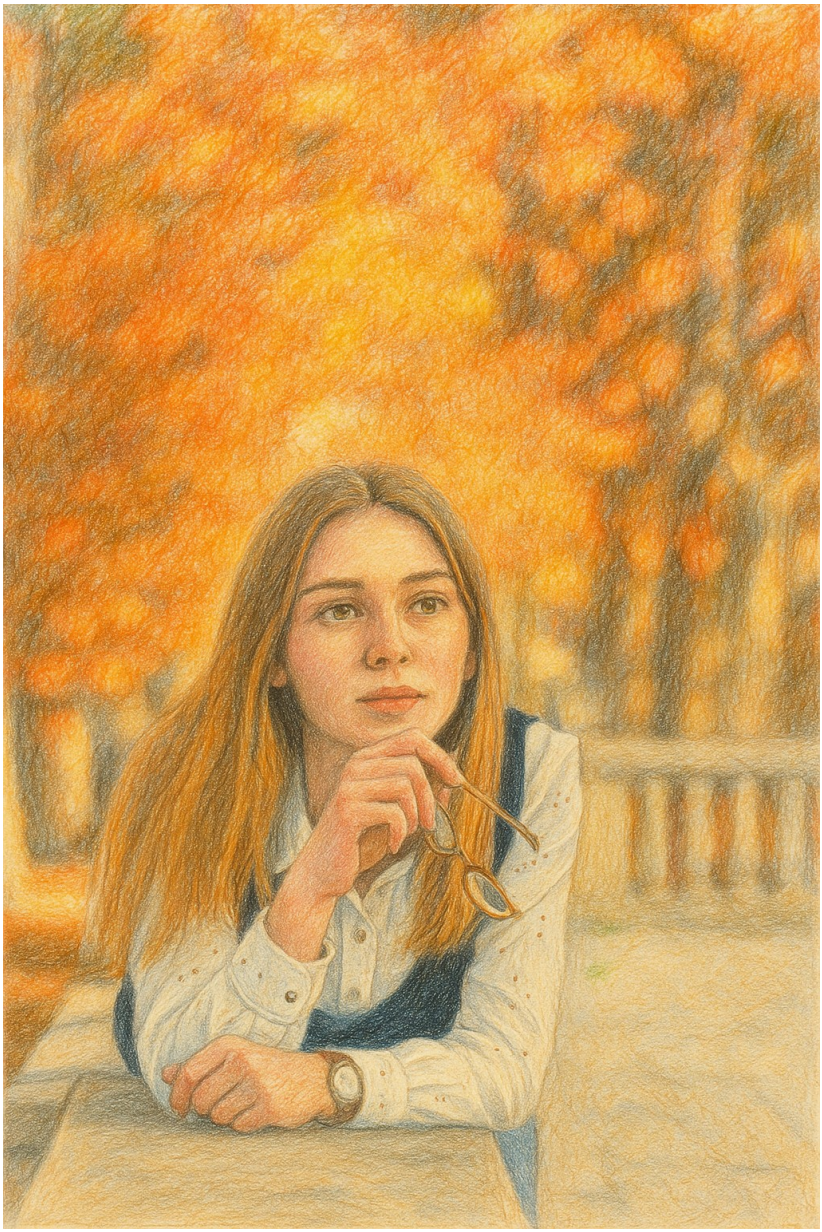
Sous les ors flamboyants d'un automne éclatant,
Elle repose, pensive, dans l'air frémissant.
Son regard, perdu dans l'infini des pensées,
Semble effleurer des mondes à demi-éveillés.

Les feuilles dansent, un ballet silencieux,
Témoins fragiles de ses songes ambitieux.
La lumière caresse son visage rêveur,
Et révèle l'éclat d'une douce langueur.

Une brise effleure, comme un secret murmurant,
Des souvenirs enfouis, des désirs flottants.
Son geste, figé, suspend ses lunettes fines,
Comme si le temps lui-même s'incline.

Est-ce la mélancolie ou l'espoir qui l'anime ?
Le reflet d'un instant, à la fois intime, sublime.
Dans ce tableau automnal, elle s'abandonne,
Une âme dans la saison, où tout résonne.

La nature et son cœur se mêlent en silence,
Dans un souffle doré, fragile balance.
Elle est là, à l'orée d'un rêve naissant,
Sous l'embrasement d'un automne touchant.



Seul face au monde

Au loin s'élève un mont, gardien de la lumière,
Ses flancs encore vêtus d'un manteau de saison,
Et dans l'air apaisé, vaste et sans frontière,
Résonne le silence, écho d'une oraison.

Un homme se tient droit, humble dans la vallée,
Ses pas l'ont conduit là, au seuil de l'infini,
Où la terre s'incline et l'âme libérée
Écoute le mystère au fond de l'harmonie.

La solitude n'est plus absence ni distance,
Elle devient offrande, éclat de vérité,
Dans ce calme sacré naît une délivrance,
Un lien pur et profond avec l'éternité.

Le ciel d'or s'étend, caresse la montagne,
Chaque souffle de vent efface les douleurs,
Et l'être, désarmé, contemple sans compagne
La grandeur du monde, miroir de ses ardeurs.

Alors le cœur se tait, mais s'emplit d'espérance,
Dans ce silence clair, il trouve sa raison :
Être seul, face au tout, c'est goûter la présence
Du monde et de soi-même en douce union.

Seul, depuis l'aube jusqu'au crépuscule

Seul, depuis l'aube jusqu'au crépuscule
Je suis né sous un ciel sans étoile,
Sans un cri, sans une main tendre,
Juste le vent, spectre qui voile.

Les jours sans nom, les nuits à vendre.
J'ai grandi dans l'ombre muette,
Compagnon des murs et des songes,
Aucun écho, nulle silhouette,
Rien qu'un silence qui me ronge.

J'ai marché sur des routes vides,
Parlé aux pierres, aux vents glacés,
L'amour, l'ami, restaient impavides,
Fantômes jamais enlacés.

Les foules passent, éclats de rire,
Je les effleure sans exister,
Spectre en errance, sans empire,
Oublié même des années.

Et quand viendra l'heure dernière,
Je partirai comme je suis né :
Sans une larme, une lumière,
Un souffle éteint, un nom fané.

Seul. Toujours seul. C'est mon empire,
Ma vérité, ma peau, mon sang,
L'éternité n'a rien à dire
À ceux qu'on oublie en vivant.

Sois fière, marche la tête haute

Sois fière, oui, marche la tête haute,
Comme un roi, une reine, sans doute,
Avance avec force, sans jamais fléchir,
Le monde est à toi, rien ne peut te détruire.

Mais prends garde, belle âme en marche,
À ne pas laisser ton regard s'égarer dans l'arc,
Car dans l'ombre, sous la brillance,
Se cachent des pièges, des résistances.

Marcher la tête haute, c'est un art,
Mais il faut voir sous chaque pas, chaque départ,
La "merde" invisible, les faux chemins,
Ceux qui te feront douter, qui te perdront de main.

Et pourtant, même si tu trébuches parfois,
Fière dans tes failles, fière dans tes pas,
C'est là, dans ces moments d'ombre et de doute,
Que ta vraie grandeur se révèle, sans aucune route.

Sois fière, marche sans crainte, sans peur,
Que ton cœur soit fort et ton regard, la lueur,
De celle qui sait, au fond de son âme,
Que la force réside dans l'imperfection, la flamme.

Alors, même si parfois tu tombes dans la boue,
Marche toujours avec fierté, malgré tout,
Car la vraie noblesse, celle du cœur et de l'être,
Est de continuer à avancer, sans jamais se faire un spectre.

Sous le voile du monde

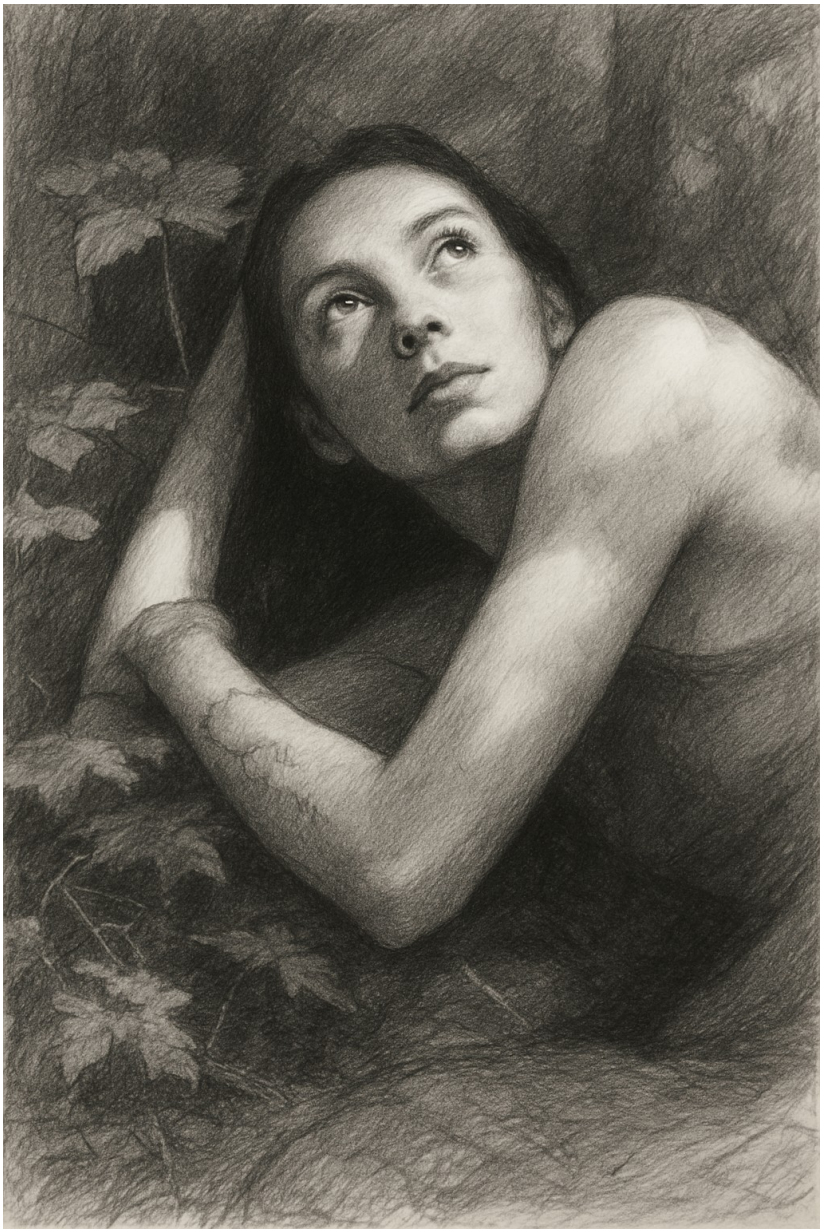
Dans l'ombre dense où la forêt respire,
Un rai de lumière effleure ton visage,
Comme une vérité qui cherche à se dire
Au cœur secret des feuillages.

Ton regard s'élève, perdu dans l'infini,
Oiseau d'âme cherchant son ciel,
Où l'espoir fragile, presque interdit,
Se mêle au mystère essentiel.

Ton bras repose, lassé mais ardent,
Tatoué de mots qui semblent prière,
Écrits sur la peau comme un serment
Que seule la nuit pourrait taire.

Les ombres glissent, elles t'enlacent,
Sculptent ton corps de silence tendre,
Et dans la clarté qui doucement passe,
Je lis un désir que je ne peux comprendre.

Entre clair-obscur et vérité voilée,
Tu es statue vivante, énigme en éveil,
Un souffle d'éternité, une âme révélée
Sous l'œil du soleil.



Sous les Ombres de l'Espoir

Sous un ciel lourd où l'ombre lentement s'étend,
Je cherche une lumière, un souffle, un firmament.
La solitude parle en silence à mon cœur,
Et mes rêves s'enfuient, emportant leur douceur.

Le doute m'enchaîne au creux d'un monde brûlant,
Où le verre incandescé danse en tourbillonnant.
Sous la chaleur intense, dans l'atelier vibrant,
Je façonne le destin, fragile et mouvant.

Des sphères de cristal, en flammes embrasées,
S'élèvent, éclatantes, comme âmes égarées.
Je croyais alors dompter le feu insoumis,
Mais l'inattention crée l'ombre de l'oubli.

Un souffle brusque m'arracha à la destinée,
Un geste plein de force m'a tiré, sauvé.
Loin du danger cruel, mon corps fut épargné,
Quand la boule de feu a tout frôlé, foudroyée.

Si ce geste n'avait osé briser le silence,
Le sort aurait basculé sans la moindre clémence.
Je rends hommage, en secret, à cette main vive,
Qui m'a arraché à la mort, si furtive.

Dans ce monde enflammé où chaque instant chavire,
Chaque souffle de vie devient un doux empire.
Malgré le poids des ombres qui tentent de m'étreindre,
Je garde en moi la flamme pour ne pas me éteindre.

Le temps file et s'efface, semblable à l'eau qui fuit,

Mais au creux de mes nuits, l'espoir jamais ne fuit.
Je crois aux instants purs, aux rires partagés,
Aux mains tendues, aux cœurs que l'on peut apaiser.

Même perdu dans l'ombre et le poids du silence,
Je sais qu'au-delà brille une tendre clémence.
Et quand bien même mes pas restent parfois incertains,
Je forge ma destinée, défiant le destin.

Je veux vivre sans peur, aimer sans souffrance,
Briser les chaînes froides de l'ignorance.
Sous les cendres du doute, j'allume mon flambeau,
Car la lumière naît du plus profond des maux.

Au sommet d'un roc caressé par le vent,
Se dresse une église, fière et vigilante.
Ses pierres d'or brillent dans l'ombre mouvante,
Sous le ciel embrasé d'un feu éclatant.

Le soleil s'efface dans un ultime soupir,
Éclaboussant les nuages de teintes azurées.
La nuit, douce amante, doucement se déploie,
Et les étoiles s'éveillent dans le grand empire.

En bas, la ville murmure, scintille en secret,
Comme un océan de braises sous l'horizon voilé.
Mais là-haut, seul le silence semble régner,
Portant l'écho des prières vers l'éternité.

Ô sanctuaire perdu, gardien de la nuit,
Ton clocher touche le ciel dans une danse infinie.
Que le vent raconte ton histoire aux âmes endormies,
Tandis que l'aube, encore, viendra adoucir tes nuits.

Survivre à l'absence, un combat pour la vie

Il est des ombres longues aux contours indélébiles,
Des silences pesants, des murmures fragiles.
Des mots qui s'effacent, pourtant marquent l'âme,
Des cicatrices froides, témoins d'une flamme.

Un père qui chancelle, perdu dans ses combats,
Un souffle qui vacille, et le monde s'efface là.
J'errais dans l'attente, entre espoir et peur,
Les jours comptés, lourds, comme un lourd linceul.

Je guettais chaque heure, chaque souffle, chaque nuit,
Craignant l'ombre noire où le doute me fuit.
Espérer, puis douter, trembler sans un bruit,
Porter ce poids sourd, ce silence qui détruit.

Les bouteilles vides, funestes compagnons,
S'alignent sans voix, messagers d'abandon.
Dans ce décor morne, je cherche à comprendre,
À aimer plus fort, à ne pas me rendre.

J'aurais voulu des rires, des gestes réconforts,
Des nuits pleines d'ondes, au lieu de ce tort.
Mais le temps a creusé des absences glacées,
Des souvenirs flottants, échos oubliés.

Pourtant, dans ce froid, au cœur de la douleur,
Brûle un feu fragile, flamme et chaleur.
Un fils, un espoir, un fil tendu dans la nuit,
Un combat silencieux, un rêve infini.

Je choisis de vivre, malgré les blessures,
De marcher droit, loin des ombres qui m'usent.
D'offrir ce que je n'ai pas su recevoir,
D'aimer sans limite, d'écrire mon histoire.

Au-delà des cris, au-delà des tempêtes,
L'aube se lève encore, brisant les menottes.
Et si le passé pèse, lourd de souvenirs,
Je bâtis demain, pour mieux me souvenir.

Chaque pas, chaque souffle, chaque lutte ardente,
Forge un homme debout, une âme vibrante.
Dans le creux de la nuit, dans l'ombre obscure,
Brille l'éclat secret d'une force pure.

Survivre à l'absence, c'est danser avec l'ombre,
Ne jamais céder, même quand tout succombe.
Car sous le voile sombre, au plus profond du cœur,
Réside la lumière, éternelle lueur.

Toi, la Walkyrie

Toi, la Walkyrie de pacotille,
Qui te disais forte, forgée par les griffes de la vie,
Une guerrière au cœur d'acier,
Mais qui fuyait dès qu'il fallait parler.

Tu disais t'assumer, femme libre, affirmée,
Mais tu cachais ton vrai désir derrière des mots bien huilés.
Tu voulais du corps, pas du cœur,
Et tu m'as vendu l'amour en couleurs.

Tu parlais de famille, de "nous pour toujours",
Mais je n'ai jamais forcé ces discours.
C'est toi qui parlais d'un futur à bâtir,
Pendant que tu préparais déjà ton départ à sourire.

J'étais là, à t'écouter, à t'élever,
À croire en toi quand toi, tu t'égarais.
Tu sortais, tu riais, tu vivais sans moi,
Et moi, dans l'ombre, je soutenais tes choix.

Tu voulais être Shakira, pleine de feu,
Mais t'avais même pas le cran d'un adieu.
À rire de ton ex devant les autres,
Comme si l'amour n'était qu'une faute.

Ta mère disait que j'étais ton chien,
Mais toi, tu remuais la queue dans son jardin.
Jamais un mot contre elle, même quand elle te rabaissait,
Toi, la rebelle qui s'écrasait.

Une Walkyrie ? Tu n'étais qu'une ombre,
Un masque, un rôle que le vent encombre.
Tes filles, elles, avaient plus d'âme,
Pendant que toi, tu critiquais mon fils sans drame.

Il était "malpoli", selon toi, sans preuve,
Alors que les tiennes dessinaient sur les meubles.
Mais toi, tu dormais, absente au matin,
Et c'est encore mon fils que tu pointais du doigt, sans fin.

Et l'intime… parlons-en sans détour,
Moi, je voulais plus que quelques détours.
Mais même là, c'était toujours "non",
Même quand les enfants dormaient au fond.

Tu disais vouloir du vrai,
Mais tu ne savais même pas aimer.
J'ai parlé, j'ai pleuré, j'ai tendu la main,
Mais tu ne m'as jamais écouté, jamais pris par la main.

Tu croyais être meilleure que moi, au-dessus,
Mais t'étais juste une illusion, une statue.
Pas le courage d'une vraie guerrière,
Juste une femme perdue, amère.

Toi, la Walkyrie ?
Non… Juste un mirage dans la nuit.

Trésor d'un Instant

Dans le souffle léger d'un instant suspendu,
Naît une lumière que nul ne prétendait.
Deux âmes s'effleurent, le monde est retenu,
Comme si le silence, soudain, chantait.

Un regard posé comme une aile sur l'autre,
Un éclat de rire qui fend le matin.
L'amour, sans éclat, sans besoin d'être apôtre,
S'épanouit là, simple et souverain.

Elle est douceur, elle est brise étoilée,
Ses yeux sont des havres où l'on vient s'asseoir.
Sa main, une promesse, à peine effleurée,
Cueille l'instant comme on cueille l'espoir.

Lui, solaire, dans la chaleur d'un tissu,
Porte le soleil avec calme et courage.
Son sourire éclaire des chemins jamais vus,
Et danse un secret sur son doux visage.

Autour d'eux, rien. Ou si peu, un décor,
Mais qu'importe le fond, quand l'âme est le cadre ?
Le cœur sait lire ce qui vaut de l'or —
Une étincelle, un souffle, un regard.

Ce moment, captif, devient presque éternel,
Et touche en silence ceux qui le croisent.
Car en cet instant, l'invisible est réel,
Et la tendresse en chacun se déploie, s'embrase.

Tu m'as tué

Ce soir-là, je t'ai vue, éclat hors de portée,
Trop belle, trop lointaine, à jamais tatouée.
Moi, discret, fragile, dans l'ombre à me cacher,
Toi, l'incendie brûlant que je ne pouvais taire.

Les jours ont filé, j'ai brisé mon silence,
Oser t'écrire enfin, au prix de mes souffrances.
Je voulais la vérité, tranchante ou sanglante,
Plutôt que ces mensonges, ces ombres rampantes.

Tu parlais d'avenir, de confiance, d'enfant,
Et doucement s'élevait mon rêve d'innocent.
Tu me fis croire que j'étais l'écho attendu,
Dans tes mots, j'ai cru voir mon espoir rendu.

Tu m'as questionné sur tes blessures profondes,
Alors que tu étais ailleurs, dans d'autres mondes.
Et moi, naïf, amoureux, je gardais le silence,
Face à ce jeu cruel, à cette double absence.

Une nuit, tes bras m'ont offert la tendresse,
Mais j'ai choisi le respect, malgré la détresse.
Je t'ai offert des présents, peint pour toi des tableaux,
J'ai tendu mon épaule, cachant tous mes maux.

Quand l'ombre a repris, que tu fus ailleurs,
J'ai cherché à comprendre, brisé par la peur.
Tu disais vouloir mourir, m'accusant sans trêve,
Je portais ton poison, ta colère, ta grève.

J’ai vu ce piège ancien, ce cycle infernal,
Qui brise et détruit, qui ronge le moral.
Moi aussi, j’ai frôlé le bord de l’abîme,
Portant la douleur de mon père, ce même crime.

Entre vos mains, je sombrais sans recours,
Pris au piège cruel de ces jeux sans amour.
Toi, qui disais vouloir un serment sincère,
Tu tirais ta main, me laissant solitaire.

Moi, je croyais encore en la lumière,
Toi, tu marchais dans l’ombre, prête à me briser.
Tu me peins en monstre, mais c’est toi qui m’as tué,
Par tes silences froids, tes regards blessés.

Un simple pardon, une parole d’apaisement,
Aurait calmé mon cœur, évité l’orage violent.
Mais tu m’as laissé seul, noyé dans le silence,
Un homme brisé, vaincu par l’absence.

Des hommes à tes côtés, et moi toujours seul,
Persuadé que l’amour est un jeu sans seuil.
Tu disais vouloir mourir, c’est moi qui tiens la corde,
Au bord du gouffre noir, sans lumière, sans ordre.
Je suis vide, glacé, éteint, consumé,
Et ces mots sont la flamme d’un cœur déchiré.

Un Combat pour la Vie

Il y a des moments dans la vie qui marquent à jamais,
Des paroles qui s'ancrent, comme des épines dans la chair.
Mon père, dans un souffle brisé, nous a dit un jour,
À ma sœur et à moi, qu'il voulait mourir.

Ces mots, lancés dans un moment de détresse,
Résonnent encore en moi comme un écho amer.
Je suis resté figé, incapable de réagir,
Comme si ce poids m'avait cloué au sol.

Depuis, l'inquiétude est devenue ma compagne,
Une ombre toujours présente, un cri silencieux.
Les appels sans réponse, les silences pesants,
Chaque jour, je craignais de ne plus entendre sa voix.

Alors, j'allais chez lui, presque tous les jours,
Comme un voleur qui franchit une porte interdite,
À la recherche de signes, de preuves qu'il vivait encore,
Luttant contre ces pensées noires qui m'envahissaient.

Je savais. Oui, je savais comment il le ferait,
Avec l'alcool et la vitesse, ses démons familiers.
J'imaginais le pire, malgré moi,
Et chaque absence devenait un abîme.

Puis il y a eu ces bouteilles, ces 250 bouteilles,
Empilées en deux mois, après sa sortie de clinique.
Une vision glaçante, une vérité brutale :
Il se détruisait, et je ne pouvais rien y faire.

J'ai ri nerveusement, comme pour me protéger,
Comme pour prétendre que tout cela n'avait pas d'importance.
Mais la peur était là, tapie dans l'ombre,
Un poids insupportable sur mes épaules.

Il a survécu, oui, mais à quel prix ?
Quel homme était-il devenu ? Et moi,
Comment avancer avec ce gouffre entre nous,
Ce vide immense qui n'a jamais été comblé ?

J'ai grandi avec cette absence, ce manque.
Je n'ai pas eu ces moments d'adolescence,
Ces instants où un père transmet, partage, écoute.
Tout ce temps perdu, toutes ces occasions manquées.

Et aujourd'hui, il est encore là,
Mais quelque chose en lui est brisé,
Et cette douleur, je la porte, moi aussi,
Comme un héritage dont je ne veux pas.

Je me dis que je veux être différent,
Que je veux offrir à mon fils ce que je n'ai pas eu.
Mais parfois, la fatigue me submerge,
Comme une vague qui menace de m'engloutir.

Ma sœur, elle aussi, a laissé des traces,
Sa jalousie, ses coups, ses mots blessants.

Un Noël d'Absence et de Réflexions

C'était un Noël aux reflets de solitude,
Un souffle d'espoir, une fragile habitude.
Dans ma bulle renfermée, j'osais enfin sortir,
Briser ce silence que je voulais fuir.

Des cadeaux en mains, gestes d'une main offerte,
Un élan sincère au cœur de cette fête.
Je voulais montrer que, malgré mes failles,
Je pouvais donner, tendre l'étoile.

Longtemps j'ai vécu dans l'ombre isolée,
Face à l'écran froid ou seul sur le parquet.
Un ballon serré, des matchs en secret,
Des silences lourds entre mon père et moi, secrets.

Adolescent perdu, parent distant aussi,
Nous avons raté tant d'instants enfouis.
Il était là, mais absent dans les moments,
Et moi, incapable d'effacer ces tourments.

Ce Noël, j'ai choisi d'être différent,
Offrir un peu de moi, tendre la main en avant.
Des chocolats, des pensées, des présents choisis,
Pour tous, même ceux qui souvent m'ignoraient ici.

Mais face à mes gestes, l'écho resta glacé,
Un régime, un détour, un sourire figé.
Moi, les mains vides, figé à regarder
Ces papiers déchirés, les rires envolés.

Rien pour moi, pas un geste, pas un signe,
Un doux mélange d'amertume et de résigne.
J'avais voulu briser cette glace épaisse,
Mais au fond, je restais dans ma détresse.

Un chèque en poche, sans autre présent,
Je rentrais chez ma mère, au cœur vacillant.
Sa surprise fut vive, son mail une plainte,
Mais c'est la belle-mère qui fit monter la crainte.

« Mal élevé », dit-elle, d'un ton cruel et froid,
Comme si mon passé s'effaçait sous ses lois.
Une éducation partagée, une mère en effort,
Un père distant, mais portant son sort.

Pourquoi ces mots, ce venin si amer,
Dans ce Noël voué à l'espoir et la lumière ?
Ce n'était pas le don, ce n'était pas le geste,
Mais la fracture ancienne, l'invisible tempête.

Aujourd'hui, avec le recul du temps,
Je vois ces gestes faibles, ces silences pesants.
Et si l'amour parfois se cachait dans l'ombre,
Je garde la foi, qu'un jour il s'effondre.

Un Soir d'Éclat

Je me rappelle encore cette nuit indécise,
Où deux âmes perdues cherchèrent une brise.
Sans attente précise, juste un vent léger,
Un désir d'échapper au poids de l'été.

Dans ce lieu partagé, au cœur d'une ville sourde,
Je n'étais que silence, mon esprit se moud.
Une tristesse sourde, un voile sans couleur,
Quand soudain un sourire jaillit dans la douleur.

Elle vit mon chagrin, devina mon combat,
Sans mot superflu, tendit la main là-bas.
Parla d'un autre temps, d'ossements enfouis,
D'une passion vive qui brilla dans la nuit.

Ses boucles indomptées, son pull en laine claire,
Ses yeux, éclairs doux dans l'ombre de la terre,
Elle fit naître en moi une lueur, un rire,
Un éclat fragile pour me faire sourire.

Sans raison, elle ouvrit les portes de son antre,
Un refuge simple, un cocon à entreprendre.
Un compagnon discret, une vieille télévision,
Des murs silencieux pleins d'humble passion.

Nous fîmes naître alors jeux, rires et chansons,
Elle chantait doucement, j'écoutais sans raison.
Un geste de confiance, un numéro donné,
Et je restai là, face aux doutes enchaînés.

Pourquoi ce geste tendre, pourquoi cette lumière ?
Je n'avais pas la clef, juste cette atmosphère.
Une soirée éphémère, un souffle inespéré,
Où l'ombre s'éclipsa, où l'espoir est né.

Depuis lors, au détour d'un chemin que je croise,
Je souris à ce don, à cette douce chose.
Car parfois un regard, un simple geste offert,
Peut guérir une âme, briser son enfer.

Un instant volé

Elle tient un livre entre ses mains fines,
Ses pages, un refuge où l'âme chemine.
Mais son regard, profond, ailleurs suspendu,
Raconte une histoire qu'elle seule a lue.

Que pense-t-elle, sous ce ciel en demi-teinte,
Dans cette lumière douce, presque éteinte ?
Ses yeux semblent voguer vers un autre lieu,
Un monde intérieur, secret et silencieux.

Est-ce un souvenir qui traverse son esprit,
Un instant volé, un rêve enfoui ?
Ou bien une question, douce et fragile,
Qui danse en elle comme un fil subtil ?

Le miroir au mur encadre l'absence,
Comme pour cerner l'écho de sa présence.
La chambre, témoin discret de son cœur,
Respire en silence, capte sa lueur.

La bague à son doigt, un cercle d'argent,
Peut-être un serment, un lien apaisant.
Ou simplement un détail, une étincelle,
Dans ce portrait d'elle, simple et éternel.

Chaque ligne de ce livre qu'elle tient,
Semble effleurer un secret ancien.
Mais c'est son regard, profond et voilé,
Qui raconte le plus, sans rien révéler.

Dans ce moment figé, une poésie,
Se tisse entre l'ombre et la mélancolie.
Elle lit peut-être, mais c'est elle qu'on lit,
Dans ce doux silence où son âme s'écrit.

Vols partagés

Il parlait d'horizons, d'azur et d'infini,
D'un rêve suspendu, dans le ciel adouci.
Son regard s'élevait bien plus haut que les toits,
Vers un monde de vent, de silence et de foi.

Il n'avait que l'élan, l'instinct de l'envolée,
L'âge tendre où l'on rêve à perte de pensée.
Mais sa mère, prudente, au cœur plein de frissons,
Redoutait le vertige au creux de ses saisons.

Alors nous observions, assis sur les chemins,
Les toiles s'élevant, traçant d'étranges destins.
Il posait mille fois ses questions de lumière,
Et moi, j'écoutais, le cœur en frontière.

Puis vint un jour béni, un souffle de clarté,
Un sommet sous les cieux, le rêve approché.
Il partit, si léger, suspendu dans l'espace,
Sous l'œil d'un guide sûr, que le vent embrasse.

Je le vis s'élever, sans crainte, sans détour,
Comme s'il retrouvait des ailes sans retour.
Là-haut, dans le silence, il devenait plus grand,
Comme si l'univers s'ouvrait à cet enfant.

Trois fois, il prit les airs, trois fois l'émerveillement,
Et deux de ces voyages furent aussi les miens.
Nous partagions le ciel, ce langage sans fin,
Deux âmes en voyage, unies par le même vent.

Dans l'ivresse des hauteurs, je sentais battre en moi
Ce lien mystérieux que le silence accroît.
Pas besoin de discours, ni même de regard :
Nos cœurs conversaient, portés par le hasard.

Dans l'éclat suspendu d'une aile en liberté,
Je lui transmis l'écho d'une douce clarté.
Car voler, c'est sourire au-delà de la peur,
Et cueillir dans les cieux un fragment de bonheur.

Il volait, je volais, unis par le désir
De comprendre le monde en apprenant à fuir
Les chaînes du quotidien, les murs, les limites,
Et d'atteindre un instant où l'âme enfin s'invite.

Je suis fier, oui, d'avoir offert cette étincelle,
Ce rêve d'altitude, fragile et essentiel.
Un souvenir gravé dans l'espace et le temps,
Où l'amour se murmure au souffle du levant.

Wolverine, l'Âme Solitaire

Il marche dans la nuit, sous l'averse en furie,
Son pas lourd fend le vent, l'ombre est son abri.
Ses griffes d'acier luisent, éclairs dans la pénombre,
Un fauve en plein exil, égaré dans son nombre.

Le ciel crache l'orage, il avance, muet,
Son passé sur l'échine, enchaîné, sans secret.
Chaque cicatrice est un mot qu'on ne dit pas,
Un cri resté muet, gravé au fond des pas.

Son nom est oublié, son cœur en lambeaux saigne,
Il n'attend plus les chants, ni les mains qui le baignent.
Il est né pour survivre, non pour être aimé,
Un homme, un animal, à jamais consumé.

Le temps glisse sur lui comme l'eau sur la pierre,
Il porte ses douleurs sans plainte, sans colère.
Son âme est un désert battu par cent tempêtes,
Où poussent des regrets, comme ronces discrètes.

Parfois, dans un regard d'enfant ou de lumière,
Il vacille un instant, son front devient plus clair.
Mais vite, le fauve reprend ses habitudes,
La tendresse est pour lui synonyme d'intrude.

Il protège en silence, frappe avec loyauté,
Puis s'éclipse aussitôt, rongé par la fierté.
Il ne croit plus aux dieux, ni aux hommes sincères,
Mais il défend les faibles, avec rage et mystère.

Dans le fer de ses poings bat un cœur oublié,
Qui saigne en secret, sous l'écorce d'acier.
Il ne fuit pas la mort, il l'affronte en silence,
Chaque combat est sien, chaque pas une sentence.

Solitaire, il s'en va, le regard vers l'aurore,
Où nul ne l'attend plus, ni l'amour, ni les morts.
Mais parfois, un frisson traverse son armure,
Comme un espoir voilé, fragile en sa blessure.

Wolverine, l'homme-loup, sans chaînes et sans roi,
Errant d'âge en âge, fuyant même sa voix,
Il est ce cri sourd que la nuit fait renaître,
Un monstre aux yeux d'enfant, incapable de naître.

À Celle Que J'ai Aimée Malgré Tout

À toi, l'ombre douce d'un amour maudit,
Le poison sucré d'un rêve détruit.
Je t'ai aimée, malgré le chaos,
Malgré les silences, les larmes, les mots.

À toi, qui portais une tristesse enchaînée,
Un passé lourd que tu disais abandonner.
Tu m'as conquis par ta fragilité,
Par ce masque d'espoir et de sincérité.

Mais derrière ton sourire, un gouffre béant,
Un théâtre d'ombres, de gestes déroutants.
Tu disais vouloir te reconstruire,
Et moi, idiot, je voulais t'y conduire.

J'étais le pilier, le refuge offert,
Une âme qui attendait, fidèle et sincère.
Mais ton "nous" n'était qu'un mirage,
Une chimère noyée dans un vague naufrage.

Tes silences hurlaient des vérités amères,
Tes excuses déchiraient mon cœur déjà en guerre.
Et ce baiser volé, cet afterwork funeste,
Comme une lame dans mon dos, cruelle et manifeste.

Puis vint le chantage, l'arme des désespérés,
Ces menaces qui réveillaient mes plaies oubliées.
Tu savais, oh oui, tu savais tout de moi,
Mes démons, mes blessures, et ma foi.

Et pourtant, tu jouais, froide et insensible,
Avec mes failles, mes peurs indicibles.
Moi, aveuglé, je voulais y croire,
Mais tes mensonges ont consumé mon espoir.

Je n'étais qu'un outil, une roue de secours,
Un compagnon d'ombre, pas un amour.
Tu me disais ami, mais c'était un rôle,
Un mot vide, une façade qui me désole.

Je t'ai tout donné, mon âme, ma vie,
J'aurais même sculpté un futur à l'infini.
Mais toi, tu préférais l'éphémère,
Les jeux d'ombres, les amants de passage amers.

Aujourd'hui, je m'efface, je laisse ces mots,
Comme un cri d'adieu, un dernier écho.
À celle que j'ai aimée, malgré les poisons,
À celle qui m'a appris l'illusion.

Et peut-être qu'un jour, dans un lointain demain,
Je me retrouverai, sans toi, enfin.
Car l'amour, sans vérité, n'est qu'un fardeau,
Un feu qui consume, laissant un cœur en lambeaux.

À Celle Qui...

À celle à qui j'ai dit : dis-moi la vérité,
Même dure, qu'elle tranche, qu'elle blesse ma fierté.
Mieux vaut l'éclat cruel que le venin du mensonge,
Car la colère s'efface, mais le doute nous ronge.

À celle qui m'a séduit par un simple récit,
Ses peines, ses espoirs, ce couple à l'agonie.
À celle qui, malgré des liens, m'offrait sa tendresse,
Qui jouait à l'amour en un double jeu de promesses.

À celle qui, seule à mes côtés, voulait se reconstruire,
Je lui disais : je serai là, pour t'aider à fleurir.
Même pour ton enfant, je serais prêt à tout,
À t'élever, toi et lui, sans jamais faire de détour.

Mais toi, dans le silence, tu bâtissais des barrières,
Promesses éparpillées, soufflant le vent de mes colères.
Sur des sites, dans des bras, tu cherchais d'autres flammes,
Tandis que je t'attendais, les mains vides, l'âme en drame.

Et puis, ce chantage cruel, un poison dans ton cri,
Tu m'as lancé ta douleur, comme un couperet, un défi.
Sans voir que mes propres ombres dansaient dans la pénombre,
Que ma vie vacillait, prisonnière de souvenirs sombres.

À celle qui m'a offert un pansement d'illusion,
Puis retiré la promesse, brisant l'espoir en prison.
Pourquoi tendre la main, pourquoi jouer cette scène,
Quand tu savais d'avance que mon cœur saignerait de peine ?

Je t'ai suivi, je t'ai cru, dans chaque détour de ton mensonge,
Mais la vérité, si amère, aujourd'hui me plonge
Dans l'éclat glacé d'un monde qui s'effondre,
Je réalise : tu n'as fait que m'enferrer dans ton ombre.

À celle qui regrettait, mais sans jamais rien voir,
Qui pesait mes failles pour protéger son miroir,
Je dis adieu, enfin, à cet amour enchaîné,
Je reprends mes forces, à jamais libéré.

Car moi, même brisé, je choisis de me relever,
Je laisse derrière toi ce fardeau de regret.
À celle que j'aimais, qui m'a appris la douleur,
Merci, car de tes chaînes, je forge ma ferveur.

À Celle qui fut

Douce en apparence, voile aux tendres secrets,
Ton cœur dissimulait bien plus que des regrets.
Rencontre inattendue, dans l'ombre d'un hasard,
Ombre virtuelle, étrange et bizarre.

Au départ l'amitié semblait claire et naturelle,
Nos rires et nos pas dansaient, sans querelles.
Mais bientôt le rôle que tu me tendais,
Fut celui d'un remplaçant, que tu choisissais.

Toujours moi, porteur des fardeaux de tes songes,
Chauffeur des illusions où mon propre souffle plonge.
Dans l'étreinte sonore d'un lieu qui nous lie,
Je dansais pour plaire, oubliant mon envie.

Les verres que tu réclamas, sans une gêne,
S'enchaînaient sans retour, comme un long poème.
Chaque nuit tournait autour de ta lumière,
Mais où donc se cachait ma propre rivière ?

Souvent je prêtais mon ombre, mon véhicule,
Pour que tu puisses goûter à la vie en spectacle.
Moi, dans le silence, noyé sous le voile,
Perdu dans le labyrinthe de ton étoile.

Ton avis, ton empire, tes certitudes fortes,
Écrasaient mes rêves et mes fragiles portes.
Ton monde matériel, parfois trop lourd à porter,
Me jugeait sans savoir, me poussait à plier.

Je t'offris mon temps, ma confiance entière,
Mais bientôt ton cœur s'en fit plus amère.
Tes désirs sans échos, tes jugements sans fin,
Me forcèrent à tourner le dos au chemin.

Un jour, dans ton regard, je lus la vérité :
Je n'étais qu'un objet, qu'un rôle prêté.
Taxi, bouche-trou, et simple complice las,
Tu ne voyais en moi qu'un reflet sans éclat.

Puis vint le jour où je choisis de partir,
De ne plus m'oublier, de ne plus te séduire.
Ma patience épuisée, mon âme affranchie,
Je pris la route claire vers ma propre vie.

À toi qui m'as pris souvent pour un acquis,
Je laisse derrière moi ce lourd parapet.
Tu m'as appris, enfin, à mieux me respecter,
À ne plus me laisser, à ne plus me briser.

Que la vie t'offre enfin ce que tu réclames,
Mais moi, c'est un autre chemin que j'enflamme.

À celle qui vivra toujours

Elle portait dans ses yeux un éclat lumineux,
Un souffle d'humanité, un regard généreux.
Son cœur était un port ouvert à la tendresse,
Où chacun trouvait paix, douceur et allégresse.

Dans le tumulte dur, elle tenait debout,
Silencieuse guerrière au courage sans doute.
La douleur la frôlait, mais jamais ne la plia,
Elle restait un phare au milieu des éclats.
Elle ne voulait pas de grandes scènes, de bruit,
Juste l'amour discret, simple et sans ennui.

Autour d'elle, les siens, dans un cercle d'ombre,
Partageaient le silence que le cœur encombre.
Je me souviens des gestes, des instants suspendus,
Des mots non dits parfois, des adieux attendus.

Le poids du dernier jour, la gorge serrée, lourde,
Mais dans ce triste voile, une lumière sourde.
Elle vit dans mes pas, dans le souffle du vent,
Dans chaque rire doux, dans l'éclat d'un moment.

Elle est cette force, cette flamme secrète,
Un lien invisible qui jamais ne s'arrête.
Quand parfois le silence me semble trop grand,
Je parle à son absence, je cherche son chant.

Elle est là, dans l'ombre, plus proche qu'avant,
Présente dans mes nuits, dans chaque printemps.
Elle fut vraie, entière, un roc, une lumière,
Un refuge d'amour, un havre sur terre.

Et si son corps s'en est allé, loin du chemin,
Son âme guide encore mes pas chaque matin.

À force de perdre

À force de perdre, j'ai perdu ma voix,
Étouffée par le poids des silences et des lois.
Des jours passés à survivre, à m'effacer,
Un reflet vide dans un miroir brisé.

Mes rêves, des poussières emportées par le vent,
Mes rires, des échos qu'on oublie en courant.
Je donnais tout, ma force, ma lumière,
Mais la vie me rendait des nuits amères.

Des week-ends figés, des devoirs sans fin,
Un cœur trop jeune pour porter le destin.
Ma mère, ce pilier, fragile et puissant,
Et moi, prisonnier d'un rôle écrasant.

J'ai couru dans le froid pour cacher mes pleurs,
Fuyant des regards, des mots, des peurs.
Même l'amour s'est teinté de mensonges,
Et mes espoirs sont restés en suspens, comme des songes.

Au basket, j'ai cru saisir une lueur,
Un souffle, une pause pour mon cœur en sueur.
Mais la vie, capricieuse, m'a repris ce feu,
Et j'ai continué, invisible, sous les cieux.

Un fils à élever, un père à veiller,
Une famille à porter, des rêves oubliés.
On m'a demandé de choisir, de me scinder,
Entre eux et moi, j'ai cessé d'exister.

Aujourd'hui, je regarde les traces du passé,
Des morceaux de moi, partout dispersés.
À force de perdre, j'ai oublié de vivre,
Je ne sais plus comment sourire, ni même survivre.

Mais dans les cendres, une flamme vacille,
Une promesse ténue, fragile et docile.
Peut-être qu'il reste un chemin pour moi,
Un endroit où renaître, où trouver ma voix.

À la manière de Wolverine

Fort comme l'acier, solitaire dans son combat,
Un cœur marqué, une âme forgée par le fracas.
Wolverine, tu ne plies jamais sous le poids,
Dans l'ombre ou la lumière, tu avances sans émoi.

Ton courage, une flamme, ton poing, un éclair,
Tu n'as peur de rien, rien ni personne sur Terre.
Même les blessures, tes griffes les effacent,
Tu te régénères, tu ne laisses rien qui te brise, rien qui t'efface.

Tu as tes défauts, parfois un peu trop brutal,
Un passé sombre, où le sang était fatal.
La colère qui gronde sous ta peau, prête à éclater,
Mais tu la maîtrises, tu l'apprivoises, pour avancer.

Tu n'attends pas qu'on te donne la clémence,
Ni qu'on te sauve de ta propre violence.
Tu prends ce qui t'est dû, tu ne redoutes pas le combat,
Loin des peurs, loin des faiblesses, tu bâtis ta voie.

Et moi, dans mon monde, je voudrais être comme toi,
Ne pas me laisser faire, ne jamais plier sous les poids.
Comme Wolverine, m'élever sans crainte, sans regrets,
Pour chaque douleur, chaque épreuve, me relever, me régénérer.

Je voudrais ce courage, ce cœur d'acier,
Ne jamais douter, ne jamais faillir, ne jamais plier.
Être cet homme qui se relève, encore et toujours,
Sans peur, sans haine, juste prêt pour l'amour.
Je voudrais, comme toi, que chaque cicatrice,
Soit un témoignage, un souvenir d'une victoire,
Et que mes griffes, invisibles, fassent taire la malice,
Que je sois, comme toi, inébranlable, sans détour, sans histoire.

Parce qu'au fond, tu es plus qu'un homme, un fauve, un guerrier,
Tu es celui qui nous montre que la force vient du cœur,
Et je veux être comme toi, sans crainte, sans peur,
Me relever, toujours plus fort, avec un âme de fer forgé.

À la Recherche de Simplicité et de Joie

Je cherche dans la vie des plaisirs simples,
Ces moments authentiques qui me font sourire,
Les souvenirs de famille, les rires multiples,
Chaque instant devient un souvenir à chérir.

Je me souviens des petites choses qui comptent,
Un repas savoureux, un paysage à découvrir,
Même quand la route se complique et nous monte,
Je garde le sourire, je veux juste profiter de ce qui m'inspire.
J'aime partager des instants, des aventures,
Même quand les choses ne se passent pas comme prévu,
Je cherche la joie, même dans la moindre fissure,
Car la vie, c'est d'abord apprendre à tout accepter, tout voulu.

Curieux du monde, je m'émerveille de l'inconnu,
Chaque détail, chaque personne me nourrit,
Les imperfections sont la beauté de l'univers,
Je les vois, et je les accepte avec une douceur infinie.

Dans ces moments, je trouve ma paix,
Un peu d'humour, une touche de légèreté,
Je vis le présent, sans rien attendre en retour,
Et chaque jour, je m'émerveille de cette vie en amour.

À l'aube d'un souffle, l'espoir dans la nuit

Dans l'ombre où l'âme ploie sous le poids des silences,
Quand la douleur s'installe, lourde et sans clémence,
Le cœur se fait désert, la voix devient un cri,
Un murmure fragile qu'on ose à peine ici.

Ce n'est pas une promesse aux reflets illusoires,
Ni un mensonge doux pour calmer nos déboires,
Mais un souffle ténu, un frêle éclat de vie,
Un appel ténu à garder l'envie.

Il n'est point question d'effacer la nuit noire,
Ni d'ignorer le mal, ni de feindre l'espoir,
C'est une main tendue vers ceux qui chancellent,
Une lumière faible pour qui s'emmure et se rebelle.
Car tenir, parfois, c'est juste ne pas tomber,
Ne pas plier sous le poids, ni complètement sombrer.

C'est avancer à pas lents, même sans certitude,
S'accrocher à un souffle, à une solitude.
Ceux qui sauvent sans savoir, simples présences pures,
Sont des îlots de paix dans des mers d'amertume,
Ils font naître en secret une force secrète,
Qui pousse à ne pas céder, à braver la tempête.

Mais quand le fil est rompu, que l'on marche sans guide,
Que l'absence pèse et que l'âme se fige,
Ce n'est point faute de valeur, ni de volonté,
Mais simple hasard cruel d'un chemin dévié.

Pourtant même dans l'ombre où l'espoir semble mort,
Un dernier mot subsiste, écho d'un port,
Un souffle qui dit : « Tiens bon, ne ferme pas les yeux,
Ta lumière demeure, fragile, mais précieuse. »
Et c'est dans ce frisson, dans ce doute léger,
Que l'homme retrouve enfin sa dignité,
Non pas dans la force ni dans le triomphe dur,
Mais dans ce simple fait : continuer d'être pur.

À l'ombre d'Alexander, quête d'un homme libre

Il quitta tout un jour, chargé d'un souffle ardent,
Brûlant les liens du monde au prix de ses sanglots.
Jeune âme insurgée, avide d'un autre temps,
Il choisit la nature, au désert ses mots.

Ses poches vidées, il marchait sans retour,
Sous un nom qui résonne en souffle de tempête,
Cherchant dans le grand froid la pureté du jour,
Loin des murs de l'homme et de ses lois muettes.

Il goûta la liberté dans l'étreinte sauvage,
Seul face à l'immense et ses cris silencieux,
Mais la nature froide, cruelle et sans partage,
Accueillit son cœur dans ses bras dangereux.

Il chercha le bonheur dans l'isolement,
Ignorant que l'âme, fragile, se nourrit d'échos.
Que même en fuyant l'ombre et le tourment,
On ne trouve la paix qu'au creux d'un regard chaud.

Paradoxale errance où l'homme se découvre,
Quête d'un idéal dans un monde fracturé,
Il porta dans ses pas le poids des ombres lourdes,
Et dans ses jours seuls, la vérité s'est brisée.

Car l'homme est un lien, une lumière en partage,
Un souffle à deux voix, un cri contre l'oubli.
La liberté s'incarne au-delà des rivages,
Quand l'autre est le pont qui rend l'âme infinie.
Ce départ fut un cri, un adieu au passé,
Mais aussi une leçon pour ceux qui cherchent encore :
La vie s'épanouit quand on sait s'enlacer,
Et qu'au fond de l'ombre, l'amour éclaire l'aurore.

Échos de l'âme

Mon cœur danse, hésitant, au rythme du vent,
Dans un souffle doux, mais tout aussi brûlant.
C'est comme une mer calme, puis tout à coup, déchaînée,
Une passion qui pulse, un désir enflammé.

J'ai parfois l'impression d'être emporté,
Par une vague d'émotions que je ne peux apprivoiser,
Je me perds dans le regard qui me touche,
Dans les mots que je n'ose prononcer, mais qui m'écorchent.

Il y a la douceur d'une caresse,
Qui effleure ma peau, comme une promesse.
Et puis la douleur d'un silence trop lourd,
Qui me laisse dans l'incertitude, loin du jour.

Mon cœur bat plus fort, mais il s'arrête parfois,
Quand l'ombre du doute fait vaciller mes pas.
L'amour me rend vulnérable, et pourtant si fort,
Il me pousse à aimer, à tout risquer encore.

J'aime et je crains, tout en même temps,
Mon âme s'élance, mais mon corps est tremblant.
C'est une quête sans fin, une recherche d'extase,
Où chaque sourire devient un miracle, une grâce.

Mais parfois, tout semble se dissiper,
Comme un rêve fragile qu'on ne peut attraper.
Alors, je me laisse porter, avec confiance et peur,
Dans cette mer infinie, où bat mon cœur.

À la Recherche de Simplicité et de Joie

Je cherche dans la vie des plaisirs simples,
Ces moments authentiques qui me font sourire,
Les souvenirs de famille, les rires multiples,
Chaque instant devient un souvenir à chérir.

Je me souviens des petites choses qui comptent,
Un repas savoureux, un paysage à découvrir,
Même quand la route se complique et nous monte,
Je garde le sourire, je veux juste profiter de ce qui m'inspire.
J'aime partager des instants, des aventures,
Même quand les choses ne se passent pas comme prévu,
Je cherche la joie, même dans la moindre fissure,
Car la vie, c'est d'abord apprendre à tout accepter, tout voulu.

Curieux du monde, je m'émerveille de l'inconnu,
Chaque détail, chaque personne me nourrit,
Les imperfections sont la beauté de l'univers,
Je les vois, et je les accepte avec une douceur infinie.

Dans ces moments, je trouve ma paix,
Un peu d'humour, une touche de légèreté,
Je vis le présent, sans rien attendre en retour,
Et chaque jour, je m'émerveille de cette vie en amour.

Éclosion de Lumière

Dans le secret d'un matin tendre,
Sous l'ombre douce d'un vent léger,
Une fleur s'éveille, ose s'étendre,
Offrant son cœur à la rosée.

Ses pétales, voiles de soie nacrée,
Frémissent sous un souffle discret,
Tandis qu'au centre, en flamme sacrée,
Brillent mille étamines en ballet.

Un écrin d'or, un soupir rose,
Où danse le mystère du vivant,
Chaque fibre vibre, se dépose
Dans l'éclat d'un instant mouvant.

Le fond flou d'un rêve l'entoure,
Mélange d'ombres et de lueurs,
Comme si le monde, en son contour,
S'inclinait devant sa douceur.

Ô fragile étoile enracinée,
Éphémère et pourtant parfaite,
Tu fleuris pour mieux illuminer
Les âmes qui croisent ta silhouette.

Évasion en Musique et Danse

Quand le vent des notes caresse mon âme,
Et que la danse enflamme mon corps sans blâme,
Je quitte la terre, je brise les chaînes,
Et loin des peines, mon cœur se déchaîne.

Les accords s'élèvent en vagues subtiles,
Chaque battement efface l'utile,
Plus rien n'existe, hormis l'instant,
Suspendu dans l'air, léger et vibrant.

Les pas résonnent, frappent le sol,
La cadence emporte, brise le bol,
Où stagnent les ombres du quotidien,
Dans l'élan pur d'un art ancien.

Les soucis fondent sous les mélodies,
S'étiolent, se perdent, deviennent oubli,
Chaque mouvement, chaque harmonie,
Sculpte l'espace et peint la vie.

Respirer enfin, sentir l'ivresse,
Du rythme battant en forteresse,
Libre, vivant, vibrant d'émoi,
La musique et la danse sont mon toit.

L’amour et ses reflets

Aimer sans être aimé

Peut-on être aimé sans savoir aimer ?
L'amour est un feu qu'il faut entretenir,
Un don fragile, un éclat de clarté,
Non pas un dû, mais un art à bâtir.

Je me dis, prends garde aux murmures du vent,
Aux jugements froids, aux regards étrangers,
Reste fidèle, sois libre et vivant,
Ne laisse personne ton cœur enchaîner.

L'amour est une force, un cri d'existence,
Un éclat de lumière au creux de la nuit,
Il brave l'orage, danse avec l'absence,
Malgré les tempêtes, il tient et il luit.

On voudrait parfois lui mettre des chaînes,
L'enfermer, le briser, le façonner,
Mais l'amour s'échappe, il n'a pas de haine,
Il n'écoute que ceux qui savent donner.

Il n'est pas qu'émotion, il est souffle divin,
Un pont invisible entre âmes perdues,
Un baume sacré sur des cœurs en ruine,
Un phare pour ceux que la vie dénue.

Faut-il aimer pour être aimé en retour ?
Je n'attends rien, je donne toujours,
Car l'amour n'est pas un simple miroir,
C'est un voyage, sans espoir de revoir.

Clara, éclat trouble d'un amour en veille

J'ai connu Clara un soir, douceur éphémère,
Nos corps se mêlaient, fiévreux, en un doux mystère.
La peau contre la peau, frissons et soupirs brûlants,
À force de frotter, mes genoux furent sanglants.
Son souffle était un feu, sa bouche un serment,
Ses mains sculptaient mon désir avec tant d'élan.

Chaque courbe offerte éveillait la passion,
Un ballet incandescent, fusion sans raison.
Nous étions sans souci, légers comme le vent,
Le plaisir au rendez-vous, sans penser au devant.
Ses rires étaient clairs, ses yeux un feu secret,
Dans ce souffle brûlant, je me perdais sans regret.

Mais sous cette beauté, s'élevait une voix,
Une foi rigide, un dogme en sa loi.
Elle prêchait le ciel, l'absolu de la croyance,
Pressant mon cœur libre de toute soumission.

Son amour avait chaînes, son cœur était un temple,
Où mes doutes rebelles devenaient des exemples.
La foi qu'elle exigeait s'imposait comme un mur,
Et ma pensée fluide s'y brisait, sans secours.

Plus encore, sa haine envers ceux qui osaient aimer
D'une autre lumière, une autre vérité.
Je feignis un secret, un souffle bisexuel,
Juste pour sonder l'ombre de son regard cruel.

Elle détourna alors son regard fermé,
D'un mépris glacé qui m'a profondément blessé.
Son discours de tolérance n'était que façade,
Quand s'exprimait l'intolérance en son charade.

Je vis s'effriter le rêve de cette passion,
Un feu doux, une danse aux accents contrariés.
Un fragment d'éclat dans la nuit de mes jours,
Un goût amer d'hier, une leçon d'amour.

Complicité charnelle

Les baisers sont venus sans que l'on y pense,
Tendres, doux, naturels, portés par la cadence.
Les mains suivaient le corps, le souffle s'accordait,
Et nos regards brûlants disaient ce qu'ils taisaient.

Le désir grandissait, fluide et respectueux,
Sans brusquer la magie du moment précieux.
Elle m'a demandé, d'une voix presque basse,
Si j'avais ce qu'il faut… mais non, rien dans ma place.

On a marqué un temps, un soupir suspendu,
Puis elle a dit : "Je veux… malgré l'inconnu."
Alors nous avons fait de nos corps un poème,
Un mélange exquis de tendresse et d'on aime.

Chaque frôlement pur, chaque rire posé,
Faisait de l'instant un secret dérobé.
Et dans la cuisine, un jour de grand délire,
Elle voulait me choyer, m'offrir son sourire.

Moi, vêtu d'un string, d'un tablier farceur,
Je cuisinais pour elle, à contre-pudeur.
On riait comme fous, rien n'était prévu,
Mais l'instant, dans sa folie, ne s'est jamais perdu.

Sur une chaise bancale, l'amour a pris place,
Puis ce bain partagé, miroir de notre audace.
C'était la première fois — la dernière aussi —
Que je goûtais ce lieu aux plaisirs adoucis.

Ses lèvres m'enlaçaient, offertes, dévouées,
Dans un souffle profond, longuement partagé.
Et parfois au matin, quand l'aube est encore pâle,
Elle glissait sa bouche en offrande buccale.

À peine éveillé, dans la chaleur des draps,
Je sentais ses élans, ses gestes délicats.
Son souffle m'enveloppait, doux comme une caresse,
Éveillant le plaisir dans toute sa tendresse.

Je m'abandonnais, muet, au lent festin,
La bouche experte et chaude au goût du matin.
Mais tout n'était pas feu, ni douceur, ni clarté.

Il y eut ce matin, chargé d'ambiguïté.
Dans mon sommeil, paraît-il, j'avais fauté…
Elle m'en voulait de m'être abandonné,

Sans elle, solitaire, dans un plaisir discret.
Mais ce n'était qu'un bruit, un geste endormi :
Mon nez qu'inconsciemment je frottais, ralenti.

Un son mal entendu, confondu avec d'autres,
A semé la colère, le doute, presque une faute.
Perdu, désarmé, je ne comprenais rien,
Mon côté maladroit n'aidait pas très bien…

Complicités et malentendus

La première nuit, sous les draps, j'étais là,
Un rêve de tendresse, un désir tout bas,
Je m'approchais doucement, cherchant à initier,
Ces gestes que l'on apprend, qu'on veut partager.

Mais soudain, dans l'ombre, un murmure étrange,
Elle chuchote, des mots flous, un son qui dérange,
Je lui demande de répéter, curieux, déconcerté,
Mais sa voix s'élève, pleine de mystère et d'agacement, prête à éclater.

"Comment tu fais ?" une question sans sens,
Je cherche dans ses mots une réponse dense,
Je réponds, naïf, pensant que tout est clair,
Mais elle s'agace, ne trouvant pas son univers.

C'est comme une vague qui me frappe en plein cœur,
Je ne comprends pas, ce malentendu me fait peur,
Et la tension monte, comme un orage soudain,
Elle se lève, part, avec un froid lointain.

Le canapé devient son refuge, son exil,
Moi, abasourdi, je reste là, immobile,
Puis elle revient, le reproche dans ses yeux,
Je n'ai pas insisté, je n'ai pas été comme il faut, comme il y a lieu.

Un tourbillon de disputes, de malentendus,
De frustrations refoulées, de rêves confus,
Et je regrette d'avoir laissé la situation,
S'envenimer ainsi, sans comprendre les raisons.

Mais dans un voyage, tout change, tout s'éclaire,
Au Puy, la route devient une atmosphère,
Elle, surprenante, joue avec mes limites,
Sa main me frôle, un geste subitement intime.

Je conduis, elle dénoue les fils du moment,
Un jeu subtil, intense, notre lien,
Chaque caresse furtive, chaque tension ressentie,
Fait de ce voyage une complicité infinie.

Dans cette voiture, ce silence brisé,
Un monde naissait, où l'on se laissait aller,
Sans retour, sans passé, juste nous deux,
Profiter du présent, dans ce souffle mystérieux.

Ces moments rares, presque insensés,
Ont marqué notre histoire,
Dans un mélange d'envie et de chaleur,
Un souvenir, gravé, sans douceur.

Deadpool, le Mercenaire au Cœur Déchiré

Un masque rouge, un sourire décalé,
Deadpool, le fou, l'insolent, l'irrévérencé.
Dans l'ombre de la nuit, il se glisse en silence,
Mais son rire résonne, sa folie est sa danse.

Un mercenaire avec une langue acérée,
Un cœur brisé, mais une énergie inaltérée.
La douleur le forge, les blessures le régénèrent,
Un anti-héros, un enfant du désespoir qu'il éclaire.

Il se moque du monde, des règles, des lois,
Ne respectant rien, sauf ses propres choix.
Son humour noir, son cynisme éclatant,
Dissipe la peine, chasse les tourments.

Mais derrière la façade, sous les blagues et le sang,
Se cache un homme, solitaire, errant.
Un cœur meurtri par les épreuves de la vie,
Cherchant une raison, un but, un abri.

Ses ennemis tremblent, mais il n'a peur de rien,
Il se joue des dieux, des démons, de son destin.
Un antihéros que même le chaos admire,
Son pouvoir ? Vivre encore et encore, sans jamais fuir.

Ses griffes de mercenaire, son rire implacable,
Ses coups d'épée, ses balles inaltérables,
Deadpool, tu n'es ni héros, ni monstre,
Tu es simplement... un éclat d'âme dans un monde qui déraille,
un songe.

Mais sous ta peau tatouée et ton armure de mots,
Tu restes humain, perdu dans tes déboires,
Et même si tu ris, même si tu fuis,
Ta quête de rédemption n'est jamais bien loin.

Alors, Deadpool, continue de courir,
Sous ton masque, une étincelle d'espoir.
Parce que même dans la folie, dans la souffrance,
Il y a toujours une chance de trouver la paix, la romance.

Entre Désir et Réflexion

Dans les méandres du web, une rencontre se dessine,
Un couple en quête d'un moment sans routine.
Curieux de vivre ensemble une aventure partagée,
Je m'y suis aventuré, sans vraiment tout imaginer.

Fraîchement libéré de ce qui m'avait brisé,
Je n'étais pas prêt, mais le cœur un peu égaré.
Je suis allé vers eux, sans prise de tête,
Avec des pensées floues, un esprit en quête.

Ils m'ont accueilli dans une douce tranquillité,
Une ouverture d'esprit, un espace de liberté.
Avant de passer à l'action, il y a eu des mots,
Des silences partagés, une première note de réconfort.

L'expérience est vécue dans l'intimité fragile,
Où l'on se cherche, entre désir et le subtil.
Mais dans ce moment, je n'étais pas tout à fait prêt,
Tiraillé par des doutes, par des pensées de regrets.

Malgré cela, une douceur s'est installée,
Un respect mutuel, une ouverture partagée.
J'ai pris du plaisir, mais j'ai appris surtout,
Que l'on doit être entier pour franchir ce cap flou.

Car les relations, qu'elles soient vécues ou rêvées,
Demandent avant tout à être bien préparées.
Sincérité, respect, et confiance en soi,
Sont les clés pour que tout se passe dans la joie.

Leçon de cette rencontre, qui me fait réfléchir,
Sur l'importance de s'aimer, avant de vouloir offrir.
Un instant partagé, mais pas tout à fait à ma place,
Un souvenir doux-amer, qui me laisse une trace.

Hypersensible à vif

Je suis hypersensible, et j'en crève en silence,
Un cœur à fleur de peau, loin de toute apparence.
Je me sens souvent seul, perdu dans ce tumulte,
À vif sous la tempête, là où tout s'insulte.

Je dis ces mots sans fard, sans appel ni larmes,
Non pour qu'on me console ou qu'on m'offre ses charmes.
Je ne comprends ce monde aux règles si étroites,
Où l'âme trop fragile souvent se désarroi.

On dit que c'est un jeu, une mode, une scène,
Que l'on porte un masque, un rôle qui nous freine.
Mais ma douleur est vraie, elle brûle, elle saigne,
C'est une plaie profonde, une blessure qui règne.

Je ressens plus fort que tous les plus grands orages,
Un souffle, un regard, un silence qui s'acharne.
Un rien me fait chavirer, me brise en coulisses,
Et personne ne voit les combats que je glisse.

Je ne suis pas victime, mais champ de bataille,
Où chaque émotion est une lourde entaille.
Avant de juger ou de croire que je faiblis,
Sache que je me noie tandis que tu bâtis.

Je ne sais m'intégrer, ni jouer les rôles,
La société m'écrase, me broie, me désole.
Chaque contact humain, boussole détraquée,
Me laisse sans repère, perdu et décalé.

On dit que c'est beau d'être hypersensible,
Mais c'est un enfer sombre, un feu indicible.
Un mot, un soupir, un regard qui s'élève,
Et tout mon monde chancelle au gré des brèves.

Parfois je me crois fort, presque surhumain,
Capable de changer l'ordre des lendemains.
Mais la plupart du temps, je me sens invisible,
Un déchet du vent, un cri inaudible.

Je me sens trop faible, brisé, incapable,
Je réagis trop fort, dans un monde instable.
J'ai souvent voulu fuir, parfois même mourir,
Plutôt que d'endurer ce feu qui me fait souffrir.

Je ne demande rien, ni fleurs ni pitié,
Juste un peu d'espace, un peu de vérité.
Si vous pouviez sentir, ne serait-ce qu'un souffle,
Vous tomberiez à genoux, devant tant de gouffres.

Je suis hypersensible, et je lutte chaque jour,
Non contre le monde, mais contre mes détours.
Un cœur à nu, sans masque, sans fierté, sans recours,
Et même si je saigne, je poursuis mon parcours.

L'Amour dans les Airs

L’amour, comme un vol, doux et libéré,
Un saut dans le vide, sans peur ni clarté.
Comme le vent sous les ailes d’un parapente,
Il me soulève, m’emporte, m’enchante.

Le décollage est doux, lent, incertain,
Tout comme l’amour qui naît doucement, serein.
Je m’élance, les pieds quittent la terre,
Pour m’envoler, sans fausse lumière.

Dans le ciel, je suis seul, tout est calme,
Le monde en dessous s’efface, plus de drame.
L’amour, lui aussi, m’isole dans sa paix,
Loin des tourments, des bruits, du jamais.

Je plane, suspendu, libre dans l’air,
Comme un cœur sans entraves, sans plus de guerre.
Les nuages sont mes compagnons, mes alliés,
Tout comme l’amour, qui m’a fait me libérer.

Serein, je vole, l’âme légère,
Comme l’amour qui n’a de frontières.
Je me sens grand, tout semble plus beau,
Le vent me guide, je suis tout en haut.

L’amour, tel un vol, sans fin, sans retour,
Porté par les courants, un rêve d’un jour.
Seul dans l’immensité, je suis calme et heureux,
Là où le ciel et l’amour se font précieux.

Dans cet instant suspendu, tout est simple,
Un vol comme un amour pur, sans ombre ni temple.
Sur un nuage, je trouve ma liberté,
Là, où l'amour et les airs sont liés à jamais.

L'Infirmier de l'Amour

Je suis celui qui aime sans compter,
Sans rien attendre, juste offrir, donner,
Mon cœur est une mer calme, ouverte,
Pour accueillir l'autre, toujours à découvert.

Je suis celui qui tend la main sans peur,
Qui se perd dans l'éclat des rêves, sans rancœur,
Sans méfiance, sans ombre, naïf et pur,
À offrir mon amour, sans barrière, sans fissure.

Je donne tout, sans poser de questions,
Je me fais écho de l'autre, avec passion,
Je marche dans l'ombre, je porte la lumière,
Car mon cœur veut guérir, même dans la poussière.

Mais les mensonges arrivent comme des épines,
Les masques tombent, les fausses doctrines,
Et moi, fidèle à cette vérité invisible,
Je suis laissée seule, dans l'ombre, indicible.

J'ai cru en l'autre, j'ai cru dans le lien,
J'ai accepté tout, même les chagrins,
J'ai ouvert mes bras à la douleur du monde,
Mais la vérité, si cruelle, me sonde.

Je me suis donnée, tout entier, sans retour,
Et voilà que mes illusions se brisent, sans secours,
Je suis meurtrie, mais je me relève encore,
Car c'est dans ma nature d'aimer, d'être d'accord.

J’aurais accepté mille faiblesses, mille erreurs,
Si seulement l’amour, dans sa vérité, avait été à l’heure,
Mais je suis celui qui aime sans questionner,
Et dans cette vérité, je trouve encore ma beauté.

L'Étreinte des Sens

Dans l'ombre douce d'un lit apaisé,
Deux corps se cherchent, s'effleurent, osés.
Un souffle brûlant, un frisson léger,
L'amour s'invite, désir éveillé.

Les mains voyagent sur des terres de soie,
Explorant l'autre, s'abandonnant aux lois.
Les cœurs battent en rythme, en cadence intime,
Chaque mouvement un écho sublime.

Le regard devient un feu éclatant,
Un langage muet, vibrant et ardent.
Les mots sont inutiles, seuls les soupirs,
Chantent l'extase dans un doux empire.

C'est un échange, une danse secrète,
Un ballet sacré où rien ne s'arrête.
Chaque caresse murmure un serment,
Chaque baiser scelle un instant.

Dans ce moment hors du temps, si fragile,
Le plaisir s'élève, l'amour est agile.
Deux âmes s'unissent dans un abandon,
Rêvant ensemble de mille horizons.

Et quand tout s'apaise, dans un souffle éperdu,
Les corps s'enlacent, repus et émus.
Car dans l'étreinte, au-delà du plaisir,
Se cache un monde, un tendre soupir

La musique, miroir des âmes et guide des cœurs

La musique est un phare au sein des nuits profondes,
Un souffle qui éclaire les chemins de ce monde.
Elle trace dans l'ombre une route invisible,
Où l'âme se retrouve, fragile et indicible.

Quand l'esprit se perd dans ses doutes et ses peines,
Une note s'élève, douce comme une haleine,
Elle calme la tempête et redessine l'espoir,
Elle offre un repère où l'on peut se revoir.

Elle n'est pas qu'un son, ni qu'une simple onde,
Mais l'écho vibrant d'émotions profondes,
Un miroir où se glisse le reflet du secret,
Des douleurs cachées que nul mot ne suscite.
Parfois, elle déploie des vagues de tristesse,
Qui lavent les blessures et apaisent l'ivresse,
D'autres fois, elle embrase un feu d'allégresse,
Illumine l'âme d'une rare tendresse.

Elle change le cours même du flot de nos jours,
Un doux refrain peut faire renaître l'amour,
Ou réveiller la force enfouie sous le silence,
Offrant à nos pas l'élan d'une nouvelle danse.

Dans le partage aussi, elle tisse des liens,
Unit deux cœurs perdus au-delà des chemins,
Une mélodie devient alors un pont sacré,
Où l'on échange l'émotion, le vrai, le secret.

La musique est plus qu'un simple accompagnement,
Elle guide et révèle, éclaire le tourment,
Sans elle, la vie perdrait sa vibrante couleur,
Elle est souffle, espoir, compagne et douceur.

Le Cœur Fendu

Sur un fond noir sans fin, d'un abîme profond,
Se dessine un cœur las, meurtri par l'horizon.
Ses lignes sont tremblantes, comme un cri retenu,
Marquées de mille coups que le temps a tendus.

Une moitié s'enflamme, rouge comme le sang,
Un feu vif et fragile, un espoir déchirant.
Elle serpente et frémit, comme une plaie ouverte,
Un éclat de passion, une âme qui alerte.

L'autre est grise et ternie, noyée dans le silence,
Elle porte la cendre et l'ombre des absences.
Ses courbes se dissolvent dans un voile incertain,
Là, dorment les regrets, les pleurs, les lendemains.

Au centre, deux regards, figés comme des masques,
Se croisent sans se voir, dans un reflet fantasque.
Le rouge s'y arrête, sans pourtant renoncer,
Telle une flamme faible, mais prête à s'élever.

Chaque goutte s'échappe, blanche, presque divine,
D'une blessure lente où la douleur chemine.
Elles tombent une à une, en silence, en beauté,
Comme l'écho discret d'un souffle abandonné.

C'est là l'ultime lutte : ombre contre clarté,
La nuit veut avaler, le feu veut résister.
Ce cœur fendu, brisé, mais debout dans l'absence,
Refuse de mourir au seuil de la souffrance.

Car même amputé d'amour ou de lumière,
Il bat dans le néant, fidèle à la poussière.
Et dans son cri muet, dans sa beauté défaite,
Il garde au fond de lui l'étoile imparfaite.

Le Sel sur la Peau

Une nuit sans étoiles, un détour de l'oubli,
Je suivais le murmure d'un désir endormi.
Une annonce, un appel, comme un chant interdit,
Où l'on vient se briser aux rivages de l'envie.

Une maison de pierre, un silence en velours,
Des hommes dans l'attente, à l'orée d'un détour.
Les regards se croisent, les mots restent en cage,
Chacun porte en lui son étrange naufrage.

Et puis… deux reines de chair aux regards souverains,
Vêtues d'ombre et de soie, de silence et d'écrin.
La brune, une énigme aux prunelles de glace,
Un éclat dans ses yeux qui fige et qui embrasse.

La blonde, un feu doux, un sourire interdit,
Sa peau claire appelait l'éclat du non-dit.
Leurs courbes dessinaient, sur fond de nuit profonde,
Le vertige d'un monde où la morale s'effondre.

Elles étaient là, debout, offertes sans trembler,
Comme on tend un secret qu'on ne veut plus cacher.
Femmes totales, vivantes, maîtresses du décor,
Chaque battement d'œil réveillait tous les corps.

Alors le rite commence, sans mot, sans violence,
Une offrande de soi, une étrange révérence.
Les mains se taisent, les souffles s'épaississent,
Et les visages s'ouvrent, et les limites glissent.

Un ballet d'hommes debout, fiévreux mais contenus,
À genoux, elles attendent, reines de l'inconnu.
Le plaisir jaillit, blanc, brûlant, sans détour,
En éclats de lumière sur la courbe du jour.

Une pluie de silence éclabousse les joues,
Et l'instant se suspend, entre tendresse et fougue.
La caméra observe, mais nous sommes ailleurs —
Dans ce théâtre nu, le corps devient acteur.

Le sel sur leur peau, comme un pacte ancien,
L'extase en offrande, sans vain, sans lien.
Une première onde, puis une autre, puis l'onde,
Et soudain je ne suis plus qu'un souffle dans le monde.

Trois fois l'âme se vide, et renaît, affamée.
Ce n'est plus un fantasme — c'est une vérité.
Je n'avais rien perdu, pas même ma pudeur,
J'avais juste goûté à la forme du cœur.

Sur la route du retour, la nuit m'a caressé,
Comme pour bénir l'ombre que j'avais traversée.
Et dans un rire bas, complice du moment,
Je me suis dit, léger : Je mourrai moins tremblant.

Les Murmures d'un Cœur Brisé

Je vous dis adieu, las d'un monde qui m'opprime,
De ce vide en mon sein qui jamais ne s'anime.
J'ai offert sans retour l'amour en mon silence,
Attendant l'aurore et sa douce clémence.

On m'a vu pour ce don, jamais pour ce que suis,
Un être écorché, fragile et meurtri.
Depuis l'enfance, seul face aux coups du destin,
Le silence m'a bercé d'un souffle incertain.

Un père absent d'âme, sans un mot, sans flamme,
Un regard qui se ferme et un cœur en drame.
Je sautais le portail, mon fils dans mes bras lourds,
Craignant que la mort habite les jours.

J'étais pilier vacillant, ombre sans secours,
Qui tendrait la main dans mes longs détours ?
En amour souvent, perdu, délaissé,
Je donnais tout, me taisant, me sacrifiant, blessé.

Un enfant imposé, froid, sans tendresse offerte,
Un ventre que jamais je n'ai pu toucher, désert.
Des luttes, des chantages, des liens déchirés,
Moi seul au milieu de ces cœurs brisés.

Trahisons marquant mon pas sur un chemin amer,
De noms et de visages qui hantent mes hivers.
Un plan de secours, un pion dans leur jeu,
Un rêve évanoui, perdu dans les cieux.

Pour mon père, pour mon fils, j'ai tout essayé,
Offrir un amour que je n'ai jamais trouvé.
Chaque jour, plus lourd, un poids qui m'efface,
Une ombre, un murmure, un souffle qui s'efface.

Elle m'a aimé par calcul, par intérêt froid,
M'a laissé croire en nous, nourrissant mes lois.
J'ai espéré, cru, cherché un matin clair,
Mais tout n'était qu'illusion, mirage éphémère.

Puis une autre a ravivé mon enfant d'espoir,
Mais sans regard, elle l'a laissé choir.
Je voulais croire à la vie, sentir battre mon cœur,
Mais je n'étais qu'une option, une faible lueur.

Sur des pages froides, je glisse sans voix,
Trop timide, trop seul, noyé dans le froid.
Je suis trop fragile dans un monde sans lumière,
Trop éphémère pour qu'on arrête mon calvaire.

Elle aussi, un temps, a joué de mes douleurs,
Un an d'illusions, un an de rancœurs.
J'étais un passage, un rire discret,
Je donnais tout, elle me laissait brisé.

L'Amour n'a point de sexe

L'amour d'un enfant est vaste et sans mesure,
Ni mère ni père ne détiennent la cure.
Car celui qui porte un cœur empli de flamme
Tisse un lien sacré, éternel, sans drame.

On dit souvent qu'une mère est celle qui donne
Le premier souffle chaud, la chair qui résonne.
Mais le père aussi, dans ses gestes discrets,
Déploie un amour fort que nul ne peut taire.

Le jour où l'enfant naît, fragile et vibrant,
Le père le serre, tremblant et aimant.
Ce petit être, point d'une simple chair,
Est l'âme même du monde qu'il veut défendre.

Chaque sourire offert, chaque pas qu'il fait,
Devient festin d'espoir, douce lumière en secret.
Changer ses douleurs, bercer ses insomnies,
C'est bâtir sans relâche des ponts d'harmonie.

Les gestes du père ne sont pas moindres,
Mais parfois silencieux, loin des feux, des cendres.
Ils sculptent le refuge où l'enfant se repose,
Un port, une forteresse où l'âme se compose.

L'amour ne s'évalue à la chair qui enfante,
Ni dans un ventre, ni dans une attente.
Il vit dans l'action, la présence fidèle,
Dans les bras qui soutiennent, dans la tendresse réelle.

Que nul ne divise l'amour en miettes,
Ni en rangs, ni en grades, ni en promesses incomplètes.
La force du lien se trouve dans la constance,
Là où s'élèvent la confiance et la patience.

Ce n'est point le sexe qui fait la grandeur,
Mais l'attention donnée avec ferveur.
L'amour véritable est un feu pur et dense,
Qui brûle au-delà de toute différence.

Que l'enfant grandisse dans la paix et la joie,
Portant en son sein un bonheur sans effroi.
Ce sont les souvenirs, ces trésors sincères,
Qui fondent son avenir dans un ciel clair.

Un père, une mère, égaux en lumière,
Sont les gardiens d'un monde, d'un amour sans frontière.
Leur rôle est d'aimer sans jamais compter,
D'être là, d'exister, d'aimer et de donner.

L'amour n'a ni genre, ni temps ni frontière,
Il est ce lien pur, indéfectible lumière.
Le vrai don d'un parent est sans condition,
C'est un pacte d'âmes, une unique raison.

L'Espoir d'aimer, encore

J'ai des marques au cœur que le temps n'efface pas,
Des absences profondes, des silences en bas.
Chaque nuit, je les porte, en secret, en silence,
Comme on cache une plaie sous un manteau d'absence.

Des promesses en cendres, des regards effacés,
Des mains que j'ai tenues, puis laissées s'échapper.
Mais malgré les saisons tombées sans un au-revoir,
L'amour, vois-tu, s'entête à vouloir son départ.

Il renaît du néant, fragile mais tenace,
Comme un souffle d'hiver qui rêve de l'espace.
Il croit encore, parfois, qu'une âme viendra lire
Ce que mes cicatrices ne savent plus écrire.

J'espère un jour offrir, sans peur, sans retenue,
Une tendresse pure, patiente, continue.
Que mes bras soient l'abri d'un monde à réapprendre,
Où l'on peut s'abandonner sans crainte de se fendre.

J'ai tant à déposer dans les creux d'un regard,
Des instants à cueillir, des silences bavards.
Des rires à bâtir sur les ruines du doute,
Et marcher à deux, même sans connaître la route.

Être là, simplement, sans masque, sans détour,
T'écouter respirer les prémices d'un jour.
Offrir un peu de moi, comme on donne un refuge,
Un feu doux dans la nuit, quand le monde s'y juge.

Et puis, dans le frisson d'un battement trop fort,
Sentir que j'existe au seuil d'un autre corps.
Non pour m'oublier, non, mais pour mieux comprendre
Que l'amour, le vrai, sait tomber sans se fendre.

Car malgré les départs, malgré les déchirures,
Il reste en moi ce feu, fragile mais si pur.
Et s'il faut encore chuter pour mieux aimer,
Alors, sans peur, je chuterai… pour espérer.

L'amour n'a pas de genre

On me dit souvent que l'amour d'un père,
N'est qu'ombre furtive, vent d'une chimère,
Qu'il ne peut rivaliser avec la lumière
D'une mère, portante, en son ventre fière.

Mais l'amour ne naît pas du simple organe,
Ni du corps qui porte, ni du ventre profane.
Il naît d'un cri premier, d'un regard posé,
D'une main qui se tend, d'un cœur exposé.

J'ai pleuré, mon fils en bras, sous ces néons blafards,
Sans masque, sans artifice, sans contrefort.
J'ai souri, fragile, au bord du précipice,
Déjà prêt à offrir ce que j'ai de justice.

J'ai changé ses couches, pris ses mains tremblantes,
Chanté des berceuses, des voix apaisantes.
Chaque bain fut écrin, chaque geste fut don,
Chaque étreinte tissée avec dévotion.

J'ai bâti un monde où il soit aimé sans chaîne,
Où ni père ni mère ne soient ombre lointaine,
Mais unis dans l'amour, loin des normes fermées,
Loin des dogmes figés, loin des lois blessées.

Car qu'importe le corps, qu'importe le genre,
L'amour n'a pas de sexe, ni règles, ni cendres.
L'enfant n'a besoin que d'un cœur ouvert,
D'un souffle d'humain, d'un amour sincère.

Ce n'est pas l'utérus qui donne la vie,
Ce n'est pas le ventre qui berce l'infini,
Mais le cœur qui chaque jour, en humble semeur,
Fait germer la joie, la tendresse et le cœur.

Alors gardez vos dogmes, vos jugements vains,
Vos prisons de mots et de certitudes sans fins.
Moi, je le sais, et je le dis haut et fort :
Mon amour est un ciel, un vaste firmament d'or.

L'espoir du cœur

J'ai souvent aimé, dans l'ombre et sans retour,
Un feu fragile, noyé de doutes et de jours.
Offrant mon âme nue, à des cœurs incertains,
Dans un jeu cruel où le mensonge fait lien.

Je donnais tout, sans frein, sans compter mes pleurs,
Mais rares furent ceux qui portèrent mes couleurs.
Certaines ombres passèrent, fuyant la vérité,
Jouant de moi sans foi, brisant mes fragilités.

Pourtant, au creux des nuits, sous les cendres et l'orage,
Brille une étoile claire, douce comme un mirage.
La première lumière, respect et tendresse,
Celle qui m'a appris l'envol, la délicatesse.

La vie nous a séparés, emportant nos chemins,
Mais je sais qu'elle sourit, qu'elle marche loin.
Elle m'a offert ce que j'avais tant cherché,
L'amour vrai, le soutien, la force d'exister.

Je me tiens debout, malgré la blessure,
Résigné mais vivant, porté par l'écriture.
Un espoir silencieux habite mes veines,
Que viendra un jour l'âme qui m'aimera sans chaînes.

Je rêve d'une complice, d'une alliée fidèle,
Une flamme dans ses yeux, un éclat sans pareil.
Pour partager rires, les joies et les larmes,
Un cœur à cœur sincère, loin de tout vacarme.

Je veux offrir mon cœur, tendre sans réserve,
Couvrir de mille gestes celle qui le préserve.
Qu'ensemble, main dans la main, nous reprenions vie,
Dans la douceur d'un monde où l'amour est magie.

Ce rêve est fragile, une plume au vent,
Mais je le porte en moi, confiant et vivant.
Car l'espoir du cœur, même au fil des douleurs,
Garde en son secret l'éclat du bonheur.

L'hypersensible

Dans mon cœur, un océan déchaîné,
Chaque vague est un cri, un secret enfermé.
Je ressens tout, à fleur de peau,
La joie comme le chagrin, le grand comme le faux.

Un souffle de vent devient tempête,
Une parole douce peut être une fléchette.
Je vois dans les regards des mondes entiers,
Et chaque silence me semble un sentier.

Je porte des masques pour cacher mon fardeau,
Car ma sensibilité n'est pas un cadeau.
Elle me submerge, elle me noie parfois,
Dans les méandres d'un trop-plein sans foi.

Un éclat de lumière, je m'émerveille,
Mais l'ombre arrive, et mon cœur chancelle.
Je suis une éponge, un miroir brisé,
À chaque émotion, mon âme est marquée.

On dit que je pense trop, qu'il faut me calmer,
Mais comment faire taire ce feu allumé ?
Chaque battement de mon cœur est un monde,
Chaque larme versée, une douleur profonde.

Pourtant, au fond, je sens une force,
Un don fragile, une étrange écorce.
Cette hypersensibilité me fait souffrir,
Mais elle me pousse aussi à grandir.

Je rêve d'un jour où je l'accepterai,
Où elle sera une lumière et non un sablier.
Peut-être qu'alors, je vivrai en paix,
Sans ce poids qui m'étreint et qui me défait.

Mais pour l'instant, je fais ce que je peux,
Avec mes tempêtes, mes orages furieux.
Je suis hypersensible, et c'est ma croix,
Un fardeau lourd, mais c'est aussi moi.

L'Écart des Désirs

Un soir tissé d'ombre et d'un secret frisson,
Elle glissa vers moi, fuyant l'ennui profond.
Son corps brûlait d'un feu que son mari ignorait,
Un désir insoumis qu'avec moi seule elle osait.

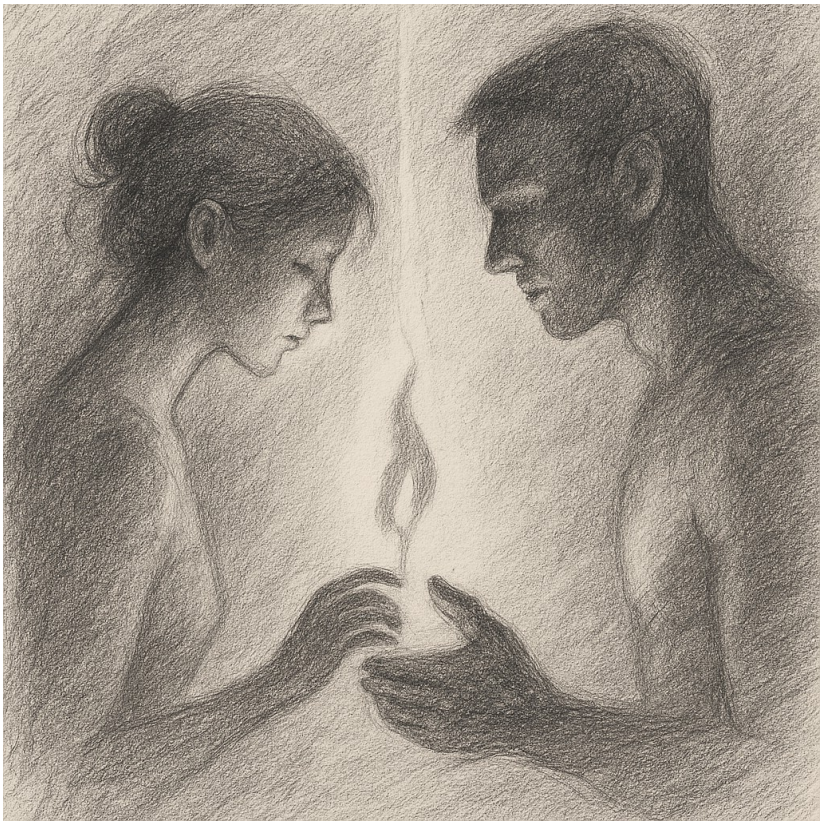
Dans le jeu des peaux, des frôlements suspendus,
Je fus l'écart de plaisir que son homme n'a su.
Ses soupirs me cherchaient, plus forts, plus insistants,
Un cri silencieux, un abandon brûlant.

Elle préférait mes mains à ses bras absents,
Ma voix, douce promesse, à ses mots trop pesants.
Son corps, sous mes doigts, s'ouvrait, se déliait,
Offrant sans retenue ce que l'autre lui refusait.

Entre nous, un secret, un feu clandestin,
Une danse intime où l'amour devient mien.
Elle goûtait l'interdit, fuyant la froideur,
Se perdant dans l'écart de nos profondeurs.

Lui restait dans l'ombre, figé, impuissant,
Tandis que dans mes bras elle retrouvait le vent.
Ce n'était pas trahison, mais quête d'un éclat,
D'un plaisir plus vrai, d'un monde qu'elle n'avait pas.

Et moi, je fus l'écart, l'instant de délivrance,
Celui où la passion brûle en toute confiance.
Elle m'a choisi, dans ce jeu d'ombres et de flammes,
Car je fus son refuge, bien plus qu'un simple homme.



L'éclat d'un amour éphémère

*

J'ai croisé ton regard, doux souffle passager,
Comme un hasard léger, un instant partagé.
Entre un écran discret et des mots délicats,
Naquit l'étrange lien que le destin traça.

Dans l'éclat de tes yeux, une flamme profonde,
Un rire clair et pur, une lueur féconde.
Chaque phrase échangée devenait un trésor,
Un chemin lumineux au milieu de l'effort.

À distance, en secret, se formait l'alchimie,
Chaque message offert rallumait l'harmonie.
Même quand la douleur imposait son fardeau,
Ton élan généreux m'apaisait dans le chaos.

Le temps glissait, cruel, dans son rythme fragile,
Mon cœur cherchait en toi sa clarté, son asile.
Ton souffle m'enseigna le bonheur de sourire,
Et ton être éclatant m'apprit à mieux grandir.

Puis vint la nuit première, au parfum suspendu,
Où nos gestes troublés s'unissaient à l'invu.
Les heures s'égrenaient dans l'étreinte et les rires,
Et l'amour commençait un long chant à bâtir.

De la ville éclatante aux ruelles dorées,
Chaque pas, chaque instant, restait sacré, sacré.
Tu devenais mon ciel, ma lumière profonde,
Mon refuge secret au détour de ce monde.

Mais vint l'incompréhension, la distance, le doute,
Un malentendu sombre entravait notre route.
Et ce lien si fragile, en silence brisé,
Se perdit doucement sans jamais se poser.

Aujourd'hui, je sais bien que ton cœur est ailleurs,
Que ta vie s'épanche en mille vives couleurs.
Je garde en mon esprit ce fragment d'éternel,
Un éclat du passé, doux mais sentimental.

Car tu fus ce joyau suspendu dans ma vie,
Une étoile filante aux reflets infinis.
Et même si le temps a séparé nos pas,
Mon cœur garde l'éclat de ce qui fut, là-bas.

Pikachu, tatouage d'un désir secret

Dans la ville où les ombres glissent en murmures,
Un secret s'attarde aux courbes qui m'envoûtent.
Sur ses hanches nues, un dessin se dérobe,
Pikachu fragile, éclat d'une robe.

Sous la peau délicate, la chair se fait complice,
Chaque courbe s'offre, comme un souffle lisse,
Le tatouage danse au rythme des frissons,
Embrasé par la nuit et ses tendres passions.

Je ne choisis pas l'enfance qu'elle incarne,
Mais ce petit éclat, loin de toute diaphane,
Devient promesse ardente, un jeu clandestin,
Où se mêlent la peau, le désir et le matin.

Cette touche d'innocence, loin d'être frivole,
Réveille en moi l'ardeur, la flamme qui s'envole.
Ses doigts effleurent la trace, caresse brûlante,
Le souffle se suspend, l'attente est troublante.

Le dessin s'efface sous la bouche avide,
Un souffle contre l'épiderme, une onde timide.
La chair se fait temple, confession charnelle,
Où chaque tatouage est une langue sensuelle.

Dans l'intime secret d'une nuit qui s'étire,
Le simple petit corps devient doux empire,
Et cette marque d'enfant, tendrement tatouée,
Résonne comme un cri, un désir enflammé.

Je veux m'abandonner à ce mystère offert,
Sentir le feu couler, brûlant et ouvert,
Sur cette peau où danse un petit éclat doré,
Pikachu devient l'ombre de nos âmes liées.

Un Amour en Mensonge

Dans le silence lourd de tes regrets cachés,
J'entends l'écho sourd de mots jamais prononcés.
Tes absences glacées, voilées d'arrogance,
Brisent les heures douces de notre fragile alliance.

Ton regard se détourne, fuyant toute lumière,
Comme si nos instants n'avaient été que poussière,
Comme si nos promesses, en fumée dispersées,
N'avaient jamais existé, comme si tout s'était brisé.

Tu regrettes, dis-tu, d'avoir offert ta tendresse,
Ce frisson d'ivresse, ce moment d'allégresse,
D'avoir fait naître en moi ce mirage nommé « nous »,
Quand dans l'ombre de tes nuits, ton cœur battait pour tous.

Ces heures dérobées, ces nuits d'âme donnée,
Tu les renies, comme une erreur effacée,
Un poids dont tu veux te défaire, un fardeau lâché,
Ignorant la brûlure, les larmes accumulées.

Mais dis-moi donc, à quel jeu as-tu voulu jouer ?
Ces mots doux, ces promesses que tu t'es plu à briser ?
Tu voulais être là, mais c'était faux, je le sais,
Tu cherchais ailleurs des rêves que tu m'as refusés.

Toi, maître du chantage, des retours incertains,
Tu tournais la page, puis tu revenais en vain,
Cherchant dans mes silences un peu de ta lumière,
Comme si mon cœur battait encore à ta manière.
Moi, j'ai pleuré des nuits, prisonnier de ce désert,
Mon âme saignante criait sous ce poids amer,
Mon esprit ne cessait de courir après toi,
Alors que tu n'avais qu'une pensée pour toi.

Tout cela pourquoi ? Pour un temps égaré,
Pour l'élan brisé d'un amour déchiré,
Pour l'énergie perdue, pour la flamme fanée,
Et qu'ai-je reçu ? Une âme épuisée.

Je voulais simplement être là, sincère,
Offrir mon cœur entier, sans masque ni manière,
Mais tout n'était qu'illusion, mensonge et mirage,
Un rêve évanoui, la fin d'un naufrage.

Alors je me tiens debout, au bord de l'oubli,
Reprenant souffle, reconstruisant ma vie,
Je veux croire encore aux instants véritables,
À l'amour sincère, à ce lien indélébile.

Mais toi, dans ton silence, que portes-tu en secret ?
Un poids de remords ou le froid du regret ?
Car même dans l'ombre, un amour en mensonge
Laisse des cicatrices, un feu qui décompose.

Un Cœur en Quête de Vérité

Sous le poids des ans lourds, des souvenirs brûlants,
Je porte en mon sein un feu persistant, ardent,
Un désir insatiable, une soif de lumière,
D'aimer sans masque vain, d'aimer d'une manière

Pure et sincère, où l'âme se livre sans peur,
Sans calcul, sans mensonge, seulement la clarté du cœur.
Pourtant, sur ma route s'étendent mille déceptions,
Vestiges d'un voyage aux vagues illusions.

Des ombres passantes, aux pas toujours hésitants,
Ont glissé en mon monde, silencieuses, flottantes,
Choisies non par amour, mais par nécessité,
Je n'étais qu'un refuge, une halte de vérité.

Des jeux hasardeux, des choix toujours retardés,
M'ont fait le dernier cri dans leurs desseins voilés.
En quête de fuite, de répit ou d'abri,
Ils ont vu en mon silence un doux compromis,
Non pas un feu vif, mais un miroir froid,
Un oubli de leurs peines, un secours sans émoi.

Des paroles enjôleuses, de vaines promesses,
Ont peint de faux serments, des amours en détresse.
À chaque détour, je n'étais qu'un passage,
Un reflet fugace d'un monde en naufrage.

Le poids de ces trahisons, funeste blessure,
M'a laissé le cœur nu, vidé de toute armure.
Je fus leur amusement, un pion sur l'échiquier,
Jamais celui qui fait leur âme chavirer.

Alors, dans le silence de cette lassitude,
Je me demande enfin si l'amour n'est que solitude,
Si je suis condamné à marcher seul, abîmé,
À croire que le bonheur m'est toujours refusé.

Pourtant, dans mon âme vacille une étincelle,
Un espoir fragile, une force rebelle,
Je ne veux plus d'un amour construit de compromis,
Je veux être le premier, l'unique, celui qui choisit.

Qu'on m'aime pour mes rires, pour mes larmes coulées,
Pour mes failles d'homme, pour ma vérité,
Être aimé sans masque, sans détour, sans condition,
Avec toute la force de mon humble passion.

Alors, je marche encore, défiant ma fatigue,
Refusant que l'espoir devienne une digue.
Car peut-être qu'un jour, dans un regard sincère,
Quelqu'un lira en moi la vérité claire,
Tendra la main offerte, brisera le silence,
Et fera renaître en moi cette douce espérance.

À fleur de peau, à cœur ouvert

Au-delà des tabous, elle ouvrit ses rivages,
Un souffle libre coulant sur nos doux partages.
Son cœur aux mille éclats, aux reflets indécis,
Se livrait sans détour, au creux de nos envies.

Parfois une autre main venait effleurer l'âme,
Complice silencieuse au creux de notre flamme.
Elle aimait sans borne, entre deux univers,
Un lien à trois s'écrivait dans le doux mystère.

Nos corps s'entrelacèrent en danse délicate,
Chaque geste une onde, chaque souffle éclatant.
Dans la nuit complice, les plaisirs se dénouent,
Sous les draps s'éveillent des secrets bienfaisants.

La femme et la femme, la femme et l'homme liés,
En un jeu d'extase où tout est partagé.
Sans peur, ni jalousie, juste un tendre respect,
Nos âmes fusionnent, leurs désirs en secret.

Au creux d'une union où tout doucement s'invite,
La douceur d'un voyage aux frontières infinies.
Elle offre son corps, libre, ouvert à la vie,
Et nous guide tous deux vers un plaisir exquis.

Un pacte silencieux de confiance et d'envie,
Où l'honnêteté fleurit sans masque ni compromis.
Dans cette mer de peau, ce temple d'émotions,
Chaque instant devient un souffle de passion.

Au-delà des normes, au-delà des jugements,
S'écrit une histoire de plaisirs et d'embrasements.
Là où l'amour s'étend, libre et sans barrières,
Trois cœurs battent en rythme, unis dans la lumière.

À mon fils, mon éternel amour

Mon enfant, mon étoile, mon doux univers,
Dans ton regard pur, je vois tant de lumière.
Tu portes en ton cœur une peur infinie,
Celle que ma flamme s'éteigne avant ta vie.

Je le sais, mon amour, ce monde est étrange,
Et l'idée de l'absence creuse en toi une fange.
Mais écoute ces mots, gravés tendrement :
Je serai toujours là, au-delà du temps.

Tu veux que jamais mon souffle ne s'éteigne,
Que mes bras t'entourent et chassent les peines,
Que nos rires résonnent à jamais dans l'air,
Que la vie nous garde, inséparables sur terre.

Mais vois-tu, mon ange, la vie a ses lois,
Elle trace un chemin que nul ne revoit.
Comme l'arbre protège son frêle bourgeon,
Un parent espère voir son fils en floraison.

Je veux te savoir libre, grand et serein,
Le cœur empli d'amour, le regard lointain.
Je veux que tu vives sans craindre demain,
Que le vent te porte, léger, souverain.

Si un jour mes pas quittent ce sentier,
Souviens-toi, mon fils, je ne suis jamais loin.
Dans le souffle du vent, dans l'éclat du matin,
Dans chaque étoile qui veille tes veillées.

Aime, ris, rêve, et vis sans effroi,
Car à chaque instant, je marcherai avec toi.
Et même si le temps devait nous séparer,
Rappelle-toi toujours : je ne cesserai d'aimer

Échos secrets au cœur de la cascade

Dans mes pas solitaires, j'ai trouvé un refuge,
Une cascade d'argent où le temps s'allège.
L'eau danse et s'éveille en éclats cristallins,
Sous un ciel diaphane aux éclairs cristallins.

Je flânais, appareil au creux de mes mains,
Cherchant à saisir l'âme des lieux lointains.
Un couple s'est approché, sourire complice,
Me confiant leur image, un instant propice.

Puis, sur le sentier, une scène m'a saisi,
Elle, nue contre l'arbre, dans un souffle soumis,
Lui, au rythme secret, les gestes assurés,
Un feu discret consumait leurs âmes liées.

Leurs regards ont croisé les miens, sans détour,
Offrant au vent sauvage leur amour sans retour.
Un frisson m'a traversé, étonné, surpris,
Je me suis éloigné, gardant l'inédit.

Pensant aux passants, aux enfants innocents,
À cette audace au cœur du firmament,
La nature comme toile d'un désir secret,
Où l'homme et la femme oublient leur secret.

Ainsi la vie s'écrit, entre ombre et clarté,
Sur le chant de la cascade, un souffle libertin,
Un instant suspendu, hors des lois tracées,
Où s'entrelacent les corps, purs et mutins.

Émilie – Éclat d'un Désir Sublime

Émilie, corps d'orage aux éclats de velours,
Incendie lentement les silences du jour.
Son pas caresse l'air comme un soupir de soie,
Et trouble l'horizon d'un regard qui déploie.

Ses courbes ont l'éclat d'un marbre incandescent,
Où le désir s'égare en frissons caressants.
Sous ses lèvres vermeilles, promesses insoumises,
S'éveille un monde entier de fièvres indécises.

Elle glisse, féline, entre ombre et volupté,
Sa peau semble vibrer d'un souffle enchanté.
Chaque geste est un chant, chaque rire un poison,
Elle m'enlace en rêve, sans jamais de raison.

Son baiser, lent éclair sur la peau qui frissonne,
Renverse mes repères, me défait, m'emprisonne.
Ses seins contre mes paumes, secrets aux douces pentes,
Font naître en moi l'écho de passions éclatantes.

Chez elle, l'air respire un parfum d'interdit,
Où l'âme s'abandonne, ivre, sans alibi.
Les draps gardent encore nos fièvres effacées,
Vestiges d'un instant que rien ne remplaçait.

Elle est libre, sauvage, indomptable et farouche,
Son corps ne s'offre pas : il emporte, il embrouche.
Et moi, simple passant dans l'éclair de sa nuit,
J'ai cru tenir le feu, j'ai caressé l'oubli.

Je n’étais qu’une halte au bord de ses abîmes,
Un souffle dans sa chair, un murmure anonyme.
Mais parfois, dans le creux des songes éveillés,
Son image revient, douce, à demi-voilée.

Émilie, fleur de cendres et d’éclairs confondus,
Trace en moi le frisson de plaisirs défendus.
Elle fut ce vertige, éphémère et profond,
Un instant d’absolu, puis le silence, au fond.

Être moi, simplement, au cœur de la tempête,

Dans ce tumulte sourd où l'âme trop s'arrête,
On me dit bienveillant, au regard qui devine,
L'empathie profonde où mon être chemine.
Je porte ces mots doux comme un fragile flambeau,
Force fragile, parfois meurtrie par les maux.

Le peu que j'ai offert, ce trésor partagé,
Comme un frère sincère, un lien jamais brisé.
Un homme sans artifice, au calme lumineux,
Qui voit derrière l'ombre ce que je cache en mieux.

Il sait que je vacille, que parfois je faiblis,
Mais que, lentement, mon esprit s'affermit.
J'apprends à tracer des limites invisibles,
À défendre mon âme, aux frontières sensibles.

Poser un non puissant, dire oui à mes rêves,
Dans un monde brutal où tant d'illusions crèvent.
Car mes mots sont des armes, messagers de l'espoir,
Ils brisent les chaînes, éclairent le noir.

Je refuse la fuite, la peur ou la colère,
Je veux être entier, vivant, libre et sincère.
Ce chemin est un feu, parfois rude et ardent,
Mais c'est là que je forge un avenir plus grand.

Loin des faux semblants, des chaînes imposées,
Je choisis ma voie, mon âme déliée.
Il y a en moi un gouffre de tendresse enfouie,
Un manque de douceur, d'amour, de vie.

Mais le moteur puissant qui fait battre mon sang,
C'est ce refus constant de perdre mon temps.
Je suis celui qui avance, lentement mais sûr,
Apprenant à s'aimer, à briser l'obscur.

Être moi, simplement, voilà mon combat,
Dans ce monde immense, être enfin là.

Je ne demande pas la lune

Sous l'éclat des serments, j'ai tendu mon espoir,
Aux flammes du désir qu'on peignait dans le soir.
On parlait de plaisirs, d'ivresses éternelles,
D'un lit sans fin ouvert, d'étreintes sensuelles.

« Jamais tu ne t'ennuieras », soufflait une voix douce,
Promesse de vertige où la chair se retrousse.
Mais derrière chaque mot, je n'ai trouvé que cendre,
Un mirage enfiévré qu'aucune main n'apprend à tendre.

J'étais prêt à brûler, à me perdre sans frein,
À porter dans mon souffle un festin incertain.
J'aurais donné mon corps, mon sang, ma dernière flamme,
Pour n'être qu'un instant l'élu dans cette femme.

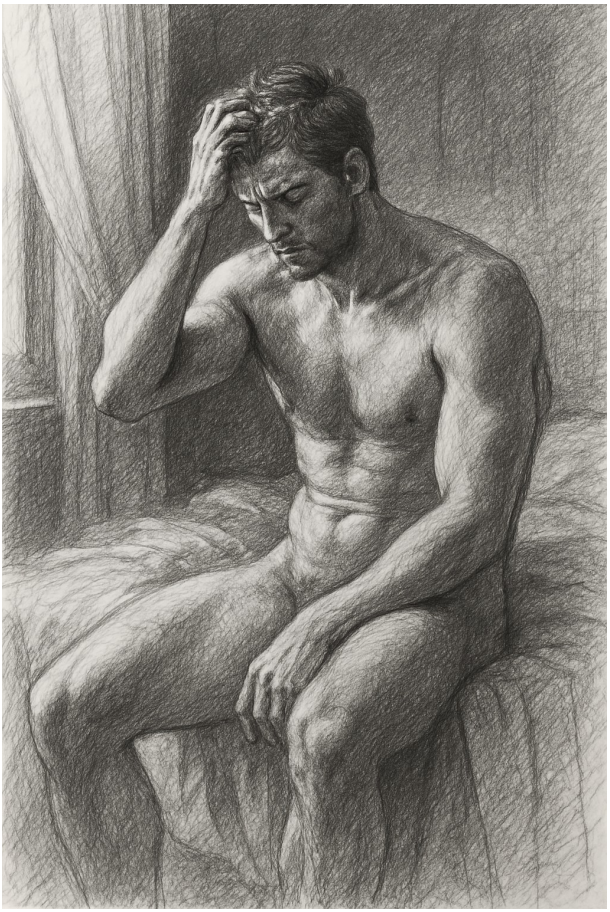
Mais ce fut un théâtre aux rideaux mensongers,
Un banquet sans festin, des désirs étrangers.
Et dans l'ombre fuyante où s'efface le bal,
Reste un nom qui me hante — un écho : *Chantal*.

Puis vint une autre voix, berçant mes nuits d'aveux,
Des « je t'aime » sucrés, des lendemains heureux.
Elle me peignait des cieux, un foyer, une famille,
Un avenir radieux, une douce idylle.

Mais ces mots parfumés n'étaient qu'un faux trésor,
Une étreinte affamée, la conquête d'un corps.
Et quand l'amour réel dressa son vrai visage,
Elle brisa les serments, fuyant comme un orage.

Tout fut mis sur mon dos, mes failles, mes blessures,
Comme si j'étais coupable de vouloir l'aventure.
Je n'étais qu'un refuge, un souffle provisoire,
Un feu qu'on allume, puis qu'on laisse à la nuit noire.

Ainsi vont mes saisons : désirs, illusions vaines,
Les promesses enfiévrées qui n'enfantent que peines.
Et moi, pauvre veilleur aux larmes de cristal,
Je tends encore mes mains vers l'amour idéal.



Entre Rêves et Réalité

Les heures s'étaient perdues, comme le souffle suspendu,
Entre tes lèvres et les miennes, la chair qui se confond,
Dans le bain, le parfum de l'instant s'étend,
La première, la dernière fois où tout semblait évident.

La chaise de cuisine, le corps enlacé,
Nos peaux s'effleurent, chaque geste partagé,
Entre rêve et réalité, je m'y perds,

Pensant qu'à toi, à ton désir, à ta lumière.

Les matins s'éveillent, doux comme la soie,
Nos corps se cherchent, se désirent, puis se noient,
Dans les rires, les mots tendres échangés,
Je me sens libre, d'être toi, d'être moi, sans masque, ni barrière à franchir.

Mais parfois, dans le murmure des nuits trop brèves,
L'incompréhension s'invite, là où l'amour s'élève,
Tu m'accuses d'un plaisir solitaire,
Et je suis perdu, dans ce malentendu austère.

Je parle sans savoir, au fond de mon sommeil,
Et toi, tu t'éveilles dans la colère, sans pareille,
Le souffle court, pensant que je m'éloigne de toi,
Que je ne touche plus, que je me cache en moi.

Mais tout cela n'est que le reflet d'une peur,
Que le désir s'efface et laisse place à l'erreur,
C'était un malentendu, une ombre au tableau,
Mais au fond, je savais que l'amour était notre vœu.

Et même si parfois tout semble s’effondrer,
Que les gestes se perdent dans la mer des non-dits,
Je garde en moi ces moments d’intimité,
Où nos âmes se sont unies, sans détour ni compromis.

La Douceur à Nu

Sous une lueur pâle, au parfum de secret,
Elle repose, nue, sans trouble ni regret.
La chambre est un écho, discret, presque ancien,
Où flotte un souffle doux, un silence humain.

Ses bras, dans le repos, dessinent un abri,
Ses doigts frôlent l'instant d'un geste qui s'enfuit.
Chaque soupir s'inscrit dans l'air, en fil tendu,
Comme un souffle suspend un éclat mis à nu.

Son regard, vaste et clair, traverse les décors,
Telle une mer profonde aux scintillements d'or.
Il capte, sans détour, l'âme du spectateur,
Et livre sans défense un peu de sa lueur.

Sa peau, douce archive aux reflets de velours,
Recèle mille vies, des secrets, des détours.
Chaque ligne y murmure un passé de lumière,
Un poème gravé sur l'ombre et la matière.

Ses pieds levés, légers, défiant la pesanteur,
S'élèvent en silence vers un monde en douceur.
Ils portent l'innocence et l'élan du désir,
Entre l'instant figé et l'appel à s'ouvrir.

La couverture sombre encadre sa clarté,
Écrin feutré d'un corps offert sans vanité.
Elle est là, souveraine, au seuil de l'absolu,
Un hymne à l'être pur, à la douceur à nu

La rencontre inattendue

Dans un monde aux mille visages, là où les regards se croisent,
Je les ai rencontrés, ce couple aux racines partagées,
Lui, d'une peau brune, elle, un éclat métissé,
Tous deux venus des îles, d'une beauté envoûtée.

Elle, d'une grâce rare, un charme qui défie le temps,
Souriante et joyeuse, toute en éclats de vent,
Et lui, au regard tranquille, tout en calme et douceur,
M'avait demandé d'écouter son cœur, sans heurt.

La conversation s'installa, légère, sans pression,
Les rires s'épanouissaient, tissés de complicité,
Puis vint ce moment, hors du temps, hors des conventions,
Où nos corps s'unirent dans une danse en vérité.

Elle, avec un souffle, laissait la passion parler,
Avec lui, les gestes semblaient moins intenses, distillés,
Mais en moi, elle trouvait cette flamme égarée,
Un plaisir vrai, pur, qu'avec lui n'avait jamais touché.

Dans la chaleur de l'instant, une complicité s'est tissée,
Entre rires et soupirs, des instants partagés,
Chaque rencontre apportait son lot de découvertes,
De désirs sincères, sans jamais de retenue, ni porte close.

Elle, douce et charmante, un plaisir à recevoir,
Son rire résonnait comme un souffle dans le soir,
Lui, attentif, nous observait dans une danse secrète,
Là, dans la chaleur, nos âmes en fête.

Une découverte nouvelle, un mélange d'émotions,
De plaisir et d'échanges, dans une lente fusion,
Nous nous sommes retrouvés dans ce monde à trois,
Un moment intense, où tout semblait faire foi.

Plusieurs fois, nos chemins se sont recroisés,
Le même désir d'explorer, d'oser, de goûter,
Dans l'intimité d'un trio, étrange et familier,
Où chacun apportait son souffle, son désir partagé.

Le Lit Défectueux

Je garde en mon souvenir ces doux après-midis,
Quand le monde s'effaçait, loin des bruits, des soucis.
Dans ta chambre aux secrets, hors du temps qui s'écoule,
Nos âmes se cherchaient, au creux d'une farandole.

Tes enfants étaient loin, ce silence était cadeau,
Un instant volé, un éclat de bravo.
Nos premiers gestes francs, tendres comme le vent,
Se mêlaient sans détour, un ballet apaisant.

Mais soudain, sans prévenir, le lit se déroba,
Un cri et un grincement qui éclatèrent là.
L'inclinaison folle, absurde, déconcertante,
Fit de nous deux des funambules vacillants
.
Au lieu de gêne ou de peur, un rire éclata fort,
Un rire qui réchauffe, qui emplit tout le décor.
Toi, malicieuse, nue, tu vas chercher l'outil,
Un tournevis en main, un éclat dans l'œil qui brille.

Nous voilà complices, artisans du bricolage,
À chaque vis serrée, se scelle notre ouvrage.
Le lit se redresse, mais surtout, c'est nous qui grandissons,
Dans la joie et l'amour, nos cœurs se donnent raison.

Encore et encore, dans cette douce bataille,
Nos mains s'entrelacent, s'unissent sans faille.
Au bout de l'effort, tout redevient stable,
Notre lien est fort, vif, solide et admirable.

Ce jour-là, bien plus qu'un lit a été sauvé,
C'est un souffle, une danse, un rêve partagé.
L'humour et la tendresse en un joyeux festin,
Nous lient pour toujours, unis par ce matin.

Et quand tout fut fixé, dans cette chambre claire,
Nous avons souri, heureux, légers comme l'air.
Plus soudés que jamais, nos âmes en écho,
Au lit défectueux, nous disons bravo !

L'Art de l'Étreinte

Dans l'alcôve moite d'une nuit étoilée,
Les corps s'échauffent, désirs dévoilés.
Un jeu de mains qui glisse, qui ose,
Là où la passion doucement explose.

Les vêtements tombent comme feuilles en automne,
Chaque bouton défait une confidence donne.
Les courbes s'offrent, les creux se dessinent,
Les murmures s'élèvent, la chaleur s'illumine.

Toi, explorateur de mes terres cachées,
Tu parcours mes vallées, mes monts enchantés.
Tes lèvres s'égarent, ta langue audacieuse,
Fait de ma peau un poème délicieux.

Et moi, sans pudeur, je prends la barre,
Capitaine espiègle d'un navire bizarre.
Je ris, je soupire, entre plaisir et folie,
Nous inventons ensemble la géographie.

Un souffle, un éclat, une note frivole,
Un fou rire jaillit, la tendresse s'envole.
Car dans ces moments de plaisirs sincères,
L'humour et l'amour s'emmêlent sur terre.

Les draps en bataille, nos corps dénudés,
Racontent l'histoire d'une nuit animée.
Et quand la tempête doucement se calme,
C'est dans l'étreinte que reposent nos âmes.

Alors, sans honte, rions de nos exploits,
Car le sexe, quand il est libre, est un vrai gala.
Un mélange de passion, de tendresse et d'humour,
Où l'on s'aime follement, jusqu'au petit jour.

L'ombre douce d'un désir éclairé

Je n'aurais pu prévoir, le soir de sa venue,
Qu'elle, de désir, viendrait peindre ma vue.
Sulfureuse, distante, au regard incendiaire,
Elle marchait le monde avec l'air d'une reine fière.

Son corps semblait sculpté dans l'éclat du péché,
Ses lèvres repulpées, son port tant recherché,
Ses seins, fiers monuments d'un art un peu trop lisse,
Portaient la perfection d'une étrange prémisse.

Ce fut d'abord un choc, un vertige de chair,
Une beauté de glace, hypnotique éclair.
Je suis d'un goût plus tendre, attiré par le vrai,
Mais là, sous tant d'apparat, je me suis égaré.

Ses seins, fermes et pleins, portaient une autre histoire,
Leur toucher m'étonnait, mêlant trouble et espoir.
Leur forme irréprochable éveillait mon regard,
Mais leur dureté froide en brisait le départ.

Pourtant, chaque moment passé dans son palais,
Où tout brillait d'acier, de noir et de reflets,
Offrait à notre corps une ivresse éclatante,
Une tension brute, animale et brûlante.

Elle, au caractère dur, franche et sans détour,
Aimait sans attache, sans masque, sans détour.
Jamais elle n'a fui, ni craint de dire non ;
Sa parole tranchait comme coupe un glaçon.

Elle aimait se montrer, se filmer sans pudeur,
Offrir au monde entier les danses de son cœur.
Ce plaisir d'être vue, d'exister dans l'image,
Éveillait en moi l'ombre d'un futur partage.

Elle vivait l'amour sans chaînes, sans verrou,
Là où seul le désir dessine un rendez-vous.
Un monde qui libère, sans l'avoir approché,
Comme un rêve en suspens qu'on ose effleurer.

Notre lien fut bref, une flamme sans destin,
Mais son feu m'a laissé ce trouble au creux des reins.
Émilie fut l'écho d'un monde sans frontières,
Une porte entrouverte sur d'autres lumières.

L’Éveil des Corps

Cinq années ont passé, pourtant je m’en souviens,
Comme d’un rêve doux, troublant, venu de loin.
Deux femmes, deux éclats de mondes opposés,
Portaient en elles le feu que nul ne peut dompter.

La brune au port secret, regard sombre et profond,
Parlait sans un mot, d’un frisson sous le front.
Son silence envoûtait, sa présence m’étreignait,
Un volcan sous la glace, un mystère qui saignait.

La blonde, elle, brillait d’un éclat presque trop pur,
Chaque geste une offrande, chaque rire une brûlure.
Elle marchait en reine, légère, irréelle,
Comme si son désir avait pris forme en elle.

Leur approche était lente, mais sûre, sans détour,
Une danse invisible aux parfums de l’amour.
Je sentais dans mes veines une chaleur naissante,
Et dans l’air un soupir, une fièvre vibrante.

Leurs mains effleuraient l’espace autour de moi,
Sans toucher, elles peignaient un monde de soie.
Leurs yeux me dénudaient, sans force ni contrainte,
Juste l’évidence d’un plaisir sans plainte.

L’une murmurait bas, des promesses sans chaînes,
L’autre riait d’un rien, libre de toute peine.
Leurs souffles se mêlaient, leurs peaux se répondaient,
Et mes sens, un à un, lentement se rendaient.

Ce ne fut ni brutal, ni sauvage, ni pressé,
Mais un lent abandon, un accord caressé.
Leurs corps enroulés au mien, tout en douceur,
Faisaient chanter mes nerfs, palpiter mon cœur.

Leurs lèvres étaient soie, leurs hanches une prière,
Leurs soupirs un poème écrit dans la lumière.
Chaque geste inventait un langage inconnu,
Où l'on ne dit rien, mais où tout est entendu.

Et dans ce court instant d'éternité offerte,
J'ai goûté le vertige d'une passion ouverte.
Un moment suspendu entre chair et clarté,
Où l'amour se vit nu, sans peur, sans vanité.

Depuis, je les revois parfois, dans mes pensées,
Deux muses effleurées, deux âmes partagées.
Elles ont laissé sur ma peau un éclat d'infini,
Une brûlure tendre… que le temps n'a pas terni.

Sous la lueur voilée d'une nuit incandescente

*

Sous la lueur voilée d'une nuit incandescente,
Je glisse au fil du net, quête ardente et brûlante.
Deux âmes en mystère tissent un pacte secret,
Invitation aux flammes d'un jeu que l'on fait muet.

Dans l'ombre d'une maison, sans nom, sans repère,
S'élèvent des murmures, lourds de promesses fières.
Le bois craque doucement sous des pas légers,
Un souffle de désir où tout peut se révéler.

Elles surgissent, déesses aux gestes langoureux,
Parées d'éclats d'ombre, de regards tumultueux.
Leurs peaux sont des braises, leurs corps des labyrinthes,
Chaque courbe s'entrelace en caresses furtives.

Autour d'elles, les ombres dansent en cortège lent,
Un cercle de chaleur, un souffle incandescent.
Les soupirs s'enchaînent, échos d'extases rares,
Dans la nuit suspendue, le temps se fait bizarre.

Les lèvres se cherchent, les doigts dessinent l'ivresse,
Une alchimie d'âmes, une douce promesse.
Pas de chaînes, pas de mots, juste l'ardeur des corps,
Qui s'abandonnent au feu des plaisirs multiformes.

Le temps se dissout dans un murmure brûlant,
Nul lendemain à craindre, nul remord, nul tourment.
Juste cette nuit offerte aux joies désinhibées,
Où l'oubli devient roi, où tout peut s'aimer, rêver.

Un instant gravé, secret et ineffable,
Où les sens se mêlent en un ballet palpable.
Un souvenir flamboyant, au goût de promesse,
Un éclat de désir, éternelle caresse.

L'attente brisée

Six mois d'espoir brûlant, six mois d'ombre et d'attente,
Ton rire me tenait d'une chaîne éclatante.
Tu disais : « Nous sommes deux, unis malgré les jours »,
Mais ton absence froide effaçait mes détours.

Je t'offrais un abri, refuge sans demande,
Un toit pour tes douleurs, une aide qui transcende.
J'ouvrais mon cœur entier, mon logis, mon soutien,
Sans jamais exiger ni retour, ni lien.

Chaque mot caressait mon âme en lassitude,
Chaque promesse en vain berçait ma solitude.
Je croyais à l'éclat d'un amour suspendu,
Mais tu bâtissais l'ombre où je fus retenu.

Puis un jour vint l'insulte, orage sans mesure,
Ton venin éclata, me perçant de morsures.
Sous prétexte cruel de me vouloir absent,
Tu trouvais dans l'instant un autre prétendant.

Ton cœur cherchait ailleurs l'or d'un regard facile,
Me laissant en lambeaux, victime docile.
Et moi, naïf témoin d'un théâtre trompeur,
J'appris que ton attente n'était qu'un leurre.

Pourtant, quelques saisons, ton regret revint sombre,
Pensant rallumer l'âtre éteint sous mes décombres.
Mais je n'étais déjà qu'un silence lointain,
Ton nom s'éteignait lent, au seuil de mon chemin.

Car l'amour véritable ne mendie ni refuge,
Il ne frappe jamais par le mensonge ou le subterfuge.

Et moi, j'ai relevé ce fardeau douloureux,
Pour bâtir en moi-même un horizon plus bleu.

L'éclat du respect

Portant en son sein l'aube d'un être à venir,
Elle m'offrit son cœur sans jamais retenir.
Dans ses gestes, l'éclat d'une tendre présence,
Un abri de douceur, un miroir d'espérance.

Son regard accueillait mes doutes et mes peurs,
Comme un havre apaisé qui dissout la douleur.
Elle savait écouter sans peser mes silences,
Et ses mots réchauffaient mes nuits de défiance.

Son fils, doux compagnon de ses jours partagés,
Me tendait son sourire, trésor léger.
En lui vibrait déjà l'écho d'un avenir,
Que ses mains guidaient clair vers le vaste devenir.

Elle m'enseigna, simple, une loi véritable :
Le respect est un don, un langage durable.
Point n'est besoin de masque ou d'effort épuisé,
Quand l'âme se confie dans un souffle apaisé.

Par elle j'ai compris qu'aimer, c'est dialoguer,
Qu'un cœur trouve la paix quand il sait s'alléger.
Sans artifice vain, sans l'ombre d'un détour,
Deux êtres peuvent croître en s'offrant le retour.

Ainsi son souvenir éclaire mon chemin,

Un éclat bienveillant, un soleil dans ma main.
Et je garde en mon âme, en ce doux sanctuaire,
La preuve qu'en ce monde, le respect peut éclore clair.

Sous le regard complice d'une amie distraite

Un soir où le désir s'envolait sans chaînes,
Elle m'invita, douce et libre, sans gêne.
Son corps se dénuda, au fil d'un jeu muet,
Ombres et caresses au creux d'un secret.

Dans le salon feutré, deux femmes complices,
L'une reine de la nuit, l'autre douce malice.
Sous le regard indifférent de l'amie assise,
Un ballet silencieux, un plaisir en crise.

Je la frôlais, je cherchais chaque frisson,
Au creux de ses mystères, au creux de ses passions.
Ses soupirs, légers vents sur l'onde frémissante,
M'enchaînaient, me guidaient, m'envoûtaient, me hantaient.

Et là, entre ses jambes, le feu se déchaînait,
Langue et doigts explorant l'onde qui chantait.
L'amie, spectatrice, sans un mot, sans un geste,
Laissait glisser la scène aux charmes célestes.

— Il s'en sort bien ? lança-t-elle, sans détour,
Sa voix, une caresse, un murmure d'amour.
Elle rit, elle approuve, sous un souffle léger,

Confirmant la danse que je faisais danser.

Cette nuit singulière, étrange et inattendue,
M'a pris dans ses filets, m'a fait renaître nu.
Sous le regard complice d'une amie distraite,
J'ai goûté un instant où la vie s'arrête.

Souvenir ardent d'une autre première fois

Dans l'enceinte d'un hôpital, au blanc froid et sévère,
Je suis allé retrouver une étrange lumière.
Sa poitrine généreuse, temple de volupté,
Gravait en mon esprit un désir insensé.

Le silence entre nous parlait de promesses,
D'un feu encore latent, d'une étrange caresse.
Les gestes se mêlaient, rires et soupirs fous,
Dans ce théâtre secret où nous étions debout.

Elle savait, elle voulait ouvrir des frontières,
M'enseigner l'inconnu, braver les barrières.
La sodomie, ce jeu au doux goût d'interdit,
S'offrit à ma curiosité, tendre et hardie.

Entre tiraillements, levrettes en furie,
Fessées et baisers sauvages, danse infinie,
Nos corps s'unissaient, âmes et chairs sans retenue,
Dans ce moment suspendu, vérité crue.

Ni promesses, ni lendemain, juste intensité,
La différence d'âge, nos vies éloignées,
Mais un instant précieux, un trésor volé,

Une parenthèse ardente qu'on ne peut oublier.

C'était simple, c'était vrai, cette passion offerte,
Un goût de liberté, une sensualité ouverte.
Parfois, il suffit d'un souffle, d'un frisson sincère,
Pour que la mémoire devienne lumière.

La Mer Agité

Dans ce tourbillon d'émotions, je me perds,
Comme une mer agitée, sans repère.
Le poids de mes regrets m'écrase, me ronge,
Une part de moi, morte, où tout se mélange.

Je cherche à fuir, à m'échapper d'ici,
Vers un monde où l'illusion me guérit.
Mais dans ce miroir, je vois ma fragilité,
Un visage brisé, marqué par l'éternité.

Je joue un rôle qui n'est pas le mien,
Sous des sourires, je cache mon malheur, mon chagrin.
Les attentes des autres m'étouffent, me consument,
Et dans cette danse, je me sens en exil, dans l'enclume.

Mais je préfère la vérité, même si elle brûle,
Qu'un mensonge doux qui me laisse dans l'azur.
Je veux des voix sincères, même quand elles blessent,
Car elles m'éclairent, me montrent la richesse.

Et pourtant, au fond de moi, le doute persiste,
Pourquoi suis-je ici, pourquoi ce vide existe ?
Comme une ombre perdue, je cherche ma place,

Dans ce monde parfait, je me sens une menace.

Je rêve d'être celui qu'on voit, qu'on chérit,
Mais je suis là, perdu dans ce qui m'épanouit.
Je suis celui qui doute, celui qui s'efface,
Dans cette quête de sens, je cherche la grâce.

Et pourtant, dans le noir, une lumière existe,
Des âmes sincères qui me rendent moins triste.
Même si je me sens invisible, tout est possible,
Car dans la vérité, je trouve l'indispensable.

Je continue de chercher, d'espérer, de grandir,
Car quelque part, je sais qu'il y a un avenir.
Ma place est là, quelque part, loin des illusions,
Et je la trouverai, même dans la déraison.

L'Éclat de Satin et de Feu

Dans mes jours où la nuit étreint toute clarté,
Sarah, étoile rare, venait tout éclairer.
Métisse aux traits parfaits, éclat de satin noir,
Son sourire en feu m'absorbait chaque soir.

Sa peau caramel, douce, au goût de mystère,
Brillait sous le latex, second voile de verre.
La combinaison serre, épouse ses courbes fines,
Un écrin luisant où le désir s'enracine.

Elle entrait, maîtresse aux gestes étudiés,
Mère Noël de feu, aux charmes dénudés,
Lingerie comme neige, satin, dentelle,
Son corps me promettait une fête nouvelle.

Ses lèvres m'embrassaient, frissons délicats,
Tendres baisers brûlants qui parlaient tout bas.
Nos mondes opposés, pourtant en ce moment,
S'effaçaient, noyés dans l'ardeur des instants.

Elle mouvait ses hanches en douce symphonie,
Chaque toucher réveillait mes nuits endormies.
Nos corps en mélodie, complices et fiévreux,

Étaient des vagues chaudes caressant les cieux.

Les massages s'étiraient, préludes de plaisir,
Chaque souffle une danse où l'on osait s'unir.
Le temps suspendu, précieux et léger,
Dans ses bras, l'espoir se laissait caresser.

Même si ces heures ne duraient qu'un soupir,
Elles sauvaient mon âme, m'empêchaient de fuir.
Sarah, éclat de vie dans mes ombres sourdes,
Fut le rare cadeau au cœur de mes jours

La mémoire et la famille

Comparaison Générationelle

Parfois, je vois mon père en moi,
Dans son silence, son calme, sa voix,
Il parle peu, mais ses gestes en disent long,
Et moi, souvent, je me perds dans la même chanson.

On me dit que je lui ressemble,
Son regard, son air calme,
Et mon fils, dans ses yeux, je vois le même trait,
Le miroir du temps, qui sans bruit se fait.

Mais ce que je ressens, c'est autre chose,
Un fantôme dans les fêtes, une ombre qui se pose,
Je suis là, sans bruit, sans m'imposer,
Dans un coin, je regarde, sans jamais déranger.

Comme lui, je ne sais pas créer,
Les liens que les autres savent tisser,
Et pourtant, j'aimerais bien,
Faire partie, me sentir humain.

Peut-être qu'avec le temps, je trouverai ma place,
Entre ses silences et mes traces,
Mais pour l'instant, je suis là,

Un peu comme lui, sans savoir où aller

La Beauté Éphémère

La beauté d'une femme, en vérité, je crois,
Ne vit pas dans les traits que le miroir perçoit.
Ni dans l'arc d'un regard, ni dans l'éclat des formes,
Mais dans l'âme qui vibre, invisible et sans normes.

C'est un souffle discret, une lumière en soi,
Un frisson de douceur que l'on ne voit qu'en soi.
Une grâce silencieuse, un éclat sans détour,
Qui s'infiltre en secret dans les gestes d'amour.

Souvent je l'ai cherchée dans l'éclat d'un visage,
Pensant voir au-delà des contours de l'image.
Mais à trop regarder ce que l'œil croit saisir,
L'âme s'efface alors, lasse de se trahir.

Et ce qui m'éblouit d'abord comme un poème
Devient ombre glacée, sans chaleur, sans emblème.
Le charme reste là, figé dans sa prison,
Mais l'âme s'est enfuie, laissant l'illusion.

Alors, dans le silence, une peine se pose,
Comme un pétale mort détaché de sa rose.

Je contemple un éclat, mais sans vraie profondeur,
Un reflet sans écho, un corps sans sa lueur.

La beauté véritable, aujourd'hui je l'apprends,
N'est pas ce qui s'exhibe aux regards imprudents.
C'est celle qui s'allume au creux des jours d'orage,
Qui survit à la nuit, qui grandit avec l'âge.

C'est un souffle fidèle aux heures sans lumière,
Un secret qui persiste au-delà de la chair.
C'est le cœur qui s'attarde quand tout semble flétri,
Et qui reste à aimer, même quand tout s'enfuit.

L'Écho d'une Ame d'Enfant

Par un pur hasard, j'ai croisé ton regard,
Un instant magique, un doux écho d'autrefois.
C'était un jour comme tant d'autres, où je cherchais à m'évader,
Quand, dans un groupe partagé, mes mots ont décidé de s'envoler.

Un poème simple, une pensée du cœur,
Que j'avais posté, sans savoir la lueur.
Puis ton message est arrivé, doux comme une caresse,
"Même tes mots sont de l'art", tu m'as dit avec tendresse.

"Tu as gardé ton âme d'enfant", tes mots résonnent encore,
Un trésor caché que le temps n'a pas effacé,
Et dans ton regard, je suis resté, porté,
Par ces paroles sincères, par ta lumière sacrée.

Tu m'as encouragé, sans même le savoir,
À poursuivre mes rêves, à sortir du noir.
"Publie tes poèmes", m'as-tu dit en souriant,

"Le monde a besoin de ton doux souffle errant."

Ces mots m'ont fait naître un courage insoupçonné,
Un feu en moi, que je ne pensais pas allumé.
Céline, toi qui vois au-delà de ce que je vois,
Tu m'as donné la force de braver ma propre voix.

Ces mots d'amitié m'ont permis de grandir,
De croire que mes poèmes peuvent aussi éclairer.
Je me suis ouvert, j'ai osé, j'ai pris le risque,
De partager mes vers, de publier mes musiques.

Aujourd'hui, je sais qu'un simple message suffit,
Pour raviver en soi l'envie de partir.
Céline, amie d'enfance, d'un autre temps,
Tu m'as montré qu'il n'y a pas de limite, juste des chemins.

Merci pour ton soutien, tes paroles pleines de vie,
Elles m'ont donné le courage de faire ce que je n'osais ici.
Je te remercie pour ce regard d'amour,
Qui m'a guidé à chaque pas, jour après jour.

Et même si le monde est vaste, que l'on se perd parfois,
Ces mots d'amie me rappellent que je ne suis jamais seul,
Car même à distance, tes encouragements sont une voix,
Un écho doux et tendre, qui me guide dans ce ciel sans linceul.

La Quête d'un Bon Père

Je me demande encore, suis-je un père honnête ?
Celui dont l'ombre douce apaise chaque tempête ?
Quand je ne suis qu'un souffle aux marges de ses jours,
Un visage en miroir qui revient sans détour.

Je le vois rarement… un week-end, une trêve,
Puis le temps nous sépare, discret, sans qu'on le crève.
Je ne connais que peu ses silences profonds,
Ses jeux, ses peurs secrètes, ses mots à demi-ton.

Il grandit loin de moi, dans un monde où je veille
À travers quelques mots, des messages, des merveilles.
Et parfois, dans un geste, une phrase, un regard,
Il me rend fier, soudain, d'un amour sans rempart.

Quand il dit : « Regarde ! », que ses yeux s'illuminent,
Quand il rit d'un dessin, d'un succès, d'une rime.
Quand il tend sa main frêle et qu'il croit que je sais,
Je sens au fond de moi que je fais ce que je peux.

Je l'ai vu ramasser un jouet qu'on délaisse,
Le tendre à un enfant, dans un élan d'adresse.
Je l'ai vu consoler, d'un mot simple et sincère,
Et j'ai pensé alors : il sera bon, ce frère.

Mais chaque nuit me hante une voix intérieure :
Suis-je assez là pour lui ? Est-ce que je l'effleure ?
Est-ce qu'il sent mon cœur battre pour lui, toujours ?
Ou ne suis-je qu'un écho, discret, de ses jours ?

J'aimerais tant savoir ses petites routines,
Les rêves qu'il façonne, les héros qu'il dessine.
Être là, simplement, pour l'écouter parler,
Partager les silences qu'on ne peut maquiller.

Je crains d'être pour lui ce père en filigrane,
Présent par intervalle, mais absent des montagnes.
Je veux bâtir en lui la force et le pardon,
Qu'il sache que l'amour n'a jamais de saison.

Et pourtant, je le vois — parfois — lever les yeux,
Me dire : « Tu sais, papa, je t'aime fort, un peu mieux. »
Ces mots-là suffisent à combler mes abîmes,
À chasser mes regrets, à panser ce qui prime.

Je suis un homme simple, avec ses maladresses,
Mais chaque doute est preuve d'une forme de tendresse.
Car vouloir être père, c'est n'être jamais sûr,
C'est aimer en tremblant, mais d'un amour si pur.

Alors je marche encore, sans carte ni repère,

Mais guidé par son rire, sa voix claire, légère.
Et si je fais erreur, s'il juge mes silences,
Qu'il sache que tout vient d'une immense présence.

Le ronflement des souvenirs

Une nuit, elle me dit, troublée et surprise,
Qu'un bruit étrange résonnait sans aucune devise.
Un grondement lointain, un souffle mécanique,
Dans le calme du foyer, un son presque comique.

Curieuse, elle s'avance, l'oreille en éveil,
Le cœur battant à l'unisson d'un doux conseil.
Mais ce n'était qu'un duo, en leur tendre tempête,
Deux âmes liées, bercées d'une paix secrète.

Le vieux canapé fatigué sous leur poids pesant,
Portait leurs corps au creux d'un songe apaisant.
Le cuir craquelé murmurait mille histoires,
Des mots tissés au fil de leurs nuits et leurs soirs.

J'ai ri d'abord, incrédule à cette confidence,
Puis le temps fit de moi le témoin de leur danse.
Un vacarme matinal, un moteur imaginaire,
N'était que le souffle ancien d'un amour solidaire.

Puis vint le moment où, seul, il sombrait,
À moitié éveillé, le café à peine goûté.
Sa tête vacillait, perdue dans le silence,
Sous les rires étouffés de son doux existence.

Ô ces instants volés, tendres et insouciants,
Où l'amour résonnait en son doux ronronnant.
Ces échos puissants, ce bruit qui console,
Gravés à jamais au plus profond de mon âme et de mon rôle.

L'éphémère caresse du printemps

Un souffle vert, une douce lumière,
Un écrin tendre aux reflets éphémères.
Là, parmi l'herbe bercée par le vent,
S'élève une fleur, fragile et pourtant.

Ses pétales pâles, presque un soupir,
Effleurent l'instant avant de s'évanouir.
Son cœur doré, perle de vie,
Offre au matin un doux répit.

Le temps suspend son vol furtif,
Dans cette brume où tout est vif.
Un rêve flottant, un éclat flou,
Un murmure posé sur le cou.

Puis l'aube glisse et tout s'efface,
Ne laissant qu'un parfum fugace.
Ainsi va la beauté, discrète et fine,
Un battement d'ailes, une esquisse divine.

Les Souvenirs

Le doux souvenir de mon fils en mon cœur demeure,
Présence tendre et claire, éclat de mille heures.
Depuis ses premiers jours, il ne voulait que mes bras,
Plus qu'une simple mère, c'était mon doux éclat.

Je revois ces siestes où le temps suspendait,
Nos corps enlacés, dans la paix qui dansait.
Ses mains sur ma peau, ses souffles, ses éclats,
Chaque instant partagé rendait la vie plus délicat.

Je l'ai pris dans le vent, lui montrant l'aventure,
Sous l'azur du ciel clair, la liberté pure.
Compagnon de voyage, à travers monts sacrés,
Nos routes étoilées que jamais on n'a brisées.

Repas partagés, rires d'un monde enfantin,
Des lieux simples et doux, souvenirs du matin.
Les balades à vélo, soleils de nos printemps,
Ses éclats de joie tissaient le fil du temps.

Je me souviens aussi de ses petites douleurs,
Égratignures d'enfant, marques de ses ardeurs.
À la pharmacie, il voulait ma présence,
Refusant la tendresse d'une autre patience.

Les entorses, les pleurs, les douleurs accueillies,
Face au courage grandissant sous les nuits assombries.
Les jeux avec ses amis, leurs rires éclatants,
Le monde en partage, un trésor d'innocents.

Les drones qu'il tenait, puis qu'il m'a transmis,
Passions croisées, partagées, que jamais on n'oublie.
Grâce à lui, j'ai découvert d'autres horizons,
Des musiques, des voix, douces révélations.

Mon fils est devenu un jeune homme d'espoir,
Qui comprend mes silences, qui sait me recevoir.
Face à mes ombres, il tend sa main sincère,
Gardien de mes nuits, lumière dans mes pierres
.
Aujourd'hui, il m'offre plus que je ne donne,
Un amour profond, un regard qui raisonne.
Pour lui, je combats, je rêve et je bâtis,
Pour que son monde soit doux, riche et infini.

Retrouver l'Âme d'Enfant

Je cherche à retrouver cette innocence,
Cette légèreté d'âme, douce, sans souffrance,
L'époque où chaque instant était une danse,
Où les soucis ne venaient troubler la cadence.

Parfois je me dis que je n'ai pas eu de vraie enfance,
Que la liberté m'a échappé, pris dans l'urgence,
Les jours passés entre l'hôpital et l'école,
Dans la violence, l'amour parfois trop folle.

Mais au fond de moi, une part de désir ardent,
De retrouver l'insouciance, l'éclat de l'enfant,
Rire sans retenue, danser sans regarder,
Vivre sans penser à demain, juste respirer.

Je me rappelle de ces moments simples et vrais,
Avec Elise, Cosette, un temps qui s'épanouit en paix,
Naturellement moi, sans souci de l'avenir,
Sans masque, sans peur, juste de quoi s'épanouir.

Pourquoi ce temps m'a-t-il échappé, disparu?
Pourquoi ai-je perdu cette liberté, ce goût de l'inconnu?
Danser sans raison, rire sans se soucier,
De ce que l'on pense, de ce qu'on peut juger.

Je ressens aujourd'hui une envie brûlante,
De retrouver cette pureté, cette folie éclatante,
Rire spontanément, sans penser à l'autre,
Vivre sans se poser de questions, sans faute.

Les faux-semblants m'oppressent, me pèsent,
L'image à renvoyer me déprime, m'indispose,
Pourquoi devrais-je m'y soumettre, me conformer?
Quand au fond de moi, je veux juste m'évader.

Alors je veux vivre, vivre intensément,
Comme ces moments avec mon fils, pleinement,
Sans regarder en arrière, juste être dans l'instant,
Rire et m'amuser, sans rien qui me retienne vraiment.

Avec lui, je retrouve cette étincelle d'enfant,
Un éclat d'innocence qui me fait oublier le temps,
Dans ses yeux je vois la joie pure, la liberté,
Et je me rappelle qu'il suffit de vivre sans crainte d'être jugé.

Ce que je veux aujourd'hui, c'est me retrouver,
Être libre de m'amuser, de chanter, de m'exprimer,
Sans m'inquiéter du regard des autres, de leur jugement,
Juste être moi-même, pleinement, à chaque moment.

Je veux vivre intensément, sans contraintes, sans murs,

Écouter ma voix intérieure, sans peur, sans murmures,
Retrouver cette âme légère, d'enfant insouciant,
Et vivre chaque jour comme un cadeau éclatant.

Car la vie, c'est ça, c'est savoir se libérer,
De tout ce qui pèse, de tout ce qui peut nous freiner,
Et vivre chaque instant, avec l'âme pure et fière,
Comme celui qui découvre chaque jour un monde à faire.

Souvenirs d'une Femme Aimante

Dans un petit commerce aux allures d'autrefois,
Vivait une parente au regard plein d'émoi.
Son sourire éclatait dès qu'on poussait la porte,
Et sa voix réchauffait l'âme un peu trop forte.

Chaque passage offrait ses douceurs enfantines,
Une boîte colorée, des pièces dans les mains fines.
C'étaient de petits riens, mais chargés d'émotion,
Qui donnaient à l'instant toute sa dimension.

Le temps, comme un voleur, a brisé la lumière,
Et l'a laissée partir dans une autre chaumière.
Là-bas, les souvenirs devenaient incertains,
Et l'oubli, sans pitié, dénouait les matins.

Je l'ai vue confondre des proches avec d'autres,
Dire des noms absents, oublier même les nôtres.
Mais malgré cette brume accrochée à ses yeux,
Son cœur restait intact, mystérieux et pieux.

Un jour, dans un fauteuil, elle m'a regardé,
Et m'a parlé de moi sans me reconnaître.
J'étais devenu "monsieur", un simple étranger,

Tandis que son amour me restait en fenêtre.
Sur la table, une image qu'elle chérissait fort :
Un enfant souriant, comme un trésor.
Elle disait : « Le petit dernier, tu vois, c'est lui »,
Sans savoir qu'en ce fils, il y avait aussi... moi, celui d'ici.
Je regrette aujourd'hui, dans un soupir discret,
De ne pas avoir pris le temps, ce qu'il fallait.

De n'avoir su, peut-être, saisir l'évidence,
Lui présenter la vie, lui rendre ma présence.
Comme une autre aïeule, partie dans le silence,
Elle emporte avec elle nos plus tendres nuances.

Mais si l'oubli ravage la mémoire et l'esprit,
Il ne peut effacer ce qu'un amour écrit.

Souvenirs sous pression

Je revois ces moments, folie partagée,
Des bouteilles gonflées d'air, prêtes à exploser.
Le plastique tendu, fragile à souhait,
Un souffle enfermé qui cherchait à s'échapper.

Un trou à peine fait, un mince filet d'air,
On soufflait, on visait, la tension dans l'air.
Puis soudain la détonation, éclat brutal,
Le monde éclaté dans un bruit infernal.

Un éclat de plastique, une lame affûtée,
Qui sur ma peau vint, surprise, s'accrocher.
Un grattement vif, une brûlure éphémère,
Comme une marque crue de cette jeunesse téméraire.

On riait de nos folies, insouciants, bravaches,
Parfois la douleur piquait, mais on la chassait.
Dans ces jeux d'adolescents, la peur ne tenait pas,
Chaque coup, chaque choc, un frisson que l'on aimait.

Les bras se couvraient vite de visières et de gants,
Mais jamais assez pour freiner nos élans.
Les éclats de plastique, les détonations,
Nous liaient dans un rite, une étrange passion.

Aujourd'hui encore, quand la mémoire s'égare,
Je revois ces éclats, cette bataille bizarre.
Un moment gravé dans la chair et le cœur,
Un écho de jeunesse, un bruissement de peur.

Un Dernier Souvenir

Dans un souffle léger, un rêve en gestation,
Deux âmes pleines d'espoir bâtissaient leur maison.
Leurs cœurs tissaient des liens, des promesses d'avenir,
Une vie à créer, un doux désir à nourrir.

Les jours s'égrenaient, mêlant joie et frissons,
L'attente se dessinait en vagues d'émotions.
Le fragile miracle suspendait le temps,
Entre crainte et lumière, un équilibre tremblant.

Puis vint l'instant précieux, si chargé de silence,
Un petit être fragile, doux souffle d'existence.
Un appel chargé d'amour, une peur retenue,
Un combat pour la vie, une flamme inconnue.

Je ne pus effleurer cette main si fragile,
Mais dans le creux du cœur, je portais leur exil.
L'espoir vacillait, la douleur doucement glissait,
Quand l'ombre vint frapper, la vie s'effaçait.

La tristesse m'enveloppa sans bruit ni détour,
Mais l'amitié fidèle éclaira ce lourd jour.
Sans mot, sans détour, j'ai suivi leur chemin,
Pour être ce soutien, tendre lien dans leur chagrin.

Un cercueil minuscule, froid, lourd de silence,
Brisa l'âme en mille éclats d'indicible souffrance.
Dans leur douleur, je voyais mes propres peurs,
Et je prenais ma place, gardien de leur douleur.

Être là, simple présence au creux de leur nuit,
Offrir un peu de paix quand le cœur se détruit.
Ils m'ouvrirent leurs bras, sans force mais en don,
Et j'immortalisai ce fragile horizon.

Des images effacées, tendrement recomposées,
Un dernier souffle d'amour pour apaiser les années.
Car même si le temps ne guérit aucune perte,
Un souvenir demeure, lumière ouverte.

Cette journée gravée au fond de mon âme,
Reste un hymne discret, une éternelle flamme.
Une petite étoile, partie trop tôt,
Mais qui vit en nos cœurs, douce et sans repos.

Un Souvenir Simple et Précieux

Les années s'effilochent au fil des souvenirs,
Comme un fil de lumière aux discrets élans d'ire.
Chaque instant du passé, gravé dans mon esprit,
Réveille en moi la flamme que le temps n'a ternie.

Un jour, plus que les autres, empli de douceur claire,
Revient dans ma mémoire avec un goût de miel.
Mon anniversaire, sans faste ni couronne,
Mais riche de l'amour que la simplicité donne.

Quelques cartes posées, écrites d'une main nue,
Chargées d'attention tendre et de pensées connues.
Ces mots, presque anodins, portaient un doux éclat,
Comme un feu dans la brume, un souffle délicat.

L'une d'elles, surtout, vibrait d'une autre force,
Elle parlait sans bruit, mais touchait dans l'écorce.
Pas de grandes tirades, ni d'élan lyrique,
Juste un regard sincère, un mot véridique.

"Le temps file, déjà... que ton enfant grandit,
Et tu lui donnes tout, ton amour, sans répit."
Dans cette simple phrase, si brève et sans détour,
J'ai senti la clarté d'un regard plein d'amour.

Ils voyaient au-delà de mes silences lourds,
Comprenant que mon cœur battait au fil des jours,
Pour ce petit trésor qui donnait un sens pur
À mes gestes, mes choix, à ma tendresse obscure.

Je n'avais pas besoin de longues confessions,
Ces mots-là résonnaient comme des bénédictions.
Car dans la simplicité des gestes véritables
Se cache une tendresse infiniment durable.

Et ce jour si banal m'a soudain éveillé,
À la beauté des choses que l'on croit oubliées.
Ce n'est pas le festin, ni les rires trop forts,
Mais l'amour silencieux qui me touche encore.

Dans l'éclat d'un message au timbre rassurant,
J'ai vu le reflet vrai de liens apaisants.
Un amour sans éclat, mais profond, sans fard,
Un appui discret, un invisible phare.

Je garde en moi ce souffle comme un doux secret,
Un moment suspendu que nul jamais n'effraie.
Et même si le monde oublie ce genre de don,
Moi, j'en fais une étoile au fond de ma maison.

À Mon Rythme, L'Art en Héritage

J'ai commencé par des traits hésitants,
Des ombres floues, des croquis tremblants,
Sur le papier, des lignes sans vie,
Mais un besoin de dire, enfoui.

Ma mère, elle, dansait des couleurs,
Ses pinceaux glissaient, traçant des lueurs,
Chaque toile était une émotion,
Un reflet d'âme, une confession.

Alors un jour, pris d'envie,
J'ai plongé ma main dans la vie,
L'acrylique éclaboussa la toile,
Et ma timidité fit escale.

Puis vint la lumière et l'instant,
Le clic discret, l'œil patient,
La photographie comme une évidence,
Capturer l'ombre, figer l'absence.

Mais un vide en moi résonnait,
Un passé flou, inachevé,
Ces morceaux de mes parents absents,
Leurs jeunesses que j'ignorais tant.

Alors j'ai pris plume et papier,
J'ai griffonné pour exister,
Déversant mes pensées, mes peines,
Comme un appel, comme une chaîne.

Pour que mon fils, un jour prochain,
Retrouve mes traces dans ses mains,
Qu'il sache qui fut son père avant,
Qu'il lise mes joies, mes doutes, mes vents.

Un jour, il m'a dit, sans détour :
— Papa, ton art vaut de l'amour !
Tes toiles vibrent, tes photos parlent,
Tes mots dansent, comme une cathédrale.

Moi, je doute, encore souvent,
Mais dans ses yeux d'enfant brillant,
Je vois un artiste, sans éclat,
Mais sincère… Et ça me va.

À l'ami tombé

Un matin s'éveillait, calme et sans tourment,
Je franchissais l'aube, prêt au rude instant.
Mais flottait dans l'air un étrange silence,
Un souffle troublé, trouble de la présence.

Un frère de labeur, loyal et discret,
Était tombé soudain, dans l'ombre, blessé.
Que se passe-t-il donc ? Pourquoi ce tumulte ?
Le chaos des gestes et la peur qui s'insulte.

Les secours débordés, les décisions lentes,
Le temps s'égrenant, cruel, sans attente.
Un témoin s'éloigne, sans un dernier regard,
La douleur se prolonge, déchirante et hagard.

Je vois cet homme seul, noyé dans sa détresse,
Dans ce ballet froid où l'aide fait paresse.
Je veux le prendre en charge, le porter vers l'espoir,
Mais les règles rigides viennent tout abattre.

Un badge à fabriquer, mille papiers enchaînés,
Et le temps s'efface, laissé aux injures pesées.
Ma voiture serait là, prête à le sauver,
Mais le système s'oppose, alourdit, fait traîner.

Il attend dans la douleur, au bord du silence,
Tandis qu'autour s'égosillent des voix sans sens.
J'ai dû combattre l'ombre des lois inflexibles,
Tandis que son souffle devenait impossible.

Enfin, la prise en charge, tardive délivrance,
Mais j'ai compris ce jour la vraie importance :
Ce n'est pas l'administration, froide et mécanique,
Mais l'humain qui brille, fragile, authentique.

Toi, compagnon de rire, sans jamais te prendre au sérieux,
Nous partagions des rêves, des heures lumineuses.
Je t'aimais pour ta force, ta douce simplicité,
Et pour toi, je me suis levé, défiant l'adversité.

J'aurais voulu qu'on soit tous unis dans ce combat,
Que l'amour l'emporte avant que tout ne s'en va.
Mais souvent l'ego s'impose, obscur tyran,
Et l'humanité vacille sous le poids des clans.

Alors j'ai lutté pour toi, ami en souffrance,
Pour qu'enfin ta douleur s'allège d'espérance.
Et si l'administration a rendu tout plus lourd,
C'est la force du cœur qui triomphe toujours.

Toi qui fus ce collègue au sourire vrai,

Dans ce monde glacé, tu m'as montré
Que l'amitié sincère, plus forte que les lois,
Reste l'étoile vive au creux de nos combats.

À mon fils

À mon fils, mon éternel amour
Mon enfant, mon étoile, mon doux univers,
Dans ton regard pur, je vois tant de lumière.
Tu portes en ton cœur une peur infinie,
Celle que ma flamme s'éteigne avant ta vie.

Je le sais, mon amour, ce monde est étrange,
Et l'idée de l'absence creuse en toi une fange.
Mais écoute ces mots, gravés tendrement :
Je serai toujours là, au-delà du temps.

Tu veux que jamais mon souffle ne s'éteigne,
Que mes bras t'entourent et chassent les peines,
Que nos rires résonnent à jamais dans l'air,
Que la vie nous garde, inséparables sur terre.

Mais vois-tu, mon ange, la vie a ses lois,
Elle trace un chemin que nul ne revoit.
Comme l'arbre protège son frêle bourgeon,

Un parent espère voir son fils en floraison.

Je veux te savoir libre, grand et serein,
Le cœur empli d'amour, le regard lointain.
Je veux que tu vives sans craindre demain,
Que le vent te porte, léger, souverain.

Si un jour mes pas quittent ce sentier,
Souviens-toi, mon fils, je ne suis jamais loin.
Dans le souffle du vent, dans l'éclat du matin,
Dans chaque étoile qui veille tes veillées.

Aime, ris, rêve, et vis sans effroi,
Car à chaque instant, je marcherai avec toi.
Et même si le temps devait nous séparer,
Rappelle-toi toujours : je ne cesserai d'aimer

Échos d'une amitié gravée dans le temps

Je l'ai rencontrée au seuil des jours incertains,
Quand le monde semblait vaste et nos cœurs enfantins.
Sur l'écran blafard, naquit une promesse tendre,
Un souffle fragile que le temps allait étendre.

Sous un ciel incertain, patient, je l'attendais,
Aux creux des heures lentes où l'espoir me berçait.
Un silence, un détour, un contretemps léger,
Mais la vérité simple sut tout apaiser.

Elle fut l'aube claire au matin de mes peines,
Une main douce tendue quand l'ombre nous freine.
Son regard sans détour, son geste sans détour,
M'ont offert la sincérité dans un monde sourd.

Quand l'amour s'étiola, fragile, incertain,
Elle choisit l'amitié, ce trésor lointain.
Et dans ce pacte doux, empreint d'honnêteté,
Nos âmes se mêlèrent en fraternité.

Les rires et les jours s'étiraient en miroir,
Sous les arbres, dans la ville, au rythme du hasard.
Des instants suspendus, des éclats complices,
Gravés dans le silence d'une douce malice.

Elle était cette étoile au firmament des heures,
Une présence qui calme, un baume au cœur.
Respect et tendresse, le socle de nos liens,
Une richesse rare que l'on porte en chemin.

Et même si l'éloignement noua ses voiles,
Le souvenir reste, brillant comme un voile.
Je garde intact ce doux éclat précieux,
L'amitié sincère au-delà des adieux.

À celle qui fut lumière dans mes jours flottants,
Je rends hommage en vers, humble et apaisant.
Car le vrai respect vit dans ce qui demeure,
Un sourire, un pardon, la douceur d'un cœur.

Le Lundi au Soleil, chanté à l'unisson

Le Lundi au Soleil, chanté à l'unisson,
Avec l'accent du Sud, dansant sous le vent,
Elle chantait, cœur léger, sourire éclatant,
Et moi, dans l'ombre, je chantais tout autant.

Je me souviens de ses mots, de sa voix si claire,
Chaque note était un rayon, un instant de lumière.
Elle aimait la musique, elle en était l'âme,
Et moi, je l'écoutais, pris dans son charme.

Une chanson, "Let it Be", une reprise unique,
Elle me dit : "C'est qui qui chante? Femme ou mec?"
J'ai cru entendre une voix douce, émotive,
Et pourtant, c'était un homme qui chantait, captivant, créatif.

Entre le Sud et le 63, des lieux presque jumeaux,
Nos différences, nos similitudes, nous ont rapprochés,
De Clermont à Clermont, tout devenait léger,
Comme ces messages, secrets, qui nous ont fait rêver.

C'était un échange de rires, de photos partagées,
Chaque SMS, une étincelle de complicité,
Un regard lumineux, une beauté qui allait au-delà,
Comme une histoire à découvrir, une sagesse en soi.

Nos vies, alors jeunes, se tissaient en silence,
Chacun à sa place, dans cette étrange danse,
Elle, avec son regard si pur, si royal,

Moi, avec mon sourire, et mon cœur loyal.

Les années ont passé, mais toujours la même distance,
Elle, dans mon esprit, une douce constance.
Quand la vie semblait grise, sans éclat ni feu,
Elle était la lumière, le rayon précieux.

Mon rayon de soleil dans ce ciel si sombre,
À chaque message, tu dissipais les ombres,
Un rire, un mot, et tout redevenait léger,
Comme une brise douce, prête à tout effacer.

Et puis, un soir, tout devint réalité,
La timidité se brisa dans un baiser partagé.
Ton rire, ta gentillesse, ton âme si belle,
Rendre le monde meilleur, c'était ton appel.

Dans ce moment suspendu, tout semblait parfait,
Et je savais, sans un mot, que tout allait bien se passer,
Car dans tes bras, j'avais trouvé la paix,
Là où nos cœurs, enfin, s'étaient trouvés.

Mais le souvenir de ce Lundi au Soleil,
Dans ta voix, ton accent, m'envahit toujours,
Et même si la vie nous sépare aujourd'hui,
Chaque chanson, chaque mot, me ramène à toi, ici.

Le feu du Pont d'Arc

Sous l'éclat d'un été je découvris Léa,
Sa peau luisait de flamme, une amante de soie.
Ses yeux, au bord de l'eau, m'appelaient à la fièvre,
Et nos corps se cherchaient sans détour, sans trêve.

Le Pont d'Arc s'élevait, témoin silencieux,
Quand nos bouches s'unirent en soupirs langoureux.
Ses rires éclaboussés m'invitaient au rivage,
Où son corps palpitait comme un fruit de courage.

Dans l'eau vive et glacée, nos désirs ont jailli,
Mes mains suivaient ses hanches aux frissons accomplis.
Ses cuisses enserraient mes reins dans la lumière,
Et nos élans sauvages embrasaient la rivière.

Chaque vague portait nos étreintes ardentes,
Ses gémissements clairs vibraient, impatientes.
Sa poitrine offerte, mes lèvres l'embrasaient,
Et l'Ardèche gardait nos secrets en reflets.

Plus tard, dans la nuit, sur le capot d'acier,
Nous avons rejoué la danse de l'été.
Le métal tiède offrait sa table aux caresses,
Où nos corps s'arrachaient des éclats de tendresse.

Ses mains me retenaient, ses reins se soulevaient,
Chaque baiser brûlant nos fièvres attisait.
Sous les étoiles d'août, nos ombres enlacées

Écrivaient dans la nuit des flammes insensées.

Léa, douce blessure, amante passagère,
Ton souvenir m'enflamme encore la chair entière.
L'été s'est consumé, mais ton souffle demeure,
Et l'Ardèche garde en moi ton parfum de liqueur.

Le voyage et la nature

Amsterdam

Amsterdam, ville aux canaux profonds,
Où les pierres racontent des secrets sans fond,
Dans l'air flotte un parfum de liberté,
Un souffle de curiosité et d'éternité.

J'aurais aimé m'y perdre, entre ruelles et ponts,
Capturer la beauté, les couleurs, l'horizon,
Avec mon appareil, saisir chaque instant,
Les murs qui murmurent, le vent dans les passants.

Mais il y a aussi ce goût d'interdit,
Un désir de braver les lois, tout en harmonie,
Fumer un joint sous le ciel néerlandais,
Laisser la fumée s'élever, légère, et me guider.

Dans les rues où la nuit prend ses quartiers,
Les néons brillent, les murmures sont secrets,
La rue des prostituées, une réalité crue,
Un décor d'interdits, où l'on s'aventure un peu.

Braver les limites, mais sans jugement,
Se dire que la vie est un grand tourment,
Rire de l'expérience, de cette liberté,
Faire une pause dans ce monde agité.

Amsterdam, tu m'appelles, avec tes contradictions,
Beauté fragile, éclat de liberté sans condition,
Je rêverai de t'arpenter un jour,

Pour voir la ville en photos, mais aussi pour le détour.

Pour goûter à l'extrême, briser les tabous,
Et repartir, avec des souvenirs fous,
Mais toujours avec cette admiration secrète,
Pour cette ville, au charme un peu envoûtant, peut-être.

Au lever du jour !

Sur les eaux calmes du lac endormi,
Un tableau se peint, unique, infini.
Chaque matin offre un nouveau refrain,
Un lever de soleil, jamais le même destin.

Les teintes du ciel dansent sur la surface,
Du rose, de l'orange, un éclat qui enlace.
Les arbres en silence bordent l'horizon,
Témoins immobiles d'une douce création.

L'air est paisible, chaque souffle léger,
Un murmure discret dans ce coin protégé.
La tranquillité règne, tout est suspendu,
Comme si le temps, ici, s'était retenu.

Chaque instant capturé, chaque reflet dans l'eau,
Rappelle la magie du monde, toujours nouveau.
Et moi, je contemple, le cœur apaisé,
Ce spectacle vivant, ce miracle insensé.

Au Lac Servière, dans cette douce clarté,
Je trouve la paix, si proche, à portée.
Un lever de soleil, une promesse fragile,
Un moment d'éternité, pur et subtil.

Au sommet du Puy, un instant gravé

Là-haut, au sommet du Puy,
Où le soleil se couche en une étreinte de feu,
Nous avons gravi, fatigués mais heureux,
Chaque pas, chaque souffle, une victoire entre nous.

Ton regard capturait l'or de l'instant,
Une danse de lumière, fragile et vibrante,
Et dans le crépuscule, ton talent éclatant
Figea ce moment en une image vivante.

Fierté d'un fils, d'un regard aiguisé,
D'une photo qui parle, d'un instant partagé,
Fierté d'un père, d'avoir osé gravir
Et savourer ensemble ce qui fait grandir.

Sous le ciel embrasé, l'effort devient douceur,
L'art devient pont, l'instant devient splendeur.
Et maintenant, exposée, cette photo résonne :
C'est ton talent, mon enfant, que le monde s'étonne.

Ce moment fut le nôtre, simple et précieux,
Une marche, une photo, un sourire radieux.
Dans l'ombre du volcan et la lumière du soir,
Nous avons gravé ensemble un tendre espoir.

Carapace et Ciel Étoilé

Je suis celui qui marche en silence,
Dans les ruelles du monde, discret,
La tête souvent dans les nuages,
Et les yeux cherchant les étoiles, secret.

Ma voix se fait rare, mes mots sont lents,
Je construis une carapace, un abri,
Pas par peur, mais par prudence,
Un rempart doux, entre le monde et moi, infini.

Mais quand l'âme se fait proche,
Et que le cœur trouve un terrain d'entente,
Je laisse tomber la coquille et les ombres,
Pour offrir ma confiance, éclatante.

C'est là, dans cet instant suspendu,
Que je révèle tout ce qui sommeille en moi,
Mon amour, ma douceur, mes pensées,
Et chaque geste devient un tendre choix.

Car quand je donne, je me sens entier,
Mon cœur s'épanouit, mon âme se libère,
Et dans ce partage, je trouve mon bonheur,
Comme une étoile qui brille dans l'univers.

Et si mon visage s'illumine, alors,
C'est que l'amour donné me fait éclore,
Chaque petite part de moi laissée,

Est une promesse d'amour que je veux porter.

Ainsi je suis, parfois discret, réservé,
Mais prêt à offrir tout ce que je suis,
À ceux qui voient au-delà de la carapace,
Et qui, en retour, me rendent plus heureux, plus infini.

Crépuscule des merveilles

Dans l'étreinte chaude d'un ciel flamboyant,
Les couleurs s'embrassent, rouge et or éclatant.
Chaque nuage, un pinceau de lumière,
Glisse doucement sur une toile éphémère.

Le soleil, timide, effleure l'horizon,
Offrant ses derniers mots dans une douce oraison.
Ses rayons caressent la cime des montagnes,
Comme un au revoir murmuré à la campagne.

L'air s'emplit d'une paix presque divine,
Chaque ombre s'étire, chaque lumière décline.
Les collines somnolentes, baignées de chaleur,
Ressentent le battement du monde en douceur.

C'est un moment suspendu, un soupir de l'univers,
Où le temps semble s'arrêter, où tout est sincère.
Le vent, complice, danse parmi les vallées,
Emportant les murmures de la journée.

Et toi, spectateur, le cœur doucement ému,
Témoin de ce miracle offert à la vue.
Dans ce théâtre grandiose, une promesse s'écrit :
L'éclat du jour s'éteint, mais l'aube refleurit.

Crépuscule sur les Puys

Le soir s'attarde sur la plaine assoupie,
Un voile d'ambre caresse l'infini.
Dans l'air suspendu, flottent des murmures,
Échos d'un jour qui s'efface en parures.

Au loin se dresse, fier et serein,
Un mont endormi sous l'or du matin.
Sur son sommet, une fine aiguille,
Scrute l'horizon, veilleuse fragile.

En premier plan, sombres et droits,
Les pins chuchotent entre leurs bois.
Silhouettes noires sur prairies de velours,
Sentinelles muettes des ultimes lueurs du jour.

Les champs s'étirent, brumeux et calmes,
Effleurés d'ombres, baignés de charmes.
Les fleurs de la nuit, timides et douces,
Éclosent en secret sous l'astre qui tousse.

Et puis viendra la danse des étoiles,
Ciselant l'éther d'un éclat sans voile.
Mais pour l'instant, tout est en suspens,
Le monde retient son souffle un instant.

Au sommet du Brionnet

Au sommet du Brionnet
Perchée sur l'échine d'un roc ancestral,

La chapelle s’élève, humble cathédrale,

Face au vent du matin, au souffle éternel,
Gardienne de pierre sous le ciel solennel.
Je gravis le sentier, pas lents, cœur ouvert,
Le silence m’accueille, profond et désert.

À chaque lacet, un morceau de moi s’envole,
Vers ce lieu perché où le monde s’étiole.
Là-haut, le vent chante entre les orgues noires,
Et le ciel s’embrase aux lueurs du soir.

Je m’assois, paisible, l’âme en apesanteur,
Appareil en main, cœur plein de douceur.
Un peu de pain, un fruit, quelques gorgées,
Et le calme s’infiltre en moi, léger.

Pas un bruit, sauf le vent qui doucement s’élance,
Et la montagne, en bas, dans son silence.
Je rêve parfois de voler d’ici, libre et fier,
Parapente aux ailes comme un souffle d’air,
Survolant les crêtes, les vallées, les forêts,
Comme un oiseau qui jamais ne s’arrêterait.

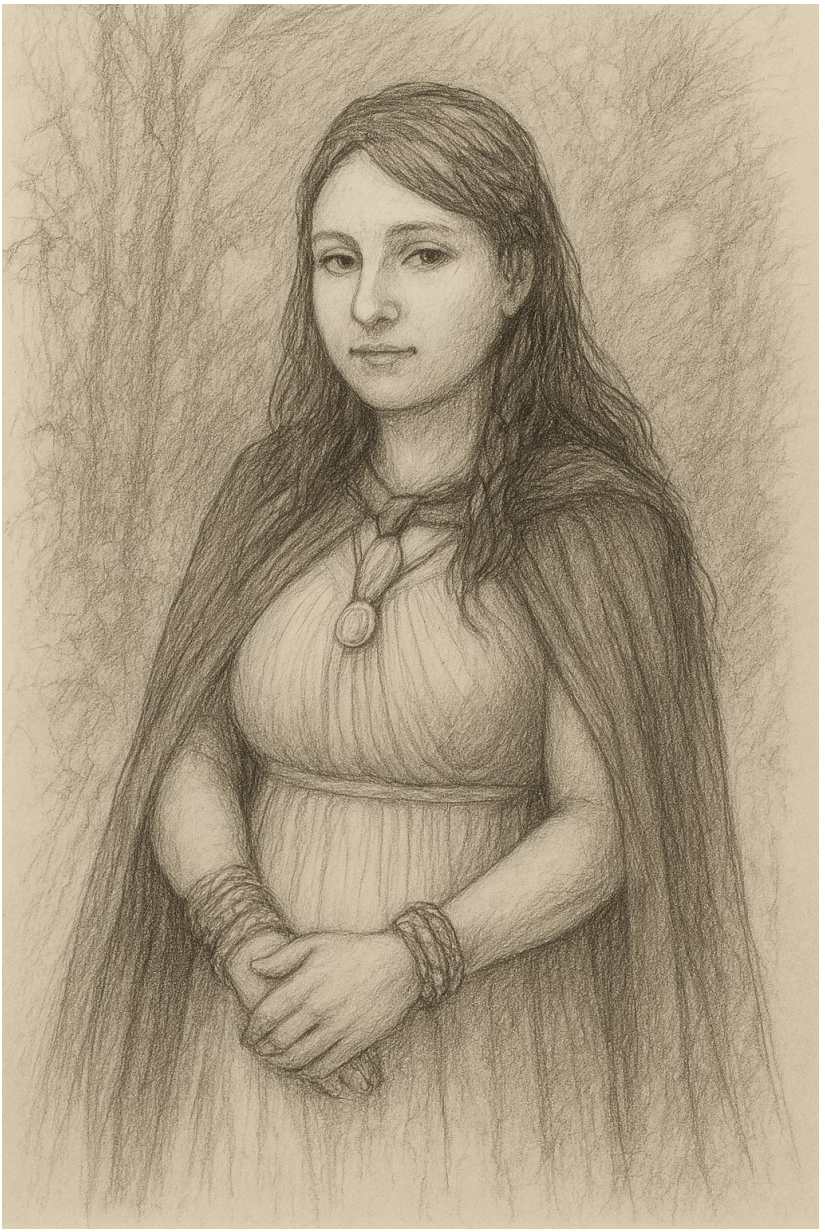
La Dame des Bois

Sous l'ombre tendre où dansent les ramures,
S'avance une femme au sourire discret,
Ses yeux abritent des rivières pures,
Un monde ancien où le temps s'arrêtait.

Ses mains légères, ornées de talismans,
Portent la mémoire des âmes passées,
Comme une prêtresse au souffle apaisant,
Elle ouvre des portes vers l'éternité.

Sa robe claire, étoile au crépuscule,
Révèle une grâce tissée de lumière,
Chaque pas qu'elle fait, la forêt recule,
Pour mieux l'accueillir, gardienne des pierres.

On dit qu'au détour d'un sentier de brume,
On peut l'apercevoir, douce et radieuse,
Elle est la chanson que la lune allume,
L'éclat féerique d'une âme précieuse.



La Voix de la Cascade

Sous l'ombre des grands bois où l'automne s'installe,
Un murmure éternel traverse la spirale.
La cascade descend, voile d'argent vibrant,
Et l'âme se recueille à son souffle apaisant.

Les arbres flamboyants, vêtus d'or et de cendre,
Enserrent ce théâtre où la vie vient s'étendre.
Leur feuillage en silence accueille ce torrent,
Comme un chœur immobile écoutant un géant.

Chaque goutte est un mot, chaque flot une prière,
Offerte à l'infini qui traverse la terre.
L'eau tombe et se relève, elle éclate, elle fuit,
Mais renaît aussitôt dans l'élan de la nuit.

Au pied du roc brisé, des racines patientes
Se gorgent du secret des sources bienveillantes.
Et le cœur, en écho, s'unit à cet instant,
Goûtant dans la clarté l'éternité du temps.

Car la chute nous dit, d'une voix souveraine,
Que la force est beauté, que la paix est haleine.
Et qu'en tombant sans fin vers l'abîme profond,
L'eau trouve sa grandeur dans l'élan qu'elle fonde.

Ô cascade, miroir de nos vies éphémères,
Tu dévoiles au monde un chemin sans chimères :
Se perdre et se donner, s'effacer, renaître,
Et dans l'écho des bois se confondre à son être.

Le Chemin sous l'Arc-en-Ciel

Un sentier creux, bordé d'herbe et de rêves,
S'enfonce lentement dans l'éveil du matin,
Où la lumière, en éclats d'or et de sève,
Effleure la terre d'un souffle lointain.

Le vert s'étire sur les plaines tranquilles,
Tapis d'émeraude au parfum d'après-pluie,
Un arbre seul, fragile et docile,
Tend ses branches au vent qui luit.

Les nuages sombres, voiles incertains,
Pèsent encore sur l'horizon timide,
Mais déjà l'ombre cède sous la main
D'un arc céleste aux teintes fluides.

Un arc-en-ciel, promesse éthérée,
S'élève en silence, s'ancre au lointain,
Pont de lumière, lueur sacrée,
Où le ciel et la terre se tiennent la main.

Et sous ce voile de brume et de grâce,
Le chemin continue, paisible et profond,
Comme un appel, un murmure fugace :
"Va, et trouve ton horizon."

Le Puy majestueux

Face à l'horizon d'or et de gris,
Le Puy de Dôme se dresse, impassible, endormi,
Sous les caresses d'un soleil fin d'hiver,
Ses flancs tachés de neiges, souvenirs éphémères.

Une silhouette seule, sur la crête assise,
Contemple ce théâtre où la lumière s'immisce.
La solitude n'est pas lourde, mais douce et apaisée,
Un moment suspendu, une âme libérée.

Les vents murmurent des secrets anciens,
Ils parlent des âges, des cendres et des liens.
La nature offre ici son tableau infini,
Où chaque nuance dessine l'esprit.

Le ciel se teinte de rose, d'ambre et d'azur,
Promesse fragile d'un instant si pur.
Face à cette immensité, la liberté respire,
Et l'esprit vagabonde, loin de tout empire.

Ô beauté sereine de ce soir d'hiver,
Quand l'âme s'accorde au silence de l'air,
Face au Puy majestueux, témoin du temps,
Naît la paix, éclatante, dans le firmament.

Le Soleil de Jupiter

Là-bas, à l'horizon, un astre suspendu,
Un disque de braise aux reflets diffus.
L'ocre et le rose peignent le ciel,
Tandis que le jour s'endort, solennel.

Mais vois ces bandes, ces étranges rayures,
Comme un secret gravé sur sa parure.
Est-ce le roi Jupiter qui s'égare,
Ou bien le Soleil sous un voile rare ?

Les montagnes sombres, en ombres perdues,
S'effacent sous l'azur qui lentement s'embrume.
Un vent doux caresse la plaine obscure,
Où la nuit s'avance en sa marche pure.

Et dans ce dernier éclat de feu,
Le monde s'illumine d'un rêve lumineux.
Un instant figé, un souffle éternel,
Où danse la lumière en un adieu solennel.

Le murmure des couchers de soleil

Entre les brumes d'or, une silhouette se dresse,
Statue silencieuse dans un océan de tendresse.
Le jour décline, sa lumière se faufile,
Un équilibre parfait, dans le calme immobile.

Sur la colline solitaire, un regard perdu,
Vers un sommet vêtu de nuances confondues.
Le vent y danse, complice des songes,
Et l'esprit se pose, là où le silence plonge.

Puis vient le lac, miroir des cieux embrasés,
Où les couleurs s'étirent, d'un rose apaisé.
Le temps s'arrête, chaque reflet murmure,
Des secrets d'horizons, des promesses futures.

Tu marches seul, mais jamais isolé,
Avec ton objectif, chaque instant sublimé.
Ces moments capturés, fragments d'éternité,
Sont des chapitres d'une âme en quête de sérénité.

Ainsi, ces couchers de soleil, ton havre d'esprit,
Font écho à ton cœur, entre solitude et infini.
Photographe des âmes et des lieux oubliés,
Tu peins la lumière, et l'équilibre retrouvé.

Le voyage sans carte

Nous avons pris la route, insoumis, légers d'âme,
Ton sourire en écho rallumait chaque flamme.
Sans programme tracé, ni chemin imposé,
Nous suivions l'horizon que le vent composait.

Sous le ciel espagnol, la mer en fête brille,
Et nos pas découvraient les secrets d'une île.
Chaque cri de mouette ouvrait un monde neuf,
Chaque souffle salé rendait nos cœurs plus feufs.

À l'aube, sur la plage, au premier feu du jour,
Nous partagions l'instant comme on partage l'amour.
Ton regard émerveillé devant l'océan vaste
Faisait de chaque vague une promesse qui reste.

Nous parlions peu parfois, prisonniers des langues,
Mais le rire suffisait, complice et sans tangue.
Un geste, un éclat d'œil, valaient mille discours,
Et nos silences lourds se faisaient grands atours.

Ô bonheur sans égal de voyager ensemble,
Deux âmes en chemin que la liberté rassemble.
De villes en chemins, de criques en matins clairs,
Nous tissions des instants plus précieux que l'air.

Car plus que la distance ou le sable des plages,
C'est ton rire, mon fils, qui couronne ce voyage.
Et je sais qu'à jamais ces instants infinis
Feront battre nos cœurs jusqu'au bout de la vie.

La Légende du Château aux Deux Reflets

La Légende du Château aux Deux Reflets
On raconte qu'un soir, aux rives du grand lac,
Quand le ciel se teintait de violets et de nacre,
Un mage au cœur brisé leva ses bras tremblants,
Pour lier à jamais la pierre et l'océan.

Il dit : « Que cette forteresse en sa noblesse
Soit le seuil des vivants et l'écho des ténèbres.
Qu'elle garde en ses murs le mystère des rois,
Et qu'on y lise un jour la fin et le pourquoi. »

Alors jaillit du ciel une flamme céleste,
Qui scella dans la pierre un pouvoir manifeste :
Chaque soir, sur les flots, le château reflété
Montrerait l'autre monde aux âmes égarées.

Car le reflet des tours n'est jamais identique :
Il révèle un chemin, une clef, une crypte.
Ce que l'œil y perçoit n'est pas qu'illusion,
Mais l'écho du destin, l'appel des horizons.

Les seigneurs qui vécurent en cette citadelle
Sentirent sur leurs fronts le poids des immortelles.
Leurs songes devinrent lourds, leurs vies se consumèrent,
Prisonniers d'un secret que les flots révèlent.
Ainsi la légende dit que tout voyageur

Qui contemple longuement ces murailles de peur
Peut voir dans le miroir, à l'ombre du couchant,
Le visage oublié de son âme d'antan.

Mais gare à celui-là qui tente d'y plonger :
Le reflet n'est qu'un seuil, un abîme caché.
Car si l'on veut saisir ce monde au fond des eaux,
On s'y perd à jamais, englouti dans les flots.